// AU SERVICE DU ROCK'N'ROLL DEPUIS 1966 //

rock&folk

EELS
RICHARD THOMPSON
RENDEZ-VOUS
CALEB LANDRY JONES

PENNY ARCADE
DAVID BOWIE
ALAN VEGA
CAGE THE ELEPHANT

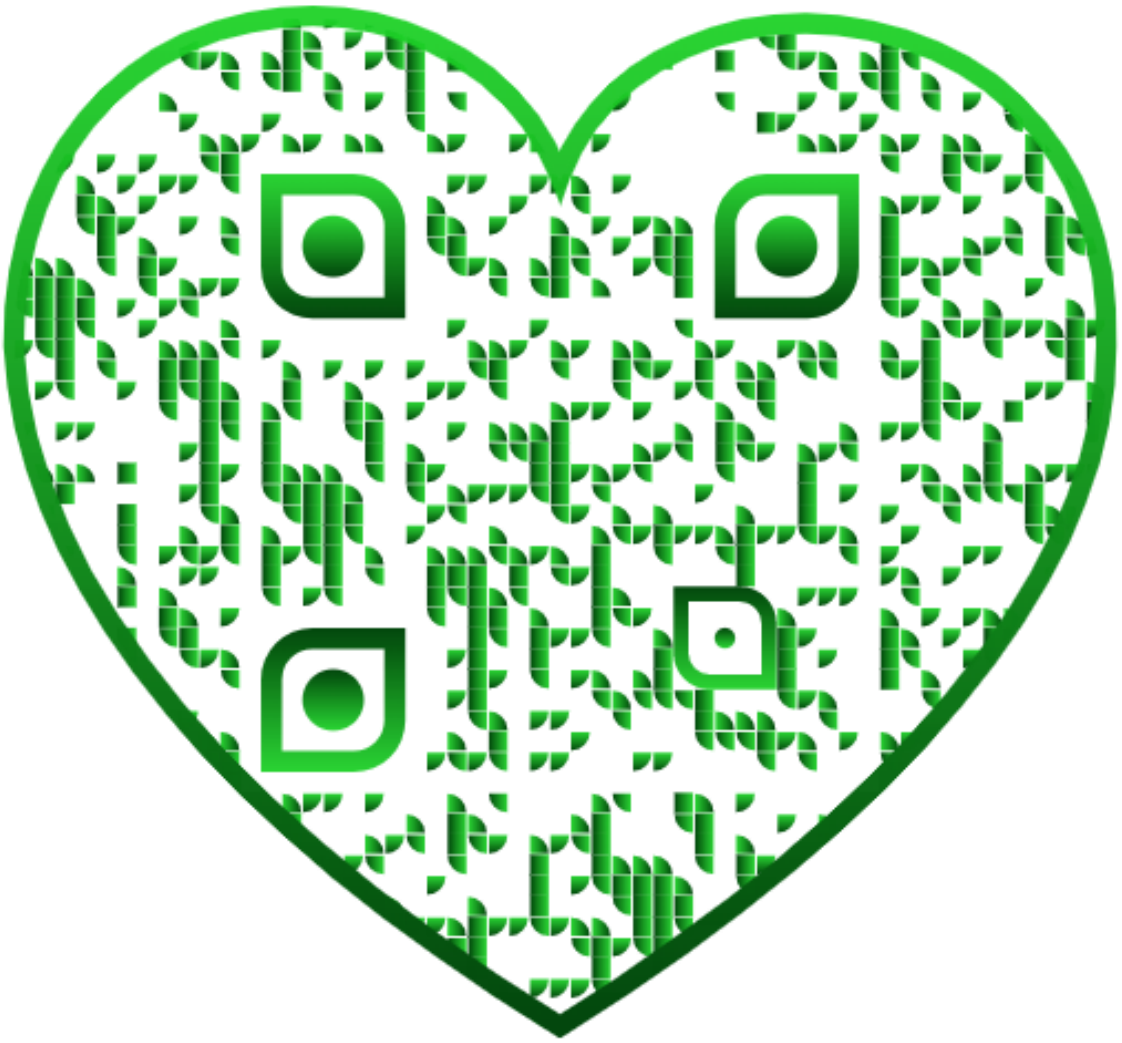
FRANÇOISE HARDY

• • •

JUILLET 2024 - N°683 / 6,90 € - MENSUEL
BEL 7,80 € - ALLEMAGNE 9,90 € - LUX 7,80 € - SUISSE 11,70 CHF - PORTUGAL CONT 7,90 € - ITALIE 7,90 € - ESPAGNE 7,90 € - CAN 11,90 $ CAN - DOM 7,80 € - NCAL(S) 1030 XPF - ILE MAURICE 7,80 €

L 19766 - 683 S - F: 6,90 € - RD

Editions Larivière



Liés par l'excellence

David Beckham porte le Px8 – Le casque sans fil primé à réduction de bruit..

Bowers & Wilkins

BOWERSWILKINS.COM

Edito

La rose est sans pourquoi

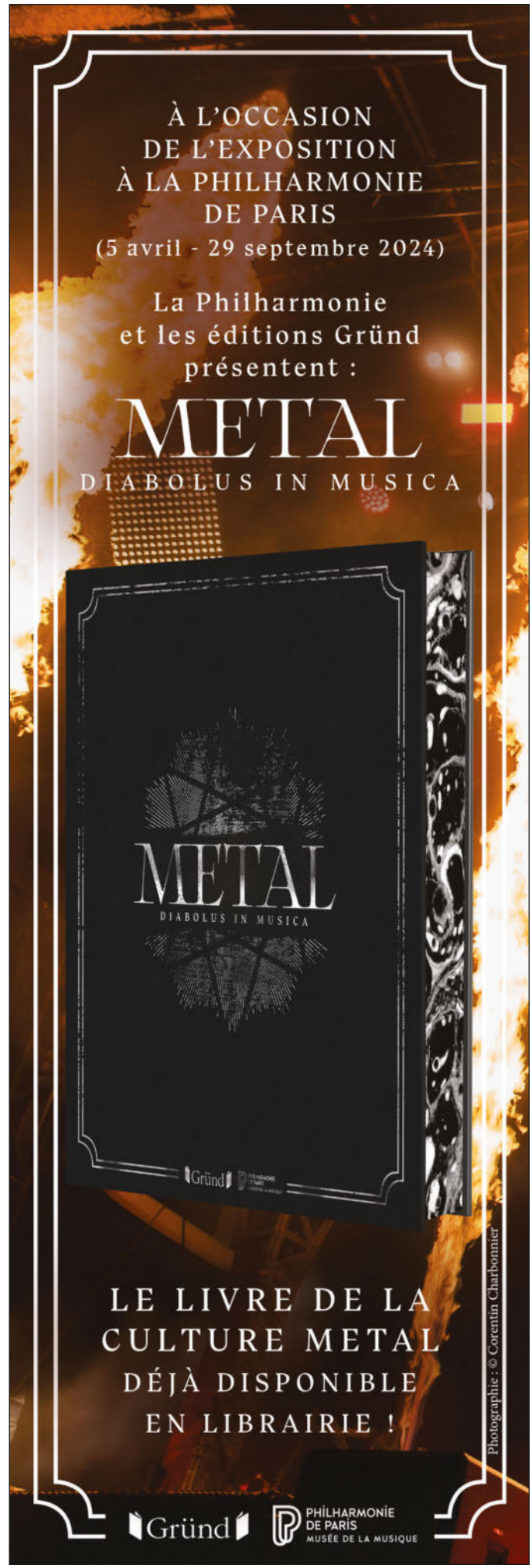
“Est-ce que vous êtes contre le rythme ? Pour le romantisme ?”, l’interrogeait Mireille dans l’émission Le Petit Conservatoire des années ORTF. *“Je suis entre les deux”*, répondait la très jeune *“mademoiselle Hardy”*.
C’était déjà ça, oui.
La fille désarmante. Qui n’existe pas.
Aucun être humain comme ça n’existe. Sauf elle.
Une anomalie des yé-yés ?
Une brune à l’époque des blondes.
Une compositrice parmi les interprètes.
Une meneuse au milieu des muses.
Une amoureuse sans amoureux.
Une rose sans pourquoi…
“La rose est sans pourquoi, elle fleurit parce qu’elle fleurit. Elle n’a souci d’elle-même, ne demande pas si on la voit”

On a en tête l’image de cette jeune fille à l’air triste, assise dans la nacelle d’une grande roue, place de Clichy, les cheveux volant au rythme du va-et-vient lancinant du manège. Dès le scopitone de la chanson “Tous Les Garçons Et Les Filles”, réalisé par Claude Lelouch, tous les éléments de la mythologie de Françoise Hardy sont déjà là : un regard mélancolique sur le monde et les relations amoureuses, seule au milieu de tous, un positionnement en tant qu’outsider, à l’écart de ce qui se faisait alors. Et puis ce charme, mélange de fragilité et d’élégance, d’absence, qui a rendu fou ses contemporains et a fait d’elle l’icône d’une génération, celle de ses débuts et aussi de celles d’après.
“Les plus désespérés sont les chants les plus beaux” disait Alfred de Musset qu’aimait citer Françoise Hardy quand on lui demandait pourquoi elle écrivait des chansons tristes. Elle a sublimé comme personne la mélancolie et créé une œuvre unique, œuvre refuge quand le spleen, le vague à l’âme nouent la gorge.

Il y a quelques mois, nous évoquions de la malédiction du bouclage, cette manie qu’ont certaines personnalités de mourir pile au moment où le magazine entre en presse. Quand Françoise Hardy a enfilé sa combinaison lamée pour rejoindre les astres qu’elle avait appris à lire, la question ne s’est pas posée. On arrête les rotatives et on reprend tout à zéro. Voici notre hommage.

Retour sur Terre : en 1943, au plus fort de la Seconde Guerre mondiale, Woody Guthrie écrit une chanson intitulée “Talking Hitler’s Head Off Blues” et décide alors d’afficher sur sa guitare un autocollant qui allait devenir emblématique : *“This machine kills fascists”*. Plusieurs de ses disciples, Bob Dylan en tête, allaient faire du rock — musique de métissages — un vecteur de la lutte contre le fascisme. Donovan allait même arborer une guitare simplement ornée de *“This Machine Kills”*, pensant naïvement que le fascisme était mort. Aujourd’hui, le choix n’est pas si simple… Cette dissolution laisse un peu deux options : d’un côté l’orchestre péruvien à bonnet et flûte de Pan, de l’autre la fanfare militaire… ou Mireille Mathieu… pour utiliser la métaphore musicale, hein. A l’heure où des partis véhiculant des idéologies dont la date limite de consommation semblait atteinte depuis longtemps — sans un mot pour la culture — sont aux portes du pouvoir, peut-être serait-il bon de penser à tonton Woody. De se dire que notre musique qui a tant fait pour l’égalité à peut-être encore son mot à dire. Que sa voix compte. Votons !

VINCENT TANNIÈRES



BLACK METAL, ALSO AVAILABLE IN RED AND GREEN*
BSA
THE SOUL OF BIRMINGHAM**
BSA GOLDSTAR SHADOW BLACK
6 599€***
WWW.BSACOMPANY.CO.UK
POUR LES TRAJETS COURTS, PRIVILÉGIEZ LA MARCHE OU LE VÉLO #SEDÉPLACERMOINSPOLLUER
*BLACK MÉTAL, ÉGALEMENT DISPONIBLE EN ROUGE ET VERT / **L'ÂME DE BIRMINGHAM
***PRIX PUBLIC CONSEILLÉ POUR L'ACHAT D'UNE BSA GOLDSTAR SHADOW BLACK EN FRANCE MÉTROPOLITAINE HORS FRAIS D'IMMATRICULATION.

Sommaire 683

Parution le 20 de chaque mois

Mes Disques A Moi

Stan Cuesta **OLIVIER LORQUIN** 10

Tête d'affiche

Matthieu Vatin **PENNY ARCADE** 14

Jérôme Soligny **JOHN CALE** 16

Romain Burrel **CAGE THE ELEPHANT** 18

Alexandre Breton **MICHAEL HEAD** 20

Jonathan Witt **SLASH** 22

Alexandre Breton **ALAN VEGA** 24

En vedette

Romain Burrel **EELS** 26

Eric Delsart **CALEB LANDRY JONES** 30

Thomas E. Florin **RENDEZ-VOUS** 34

Jérôme Soligny **DAVID BOWIE** 38

Nicolas Ungemuth **RICHARD THOMPSON** 42

En couverture

Pierre Mikaïloff **FRANÇOISE HARDY** 48

www.rocknfolk.com

COUVERTURE PHOTO : JEAN-MARIE PÉRIER

Photo Neil Krug-DR

18 Cage The Elephant

48 Françoise Hardy

RUBRIQUES EDITO 003 COURRIER 006 TELEGRAMMES 008 DISQUE DU MOIS 061 DISQUES 062 REEDITIONS 070 REHAB' 074 VINYLES 076 DISCOGRAPHISME 078 HIGHWAY 666 REVISITED 080 QUALITE FRANCE 081 ERUDIT ROCK 082 ET JUSTICE POUR TOUS 084 FILM DU MOIS 086 CINEMA 087 SERIE DU MOIS 089 IMAGES 090 BANDE DESSINEE 092 LIVRES 093 LIVE 094 PEU DE GENS LE SAVENT 098

Rock&Folk Espace Clichy - Immeuble Agena 12 rue Mozart 92587 Clichy Cedex – Tél : 01 41 40 32 99 – Fax : 01 41 40 34 71 – e-mail : rock&folk@editions-lariviere.com

Président du Conseil de Surveillance Patrick Casasnovas **Présidente du Directoire** Sophie Casasnovas

Directeur Général Frédéric de Watrigant **Editeur** Philippe Budillon

Rédacteur en Chef Vincent Tannières (32 99) **Rédacteur en Chef adjoint** Eric Delsart

Chef des Infos Yasmine Aoudi (32 94) **Chef de la rubrique Live** Matthieu Vatin (32 99)

Conseiller de la Rédaction Jérôme Soligny **Maquette** Christophe Favière (32 03) **Secrétaire de rédaction** Manuella Fall

PUBLICITÉ : Directeur de Publicité Olivier Thomas (34 82)

Assistant de Publicité Christopher Contout (32 05)

PHOTOGRAVURE Responsables : Béatrice Ladurelle (31 57), Flavien Bonanni (35 29) **Chromiste** : Hugues Vuagnat (3489)

VENTES (Réservé aux diffuseurs et dépositaires) : Emmanuelle Gay (56 95)

ABONNEMENTS : Promotion Abonnements : Carole Ridereau (33 48) **Abonnement :** France 1 an - 12 numéros papier et numérique : 131,48 €, prélèvement mensuel : 5,95 €

Suisse et autres pays et envoi par avion : nous contacter au (33) 03 44 62 43 79 ou sur : abo.lariviere@ediis.fr **VENTE PAR CORRESPONDANCE : Accueil clients** 03 44 62 43 79

Commande par Carte Bancaire ou sur www.rocknfolk.fr **COMPTABILITÉ** (32 37) Fax : 01 41 40 32 58 **Directeur de la Publication et Responsable de la Rédaction :** Patrick Casasnovas

IMPRESSION : Imprimerie de Compiègne Zac de Mercières 60205 Compiègne Cedex.

Papier issu de forêts gérées durablement, origine du papier : Allemagne, taux de fibres recyclées : 63%, certification : PEFC/ EU ECO LABEL, Eutrophisation : 0,003 kg/ tonne.

DIFFUSION : MLP – Rock&Folk est une publication des Editions Larivière, SAS au capital de 3 200 000 euros. **Dépôt légal :** 3ème trimestre 2024. Printed in France/ Imprimé en France.

Commission paritaire n° 0525 K 86723 **ISSN** n° 07507852 **Numéro de TVA Intracommunautaire :** FR 96572 071 884 CCP 11 5915A Paris RCS Nanterre B 572 071 884

Administration : 12, rue Mozart 92587 Clichy Cedex – Tél : 01 41 40 32 32 Fax : 01 41 40 32 50. **LES MANUSCRITS ET DOCUMENTS NON INSÉRÉS NE SONT PAS RENDUS.**

Courrier des lecteurs

Drama pop sans pathos

Les rois d'Angleterre

On dira ce qu'on voudra des Anglais mais ils ont réussi en quelques mois, durant les sixties, à engendrer les quatre groupes majeurs de l'histoire du rock. A titre de comparaison, à la même époque, le paysage musical français était surtout constitué d'adaptations des hits du moment, pratique courante de ces années-là et des éternels thèmes d'amour juvéniles pour midinettes de 12 ans, impossible pour nous de rivaliser. Notez, qu'en fonction des décennies, il leur est arrivé, eux aussi, de tomber dans le peu digeste, rappelons-nous les boursouflures prog-rock des seventies avec leur lot de guitaristes bien trop bavards et les zozos à brushing des eighties, entre autres, mais dans l'ensemble, le bilan est plus qu'honorable. Ils ont d'ailleurs, toujours été les seuls à rivaliser avec les Américains. Un coup d'œil dans le rétro suffit pour constater que nos chers voisins sont, en Europe, les cadors incontestés du temple depuis plus de six décennies. Je peux bien vous le dire maintenant, il m'arrive de penser que leur singularité découle en définitive de leur manière inégalable d'être anglais... So British, quoi... !

MÉFISTO

Marseillais ?

A propos de votre article sur "Born In The USA". "Dancing in The Dark", plus grand riff de synthé de l'histoire du rock à guitares ? Et "Jump" de Van Halen, c'est de la petite bière ?

TONTON JC

Incroyables et merveilleuses

Quand Nicolas Ungemuth écrit, à propos de Holland-Dozier-Holland, *"reste une leçon de songwriting époustouflante"*, il convient néanmoins de se demander d'où le trio avait lui-même reçu en premier lieu cette leçon. Et que nous disent les auteurs-compositeurs dans "Hitsville: The Making Of Motown" (2019) ? Eddie Holland : *"On n'était pas musiciens de formation. Brian [*Holland*] séchait les cours pour venir ici [*à Hitsville*] apprendre à écrire des chansons. Je ne connaissais moi-même rien à l'écriture de chansons. Mais pour moi, Smokey [*Robinson*] était le plus grand auteur du monde. Je le pense encore. Alors j'ai pris deux de ses titres, j'ai recopié les paroles et je les ai étudiées."* Lamont Dozier : *"Eddie a eu une idée : 'Brian et toi, vous allez composer la mélodie. Vous allez échanger des idées et dès que vous aurez une piste, je me mettrai aux paroles', c'est comme ça que Holland-Dozier-Holland est né. Un atelier au sein de l'usine."* Ce qui, en théorie pourrait donc faire de Smokey Robinson le plus grand d'entre eux. Enfin, jusqu'à un certain point. Car ce serait sans compter sur le fait que Smokey concéderait lui-même ce statut à Stevie Wonder, Robinson déclarant rétrospectivement : *"Sa musique, c'est à la fois du jazz, du gospel, de la pop, il y a tout dedans, Stevie Wonder est l'un des plus grands génies de l'histoire de la musique"*. De sorte qu'il apparaisse un peu vain dès lors de les départager tant tous nous ont offert de toute façon la plus belle musique qui soit. Même si, quant à moi, la merveille des merveilles demeure l'œuvre effectivement du trio Holland-Dozier-Holland, ce titre étant "You Can't Hurry Love" (1966) exposé fiévreux, haletant et frémissant, indépassable à tous points de vue, beat, structure (et pour son canevas mélodique et harmonique, son interprétation), de leur génie... Et bien sûr, Diana Ross, Florence Ballard et Mary Wilson y sont irrésistibles, l'image au Ed Sullivan Show tout en grâce lamée, superbe, ce "Before Loneliness" harmonisé à l'unisson par le chœur, une pure féerie épiscopale, sacrée. Tout est parfait dans "You Can't Hurry Love", symphonie de poche ultime, drama pop sans son pathos larmoyant, qui n'excède pas les 2'47 minutes, pont ascensionnel inclus, dans une réplique exaltée et fugace de l'existence, concentrée ici entre béatitude et regrets, allégresse et mortification, intériorité contrariée et exaltation candide. Un morceau très représentatif au sens où l'art du trio Holland-Dozier-Holland résidait précisément dans cet équilibre, d'apparence très humaine, entre superficialité et profondeur. Une dualité inextricable, d'une beauté enjouée et douloureuse, juste effleurée, qui frappe encore aujourd'hui, éternelle comme les diamants, l'imagination.

DOO-DAH BAND

Flamme des années 80

Et si, au lieu de rendre hommage à des Beach Boys moribonds, on célébrait plutôt trois rockeuses bien vivantes dont le premier album a soufflé ses quarante bougies en avril ? Car elles naquirent, comme groupe, en même temps que les années quatre-vingt. Avec l'ambition d'être l'équivalent féminin des Beatles. Ceux d'avant l'arrêt des concerts et du repli en studio, qui accoucha de la révolution que l'on sait. Des Beatles au féminin, elles le furent de leurs premières compositions, compilées depuis (certaines auraient leur place sur une BO de Tarantino) à l'impeccable "All Over The Place" en 1984 donc. A l'instar de leurs fabuleux prédécesseurs, elles avaient le charisme, les mélodies, les harmonies... Et l'énergie, mâtinée juste ce qu'il faut de punk... Bref, elles avaient la grâce. Mais au milieu des années quatre-vingt, le swinging sixties et le punk définitivement enterrés, les marchands reprennent la main. Flairant la bonne affaire, ils fondirent sur le groupe pour en faire leur chose, leur vache à lait. Reléguèrent les compos originales, qu'ils ne prirent même pas la peine de produire décemment, au second plan. Mirent l'accent sur les reprises ou les chansons *"offertes"* par des baltringues. "Manic Monday", le début de la fin. Et que dire de ces looks imposés, putassiers ? Seuls les concerts continuèrent d'entretenir la flamme. Voyez, à Pittsburgh, en 1986, Susanna Hoffs et Vicki Peterson se tordre sur leurs guitares, et Debbi Peterson cogner ses fûts. Trois sorcières en plein sabbat, mettant le feu à leur répertoire. "All Over The Place" en ressort transfiguré. L'insipide "Different Light" régénéré. Mais alors, *"éternelle"*, la flamme ? Au-delà des conflits d'ego sciemment orchestrés en coulisses, entraînant leur séparation en 1988... Oui. Une décennie suffira à ce qu'elles renouent et à faire reprendre à leur musique une pente ascendante. Leur dernier album en date a pour titre "Sweetheart Of The Sun" et, dans ses meilleurs moments, nous ramène à la Californie du Summer Of Love. A n'en pas douter, elles auraient eu leur place dans la bande-son de ce Summer Of Love. Hélas, elles sont arrivées trop tard pour ça. Trop tard aussi pour jouer les premiers rôles au CBGB ou dans le Londres punk. Ce fut le drame, au final poignant, des Bangles. Se faire les ambassadrices de trente ans de rock depuis la Californie du capitalisme triomphant. Mais quarante années après, c'est aussi ce qui, en ces temps de bêtise et de laideur généralisées, continue de les rendre indispensables.

VINCENT FAURIE

Entre incontournable et excellent

La rubrique "In Memoriam" du dernier Rock&Folk m'apprend que "The Weirdness" des Stooges, enregistré par Steve Albini, est un album *raté*. Il avait pourtant obtenu cinq étoiles à sa sortie, une de plus que le disque du mois de notre regrettée Amy.

JEAN-MARIE FLAUREAU

Ecrivez à Rock&Folk,
12 rue Mozart,
92587 Clichy cedex
ou par courriel à rock&folk@editions-lariviere.com
Chaque publié reçoit un CD

Les Eurockeennes

4.5.6.7 JUILLET 2024 Belfort

55 CONCERTS EN PLEIN AIR AVEC

LENNY KRAVITZ • SUM 41 • THE PRODIGY
DROPKICK MURPHYS • IDLES • ROYAL BLOOD
BLACK PUMAS • PRETENDERS • HEILUNG • THE BREEDERS
THE INSPECTOR CLUZO • BAR ITALIA • CAESARIA • LYNKS
GEL • DIRTY DEEP • SPRINTS • SLIFT • GIRL &GIRL • HORSKH
BLONDSHELL • LAMBRINI GIRLS • MANSON'S CHILD AND MORE...

INFOS / BILLETTERIE WWW.EUROCKEENNES.FR

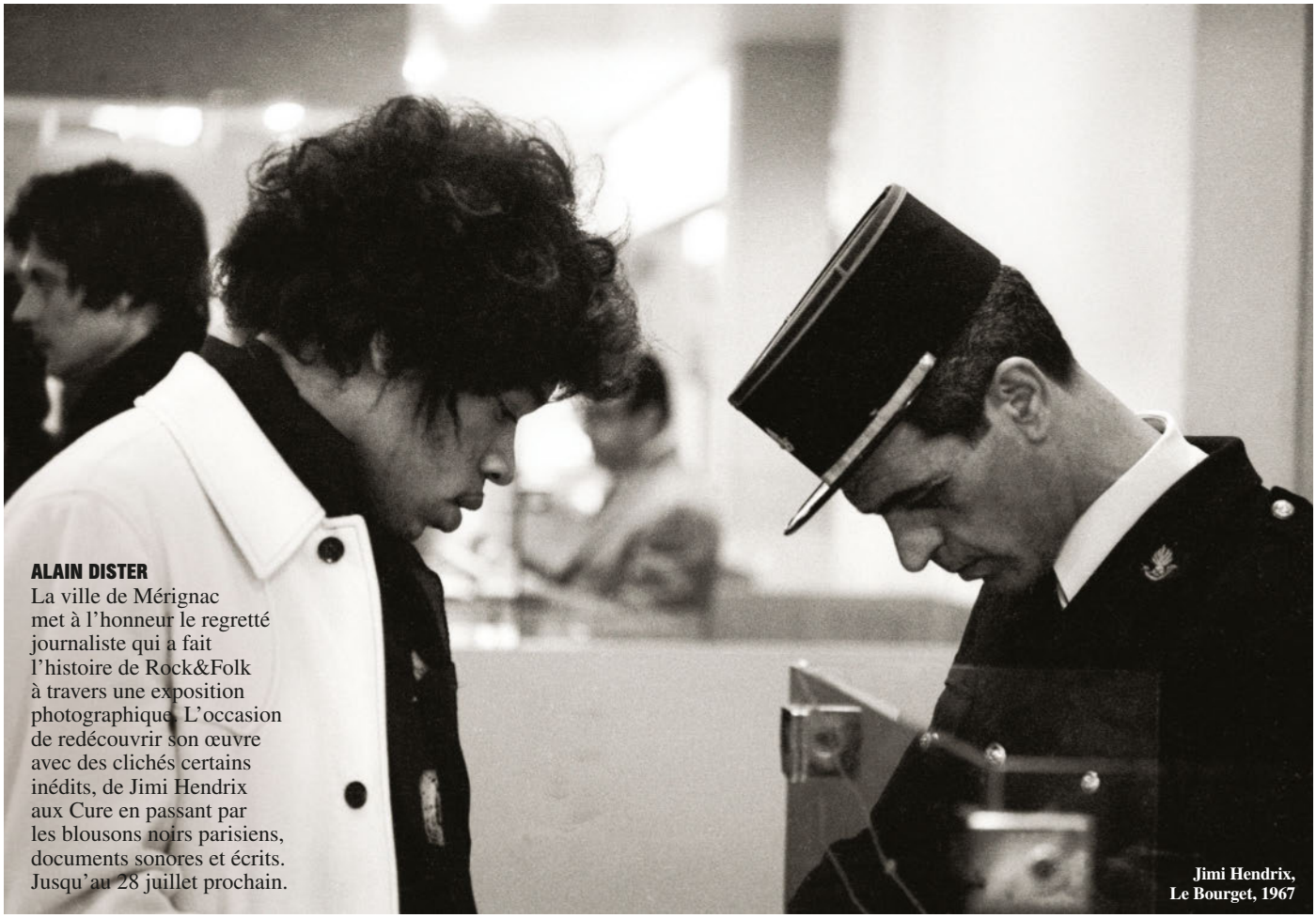
TERRITOIRE DE BELFORT Le Département | CRÉATEUR DES EUROCK ÉENNES

RÉGION BOURGOGNE FRANCHE COMTÉ | GRAND BELFORT | CNM | sacem | PRÉFET DU TERRITOIRE DE BELFORT | MÉCÈNES DES EUROCKEENNES | Ray-Ban | rockfolk | L'EST Républicain

Greenroom | Coca-Cola | MUSIC TOUR | cora | SNCF VOYAGEURS | TGV INOUI | DEEZER | Teisseire | NOLT | DARK DOG | france inter

Télégrammes

PAR YASMINE AOUDI



Jimi Hendrix, Le Bourget, 1967

Photo Alain Dister-DR

ALAIN DISTER
La ville de Mérignac met à l'honneur le regretté journaliste qui a fait l'histoire de Rock&Folk à travers une exposition photographique. L'occasion de redécouvrir son œuvre avec des clichés certains inédits, de Jimi Hendrix aux Cure en passant par les blousons noirs parisiens, documents sonores et écrits. Jusqu'au 28 juillet prochain.

AC/DC
A l'occasion du jubilé des Australiens, Teufel annonce la sortie d'une enceinte portable en édition limitée. La Boomster AC/DC Edition estampée du logo doré du combo est affichée au prix de 369,99 €.

AMEN DUNES
Le projet musical de Damon McMahon sera en concert à Paris au Trabendo le 1er juillet. L'opportunité de (re)découvrir son dernier-né "Death Jokes".

ANIMAL COLLECTIVE
Pour ses quinze ans, "Merriweather Post Pavilion", album emblématique du trio originaire de Baltimore, s'offrira une réédition vinyle Deluxe à découvrir le 28 juin.

SYD BARRETT & PINK FLOYD
Le documentaire "Have You Got It Yet? – The Story Of Syd Barrett And Pink Floyd" de Roddy Bogawa bénéficiera enfin d'une sortie au format DVD et Blu-ray le 19 juillet.

Amen Dunes

Photo Michael Schmelling-DR

BLACK KEYS
Le duo a annulé sa tournée de concerts nord-américains prévus de septembre à novembre 2024 et s'est séparé de son management. Raison invoquée : réduire la taille des salles de spectacles pour offrir une "*expérience excitante et intime aux fans*". Les nouvelles dates n'ont pas encore été annoncées.

BON JOVI
Grosse actualité pour les rockers américains dont le seizième opus "Forever" vient de sortir le 7 juin. Le documentaire "Thank You, Goodnight: The Bon Jovi Story" diffusé en avant-première le 26 avril dernier aux États-Unis devrait bientôt débarquer en France.

ETIENNE DAHO
Le dandy rennais a décroché l'or pour sa dernière livraison, "Tirer La Nuit Sur Les Etoiles", qu'il interprétera sur la Grande Scène lors de la 4ème édition du Festival Sœurs Jumelles à Rochefort (17300) le 29 juin.

ELMER FOOD BEAT
"30 cm", album culte du quintette originaire de Nantes, toujours sur les routes à travers l'Hexagone, fait son retour sur un vinyle (30 cm, forcément) jaune transparent. On y retrouve des hits du groupe tels que "Le Plastique C'est Fantastique", "Daniela" ou "La Caissière De Chez Leclerc".

EUROPAVOX
Shaka Ponk, The Libertines, Dionysos, Phoenix, L'Impératrice… font partie des artistes qui déferleront sur les scènes de la 18ème édition du festival clermontois les 28, 29 et 30 juin.

FESTIVAL BEAUREGARD
Idles, Justice, Etienne Daho, Parcels, The Prodigy, Fat White Family, Black Pumas, LCD Soundsystem, Archive, Baxter Dury, Massive Attack, L'Impératrice seront à Hérouville-Saint-Clair (14200) du 3 au 7 juillet, dans le cadre de la 16ème édition du festival normand.

FESTIVAL DE CARCASSONNE
En Occitanie, le festival de Carcassonne accueillera Greta Van Fleet, Toto, Sting, Shaka Ponk, IAM, Scorpions, Status Quo, The Stranglers, Louise Attaque, FFF, Thibault Cauvin & M… du 28 juin au 31 juillet dans divers lieux.

FESTIVAL DE NÎMES
The Offspring, Avril Lavigne, Simple Minds, Eagle-Eye Cherry, Etienne Daho, Patti Smith Quartet… entre autres seront présents aux arènes de Nîmes jusqu'au 20 juillet pour la 27ème édition.

FESTIVAL RETRO C TROP
Pour sa 8ème édition, du 28 au 30 juin prochains, le festival picard réunira un aréopage d'artistes ; Soft Cell, Edith Nylon, The Human League, Deep Purple, Hawkwind, Slade, Phil Campbell & The Bastard Sons, Patti Smith, The Damned, The Nits, Ko Ko Mo…, qui se produira sur la scène du Château de Tilloloy (80).

GARBAGE
Shirley Manson et ses complices seront au Grand Rex à Paris le 6 juillet prochain.

MURRAY HEAD
Le chanteur et acteur britannique assurera le show le 28 juin dans le cadre du festival Printemps de Pérouges (du 25 au 30 juin) aux côtés du Dire Straits Experience, Zucchero, Ayron Jones, Véronique Sanson, Mika… sur le site du château de Saint-Maurice-de-Rémens (01500).

JARDIN SONORE FESTIVAL
A Vitrolles (13), au Domaine de Fontblanche, se tiendra la 7ème édition du festival Jardin Sonore du 10 au 13 juillet. Au programme, Queens Of The Stone Age, Fonky Family, Louise Attaque, Archive, Rodrigo Y Gabriela, The Inspector Cluzo…

MANU LANVIN
Le fils de son père flanqué de son Devil Blues, aux côtés de Johnny Gallagher, Shemekia Copeland et The Devon Allman Project entre autres, prendra de la hauteur les 19, 20 et 21 juillet dans le cadre du Megève Blues Festival.

LED ZEPPELIN
Annoncé au Festival du Film de Venise en 2021, le film *hybride docu-concert* de Bernard MacMahon devrait prochainement sortir en salles. Enfin achevé, "Becoming Led Zeppelin" narre l'épopée des Londoniens, et propose de nouvelles interviews des membres vivants, ou inédites de feu John Bonham, des photos et films personnels et des images inédites de live de 1969.

JOHN LENNON
"Mind Games", album de 1973, enrichi de nouveaux mixages, extraits, instrumentaux et entretiens en studio sera réédité. Supervisé par Yoko et Sean Lennon, "Mind Games – The Ultimate Collection" verra le jour en plusieurs formats dont deux coffrets Deluxe et Super Deluxe et en coffret vinyle, CD et Blu-ray le 12 juillet prochain.

LOUISE ATTAQUE
Le trio parisien sera en tournée des festivals jusqu'au 14 septembre.

LYNYRD SKYNYRD
Dans l'ouvrage sobrement intitulé "Lynyrd Skynyrd", notre confrère Bertrand Bouard décortique le parcours musical du combo rock sudiste originaire de Jacksonville. Aux éditions Le Mot Et Le Reste, 176 pages à lire dès le 28 juin.

MAIN SQUARE FESTIVAL
A l'occasion du vingtième anniversaire du festival arrageois, plus d'une cinquantaine d'artistes seront attendus du 4 au 7 juillet. Parmi eux : Lenny Kravitz, Placebo, Nathaniel Rateliff, Justice…

JESSE MALIN
L'Américain, paralysé depuis un an, revient avec un live, "Chasing The Light", sorti le 21 juin dernier.

PAUL McCARTNEY
Cinq albums du bassiste et chanteur des Fab Four, remasterisés entre 2010 et 2018, vont bénéficier d'une réédition japonaise en édition limitée au format SHM-CD et seront disponibles le 28 juin.

MALCOLM McLAREN
Pour les trente ans de l'album "Paris" de l'ex-manager des Sex Pistols, Legacy propose une réédition vinyle. Déjà en vente.

JONI MITCHELL
Dans la série "Archives", "The Asylum Albums (1976-1980)", présente la face jazzy de la Canadienne et renferme les albums remasterisés de la fin des années 1970 en coffret 6 LP ou 5 CD. Une peinture originale de l'artiste illustre la pochette.

NEBULA
Les stoners californiens s'associent aux stoners italiens Black Rainbows pour "In Search Of The Cosmic Tale : Crossing The Galactic Portal Split", en vinyle, CD et digital. Disponible le 28 juin.

PRETENDERS
Chrissie Hynde et ses acolytes enflammeront la scène lors de la 31ème édition du festival charentais, le Cognac Blues Passions, qui aura lieu du 2 au 6 juillet.

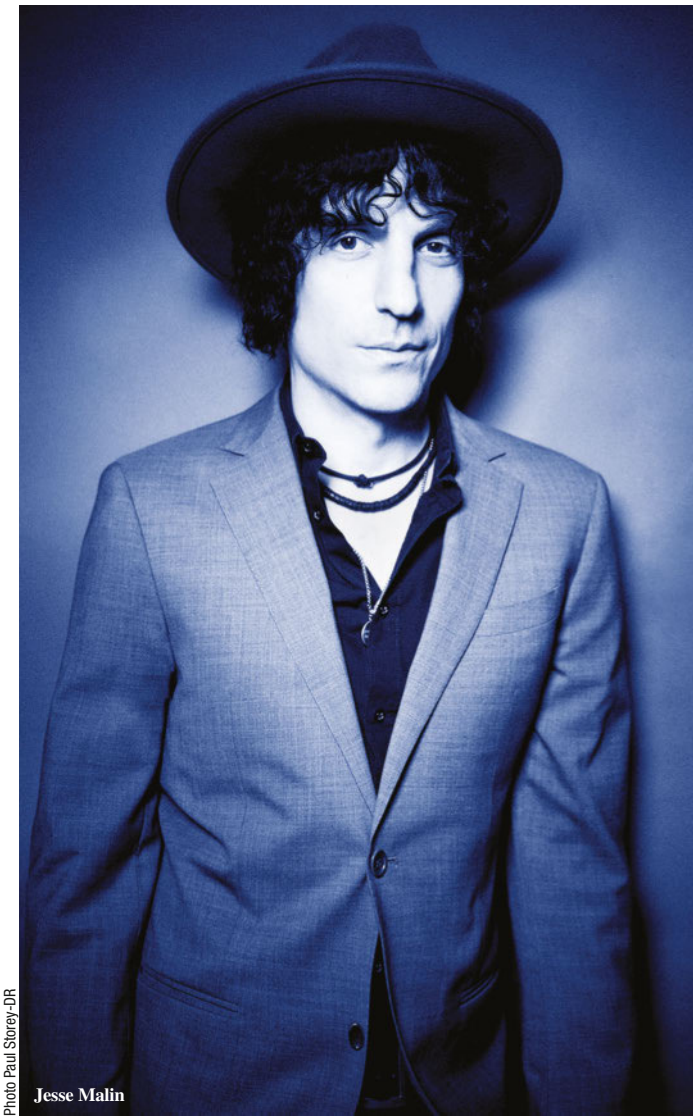


Photo Paul Storey-DR
Jesse Malin

TY SEGALL
Le Californien jouera à l'Aéronef de Lille le 2 juillet.

ROD STEWART
Rod The Mod interprétera son dernier album "Swing Fever", concocté avec l'aide de Jools Holland, au Zénith de Paris le 30 juin prochain.

JOSS STONE
Après dix années de silence, la chanteuse soul et actrice anglaise se produira au Casino de Paris le 10 juillet.

VAN HALEN
"For Unlawful Carnal Knowledge" (1991) sera revisité dans une nouvelle édition comprenant l'album original remasterisé, augmenté de raretés, vidéos et séquences live inédites. Elle arrivera le 12 juillet en coffret 2 LP, 2 CD, et Blu-ray.

TOM WAITS
Le rocailleux troubadour revêt à nouveau son costume d'acteur. Il fait partie du casting du prochain film de Jim Jarmusch "Father Mother Sister Brother" dont le tournage prendra fin cette année.

YES
"Fragile", classique de 1971 des Britanniques, s'offre un coffret Super Deluxe 4 CD, vinyle et Blu-ray. "Fragile (Super Deluxe Edition)", en Dolby Atmos et DTS-HD MA 5.1 Mix, renfermant l'album original remasterisé, des raretés et enregistrements live inédits, sera à écouter le 28 juin.

Condoléances

Jean-Philippe Allard (producteur de musique français, Juliette Gréco, Brigitte Fontaine…), **Brother Marquis** (rappeur américain, 2 Live Crew), **Palle Danielsson** (contrebassiste suédois de jazz, Keith Jarrett), **Christian Escoudé** (guitariste et compositeur français de jazz), **Françoise Hardy**, **Frank Ifield** (chanteur et guitariste australien de country), **Doug Ingle** (chanteur et musicien américain, Iron Butterfly), **Mark James** (auteur-compositeur italo-américain, Elvis Presley, Brenda Lee), **Ed Mann** (percussion-niste américain, Frank Zappa), **Brad Raub** (bassiste américain, Eternal Champion...), **Alex Riel** (batteur danois de jazz et de rock, Bill Evans, The Savage Rose), **Ranch Sironi** (bassiste américain, Nebula).

“Je suis un dingue de Rock&Folk !”

OLIVIER LORQUIN

Entre le monde de l’art et celui du rock’n’roll, le directeur du musée Maillol n’a pas choisi. Ce touche-à-tout sort son premier album, plus de quarante ans après ses premiers singles.

RECUEILLI PAR STAN CUESTA - PHOTOS WILLIAM BEAUCARDET

OLIVIER LORQUIN A EU PLUSIEURS VIES. Il dirige aujourd’hui le musée Maillol — créé par sa mère, Dina Vierny, la muse du sculpteur — où il nous reçoit. Mais il a aussi été doublure équestre au cinéma, réalisateur de courts-métrages — dont un fameux avec Vince Taylor — et chanteur avec à son actif plusieurs singles aux pochettes dessinées par son ami Frank Margerin. A 75 ans, il sort enfin son premier album ! Sympathique et cultivé, c’est aussi un grand passionné de blues, de rock et de folk… Et de Rock&Folk.

Premier choc

ROCK&FOLK : D’où vient votre goût pour la musique ?
Olivier Lorquin : Ma mère était musicienne, on chantait tout le temps ! En 1961, j’étais à New York avec mes parents et le premier 33 tours qu’ils m’ont offert, c’était un disque de Pete Seeger, produit par John Hammond. Et puis, quand le rock’n’roll est arrivé, par la radio... c’était ma musique.

R&F : Votre mère suivait ?
Olivier Lorquin : Elle aimait bien, elle m’a même offert un LP de Cochran et un pressage américain des Stones. Elle respectait...

R&F : Premier disque acheté ?
Olivier Lorquin : En 1961, j’ai 12 ans, deux 45 tours, “Hello Mary Lou” de Ricky Nelson, et Vince Taylor, “Shaking All Over”. Mais le premier choc, c’est Cochran avec son premier album, la claque de ma vie. Je n’avais jamais entendu chanter et jouer de cette façon. Avec lui, il y a un après, pas un avant. Cochran passait des heures à déplacer les micros pour créer un équilibre parfait entre les musiciens, ce qui donne à des titres comme “Summertime Blues” une profondeur inhabituelle pour l’époque.

R&F : En 1976, vous avez tourné un film avec Vince Taylor !
Olivier Lorquin : J’avais écrit un court-métrage et je pensais à lui comme chanteur. On m’a dit qu’il chantait à la Contrescarpe. Je suis allé le voir et le courant est passé. Je lui ai dit ce que je voulais faire, il était d’accord. Et contre toute attente, ça a marché. J’ai trouvé un producteur, un très bon cameraman et on a fait ce film, “Abracadabra Rock’N’Roll”. Dans la première séquence, Vince s’assied derrière la chanteuse des Lou’s, Raphaëlle, sur sa Norton Commando. On tourne, et il me dit : “*Olivier, il faut que je te parle... Qui je suis ?*” “*Tu es Vince Taylor.*” “*Qui c’est, Vince Taylor ?*” “*Le roi du rock’n’roll.*” “*Tu as vu le roi du rock’n’roll derrière une gonzesse à moto ?*” “*Tu as raison, on la retourne !*” Et juste après, il fait une des plus belles séquences, l’hommage à Gene Vincent... Tout était comme ça. Il y a une très belle expression allemande : “*Il n’a plus toutes les tasses dans l’armoire*” (*rires*). Par moments, il pétait un câble. Mais je l’adorais. Et quand il donnait sa confiance... Mon assistant venait le chercher tous les matins à huit heures et il était là ! Gominé, prêt.

R&F : Beatles ou Stones ?
Olivier Lorquin : Beatles ! Ils passaient à l’Olympia, j’ai demandé à ma mère et elle a dit : “*On y va*”. Evidemment, avec elle, on était bien placé, au troisième rang ! On s’est pris les Beatles dans la gueule. Mais quand sont arrivés les Rolling Stones, les Beatles n’existaient plus...

Pour moi, accroché à mon transistor, le premier titre qui a fait que les Stones ont dépassé les Beatles, c’est “It’s All Over Now”... Ensuite, un disque pour moi très important, c’est “Get Yer Ya-Ya’s Out!”, un live exceptionnel. Je l’ai écouté comme un fou quand il est sorti, j’allais dans une boîte de nuit, La Bulle, et le matin, vers cinq heures, quand il fallait se barrer, le disc-jockey mettait toujours “Midnight Rambler” et “Sympathy For The Devil”. Ça laisse des traces !

R&F : Même époque, Hendrix…
Olivier Lorquin : Sans hésiter “Electric Ladyland” ! Il est au sommet de son art, époustouflant, j’aime particulièrement “Voodoo Child”…

“Le ciel bleu, les oiseaux, ça me fait chier, faut s’appeler Charles Trenet pour chanter ça”

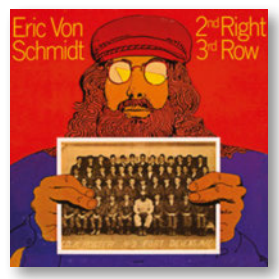
R&F : Vous êtes aussi un grand fan de blues, avec des choix assez pointus comme ce “Source Point” de John Hammond Jr !
Olivier Lorquin : Sur ce disque, un blues, “My First Plea”, m’a submergé quand je l’ai découvert. John Hammond Jr. chante et joue de l’harmonica comme un ange. Il a composé la musique du film “Little Big Man” d’Arthur Penn. C’est un immense bluesman. J’ai eu la chance de le voir en concert dans les années 1970 à Paris. Extraordinaire.

Roi du play-back

R&F : Et ce “Homesick James & Snooky Pryor”, encore moins connu…

Olivier Lorquin : Je l’ai découvert à sa sortie grâce à mon ami Christian qui régnait dans son magasin de disques, Music Action, carrefour de l’Odéon, tel un roi dans son palais. Il a participé à mon éducation musicale. En 1973, ces deux bluesmen étaient en tournée en Europe et leur producteur a eu la bonne idée d’enregistrer ce disque à Londres avec de jeunes Anglais. Le résultat est formidable. Christian m’avait dit : “*Achète-le, tu ne le regretteras pas !*” Il avait raison.

R&F : Vous avez choisi deux autres albums de 1971 !
Olivier Lorquin : Grosse période, 1971… Ike & Tina Turner : “Live In Paris, Olympia 1971”, sublime. Ike est dans les poubelles de l’Histoire, c’était une ordure, il frappait sa femme et elle a eu raison de le quitter, mais c’est lui qui l’a découverte et ce concert est fantastique, particulièrement “I’ve Been Loving You Too Long” d’Otis Redding. Tina est incroyable, leur duo érotique est génial. L’autre disque, c’est Eric Von Schmidt, “2nd Right, 3rd Row”, on est entre le rock’n’roll et le blues… Il s’en dégage une sensualité, une douceur, qui m’ont fait perdre pied. Depuis sa sortie, c’est mon disque de chevet. J’écoute particulièrement un titre en boucle, “My Love Come Rolling Down”. Le solo d’harmonica de Paul Butterfield, tout en wah-wah, est le plus envoûtant que j’aie jamais entendu.



R&F : C’est à cette époque que vous êtes passé derrière le micro ?
Olivier Lorquin : J’aimais chanter, mais pour le fun, devant la glace. J’étais le roi du play-back (*rires*). En 1973, l’extrême gauche et l’extrême droite se foutaient sur la gueule dans les manifs. Mon frère sortait avec une copine de Jean-Louis Rançon, un proche de Guy Debord. Il voulait absolument mettre du rock dans les manifs, pour les gauchistes… Cette fille lui a parlé de moi. Un matin, coup de téléphone, je n’étais même pas au courant, “*On cherche un chanteur*”. Je prends ma bagnole, je débarque à Clamart, dans un pavillon, je descends dans une cave qui sent l’humidité, il y a une table de mixage et ils me disent : “*Voilà, tu chantes ci, tu fais ça*”… Je n’avais jamais chanté avec des musiciens ! Il y avait Olivier Kowalski à la basse, qui faisait partie de Komintern, un groupe très politisé. Ils avaient écrit des adaptations en français pour les manifs : “I Can’t Control Myself” était devenu “Laisse La Shooteuse, Prends La Sulfateuse !” Et une autre, très drôle, “Les Flics Arrivent”, détournement d’une chanson de Johnny Hallyday, “Les Guitares Jouent” (*1964, “Surfin’ Hootenanny”, de Lee Hazlewood, ndr*). D’abord on a répété dans cette putain de cave, ensuite on est allé enregistrer au studio Saravah. Ça n’a pas eu de suite, mais à partir de là j’ai commencé à écrire en français, parce qu’ils écrivaient vachement bien, ça m’a donné envie.

Un train fantôme rock’n’roll

R&F : Entre cette expérience et votre premier 45 tours en 1980 ?
Olivier Lorquin : J’ai rencontré Gilles Thibaut, je l’embêtais avec

"Blue Suede Shoes", je voulais absolument qu'il me présente Johnny, il n'en pouvait plus. Là, Elvis Presley meurt, Lee Hallyday sort Lucky Blondo de la naphtaline et l'envoie à Nashville faire des adaptations de titres qu'Elvis avait chantés. Et il demande à Gilles Thibaut de lui adapter "Blue Suede Shoes". Gilles répond : "*Il y a un mec qui me fait chier depuis une éternité, je te l'envoie*"... C'est comme ça que j'ai pu placer "Les Pompes Bleues". Ensuite, j'ai rencontré ces Marseillais, Connection : Petit Robert, docker de son métier, à la guitare, un immense riffeur, Tony Braccini, un super batteur et Luis Garcia, bassiste. Ils étaient à fond dans AC/DC, moi plutôt dans le rock anglais... Je suis parti dans un délire de faire un 45 tours, j'ai enregistré la nuit, signé en distribution chez WEA et réussi à imposer Frank Margerin pour la pochette. J'avais un manager, Claude Pupin...

R&F : Qui écrivait dans Rock&Folk !
Olivier Lorquin : Et qui était un fou des Cramps ! C'est lui qui m'a présenté à Frank, que j'avais découvert dans "Metal Hurlant" Spécial Rock. Je voulais absolument rencontrer ce mec ! On est encore potes aujourd'hui, je l'ai exposé au Musée Maillol.

R&F : Les Cramps ?
Olivier Lorquin : J'ai découvert "Songs The Lord Taught Us" chez Music Action. En les écoutant, j'ai l'impression d'être dans un train fantôme rock'n'roll, tout ce que j'aime. J'adore les Cramps, ça n'a pas pris une ride. Mon futur album aura d'ailleurs une petite couleur crampsienne...

R&F : Vous avez sorti quatre 45 tours, ça faisait presque un album...
Olivier Lorquin : J'avais fait un album qui n'a pas vu le jour, avec une pochette de Frank, dix titres... Mais j'en ai repris un sur le nouveau, "J'Ai Un Coup De Cafard", adapté de Mickey Jupp, "Down At The Doctors", grâce à Marc Zermati, qui m'a ouvert à Dr Feelgood.

R&F : Les deux versions sont très différentes. Vous avez changé le rythme ?
Olivier Lorquin : Complètement, et surtout j'ai fait une rencontre incroyable sans laquelle je n'aurais pas fait de disque. Je faisais ça pour le fun. Un jour je dis à Olivier Kowalski, qui est toujours à mes côtés, "*Il me faudrait des habillages de guitare.*" C'était pour l'hommage à Vince, justement, "Rock En Vol". Olivier fait venir Yann Péchin, qui joue sur ce titre, et il se passe quelque chose... Il revient jouer sur un autre et au bout de trois ou quatre, il me dit en plaisantant : "*Alors, quand est-ce que tu fais l'album ?*" Ça s'est fait comme ça. Pourquoi faire un disque aujourd'hui ? C'est important d'aller au bout de ses rêves. Je ne pensais absolument pas me lancer dans cette aventure. Mais ça me donne des ailes, ça me rend heureux.

Drogue dure

R&F : Il y a aussi une adaptation de Nick Lowe.
Olivier Lorquin : "Tu Me Manques", adaptation de "You Make Me", une merveille... Je l'ai écrite en 1978, mais elle me trottait toujours dans la tête. Mon grand regret, c'est que je l'avais fait écouter à Marc, qui était toujours en contact avec Nick et qui m'avait dit : "*Je vais lui faire écouter !*" Et puis...

R&F : A la même époque, vous rencontrez Willy DeVille.
Olivier Lorquin : Le mec dans ma vie qui compte le plus... En 1979,

j'étais au studio Ferber, je faisais mon premier 45 tours. Il enregistrait "Le Chat Bleu" à Paris. Il savait que je voulais le voir et il est venu avec Joe D'Alessandro ! Le courant est passé, on est devenu potes. Pour moi, "Cabretta", c'était le rock urbain, j'ai eu la même émotion qu'avec Gene Vincent, en pleine vague punk ! C'était un seigneur. Le D'Artagnan du rock. Et puis il aimait la France. Il bossait avec Jean-Claude Petit, l'arrangeur d'Edith Piaf !

R&F : A propos, vous reprenez aussi Georges Chelon, un choix surprenant...
Olivier Lorquin : En 1965, on avait enfin notre identité musicale. On écoutait les Stones, les Beatles, Johnny, etc. Et puis il y avait Georges Chelon, qui ne correspondait pas à tout ça. En écoutant "Prélude" au transistor, je fermais les yeux, j'avais seize ans et je rêvais... C'est l'histoire d'un mec qui perd pied pour la première fois dans les bras d'une femme. Il y a quelques années, je l'ai réécoutée avec la même émotion, à la différence que quand je l'ai découverte, j'étais à l'aube de ma vie amoureuse, et que là c'est le crépuscule (*Rires*) !

R&F : Un dernier pour la route ?
Olivier Lorquin : JJ Cale, "Stay Around" (2019). Sa femme, Christine Lakeland, a eu la belle idée de rassembler des titres qui retracent son parcours et qui n'avaient jamais été publiés. J'étais très ému en l'écoutant. Cet album est d'une rare sensibilité. Je suis un inconditionnel de JJ Cale. La première fois qu'il est passé à Paris, au Palais des Sports, c'était extraordinaire. J'ai tous ses albums. C'est un magicien qui a fait se rencontrer le blues, le rock, la country et le jazz. Si je devais me réfugier sur une île déserte et que je n'avais droit qu'à un seul disque, je choisirais JJ Cale.

R&F : Le futur ? Vous avez déjà un autre album en chantier ?
Olivier Lorquin : J'ai découvert un groupe extraordinaire, Sparklehorse, grâce à Rock&Folk. Je suis un inconditionnel de Rock&Folk, je n'ai pas décroché, c'est ma drogue dure ! Je suis un dingue de Rock&Folk ! Qu'est-ce que j'aime ce Rock&Folk ! Je le lis, et j'écoute sur Spotify... Sparklehorse, ça m'a bouleversé. Ça va être la couleur du prochain album. J'ai fait une adaptation de "Morning Hollow". Péchin, qui est un romantique, adore ça, il a fait un mur de guitares...

R&F : Ce n'est pas très gai, comme musique...
Olivier Lorquin : Non, mais le ciel bleu, les oiseaux, ça me fait chier, faut s'appeler Charles Trenet pour chanter ça. Moi, j'aime ce qui prend au cœur. Les chansons gaies, c'est pas mon kif. ★

Album *"La Drôle De Route" (Lily Music)*

"Souvent tard le soir"

PENNY ARCADE

Aux antipodes des productions actuelles, **James Hoare**, musicien aussi brillant que discret et au CV impeccable, dévoile "Backwater Collage", **un premier album solo** où artisanat rime avec orfèvrerie.

FABULEUX ARTIFICIER À LA SIX-CORDES AU SEIN DES CHARMANTS VERONICA FALLS ET LEUR INDIE POP DÈS 2008, puis alter ego providentiel de Jack Cooper dans l'entité bicéphale psyché-folk des regrettés Ultimate Painting, James Hoare s'est façonné au fil des années une écriture riche et personnelle aux marottes bien marquées. Alors qu'il semblait épanoui en compagnie des non moins brillants Proper Ornaments, fondés avec Max Oscarnold, qui enchantent par leur pop somnambule sur leurs cinq albums hautement recommandables, le groupe n'a plus donné signe de vie depuis un ultime concert à la Boule Noire le 27 février 2023.

Jeux victoriens

De son Devon natal, le musicien affable et érudit qui sort d'une session de peinture révèle les coulisses de ce nouveau projet intitulé Penny Arcade (en souvenir de sa passion enfantine pour ces jeux de divertissement victoriens) et rassure les fans de Proper Ornaments : "*Non, il ne s'agit pas de la fin du groupe. Mais plutôt d'une pause. Nous recommencerons à collaborer*". Le fidèle Max a d'ailleurs participé à l'enregistrement de "Backwater Collage" et rejoint James sur scène pour les concerts tandis que la talentueuse bassiste du carré magique, Nathalia Bruno, apporte délicatesse avec sa voix et réalise la vidéo de la vespérale "Jona" qui ouvre le disque. Si Hoare n'endosse pas pleinement le projet sous son nom, c'est qu'il envisage la musique comme un joyeux collectif où l'on se fait la courte échelle pour aller plus haut et que d'autres musiciens pourraient être amenés à rejoindre. C'est peut-être, d'ailleurs, cette absence de dynamique de groupe ou de partenaires qui l'a troublé aux balbutiements de l'enregistrement. Fuyant Londres et sa gentrification juste avant le confinement, ce féru de matériel vintage retrouve ses racines à Totnes et entrevoit l'opportunité d'un nouveau cycle en entamant la composition du disque au beau milieu de la quiétude du Devon, dans son propre studio.

Totnes connection

Originaire lui aussi de la ville pionnière en transition de Totnes, Michael Lovett, claviériste de Metronomy, a participé avec James Hoare à l'aventure Your Twenties, jeune groupe pop en 2007 passionné par Steely Dan. Resté proche, Hoare a ensuite été convié par Joseph Mount, leader de Metronomy, à l'enregistrement au Toe Rag Studio de "Love Letters", plus gros succès du groupe. Il est crédité sur la trippante "Month Of Sundays".

Du crépuscule

Toutefois, il déchante assez rapidement, se sentant trop isolé. Pour la première fois de sa carrière, James se retrouve sans compagnon d'écriture ni contrainte de temps, tergiverse et perd quelque peu le déroulé du dessein : "*Je n'arrivais pas à savoir si j'avais le bon son et si le collage des chansons paraissait cohérent et se tenait comme un véritable album. J'ai commencé à écrire les morceaux souvent tard le soir avec peu de lumière au piano ou à la guitare. Je les jouais doucement et ensuite j'enregistrais ces petites démos sur le téléphone*". Sans paniquer, Hoare réapprend à écouter le silence, finit par dépasser les soucis techniques, gère son incapacité à prendre une décision et enregistre "Jona" : "*J'ai essayé de capturer l'atmosphère crépusculaire en gardant tout assez simple, dépouillé, avec un minimum de prises. Ce morceau est devenu la pierre angulaire de l'album et a aidé à façonner le son général des titres qui ont suivi*".

A la lumière

Le musicien n'a évidemment pas égaré son talent, tissant de splendides mélodies minimalistes mélancoliques et, comme un horloger, étire le temps pour diluer une euphorie apaisante au cours des onze bluettes psychédéliques qui composent "Backwater Collage". Tel le Brian Jones coloriste des Rolling Stones d' "Under My Thumb" avec le marimba, Hoare fait preuve d'audace et d'idées géniales. Pour l'inaugurale "Jona", c'est un vibraphone qui emporte directement l'auditeur dans son univers chaleureux alors que sur "Don't Cry No Tears", c'est l'utilisation d' "*un effet guiro d'une boîte à rythmes Roland CR 78 de la fin des années soixante-dix*" qui guide la structure du titre. Amoureux du rock psyché de la fin des années soixante, Hoare cale "Prodigal Son" et "Garage Instrumental" duo de ritournelles instrumentales folles, ainsi que deux élégants et impressionnants moments de guitare sur "Black Clouds" et "One More" évoquant les virtuoses Eric Clapton de "While My Guitar Gently Weeps" ou le Keith Richards de "Sympathy For The Devil". Le propre de la grâce étant de convaincre sans avoir à prononcer beaucoup, Penny Arcade offre assurément les 29 minutes et 25 secondes les plus jolies de ce début 2024. ★

RECUEILLI PAR MATTHIEU VATIN

Album *"Backwater Collage" (Tapete Records)*

Photo Kate Mount-DR

"Pas le temps de revenir sur hier"

JOHN CALE

Un an à peine après l'album collaboratif "Mercy" qui marquait son retour après une décennie sans véritable album inédit, le légendaire musicien gallois est de retour avec "POPtical Illusion".

A L'HEURE OÙ CHERRY RED S'APPRÊTE À COMMERCIALISER "SHIP OF FOOLS", UN COFFRET RÉUNISSANT LES TROIS ALBUMS QU'IL A ENREGISTRÉS POUR ISLAND AU MILIEU DES 70'S, John Cale en publie un dix-huitième en près de cinquante-cinq années de carrière solo. Pour faire court et simple, on se contente, en introduction, de rappeler que si le rock est devenu un art à part entière, c'est grâce à des génies comme lui. Jugez plutôt : il y a un demi-siècle presque jour pour jour, John et ses acolytes tout sauf anonymes (Brian Eno, Kevin Ayers et Nico) publiaient un album live enregistré quelques semaines plus tôt au Rainbow de Londres. Ce soir-là, Cale avait chanté une version décapante de "Heartbreak Hotel" que n'aurait pas reniée Goblin, le groupe italien qui a *habillé*, sur le plan sonore, les meilleurs films de Dario Argento. Voilà de quoi et surtout, de qui on parle.

La férocité

ROCK&FOLK : Un après "Mercy", vous êtes déjà de retour avec un nouveau disque !
John Cale : J'ai énormément écrit pendant le confinement et après, je n'ai pas arrêté. J'ai eu le sentiment que ce que je faisais était bon, et ça m'a motivé. Face à cette quantité, j'ai dû faire des choix et, à un moment, je me suis retrouvé avec la bonne combinaison.

R&F : "POPtical Illusion" est un jaillissement, comme si ça n'était pas un hasard qu'il soit sorti au printemps.
John Cale : Je vois ce que vous voulez dire *(rires)*. Bon, le titre est un peu une plaisanterie, mais j'aime l'idée qu'on puisse rire sans arrière-pensée.

R&F : Si on peut parler de pop sur le plan mélodique et des suites d'accords, force est de constater qu'en matière d'harmonie, vous osez quelques dissonances, notamment dans "Funkball The Brewster" et "Company Commander".
John Cale : Oui, je trouve que ça donne un côté musclé à ma musique et c'est quelque chose que j'ai vraiment recherché cette fois. J'aime la manière dont les titres

Photos Madeline McManus-DR

se développent lorsqu'on prend des risques. Ce disque est plein de coins et de recoins et les mélodies permettent de les explorer.

R&F : Vos chansons, tout comme celles de Brian Eno ou, autrefois, Kevin Ayers, peuvent avoir un côté très ludique, voire enfantin, qui les rapproche un peu des comptines…
John Cale : J'ai beaucoup appris du hip-hop qui, toutes proportions gardées, fonctionne un peu comme ça, mais avec du caractère en plus, un certain tranchant. Mon côté expérimental confine parfois au carnage.

R&F : Lorsque vous avez commencé, le monde était déjà dingue, mais pas si affreux. Comment parvenez-vous à créer dans celui d'aujourd'hui ?
John Cale : La vérité, c'est que moi-même, j'ai joué à l'affreux (*rires*). Ce que je veux dire, c'est qu'il y a toujours eu de la férocité dans ma musique et c'est ce qui est revigorant pour moi. J'aime quand elle jaillit des haut-parleurs.

R&F : Vivre en Amérique vous donne-t-il une sorte de contexte idéal pour réagir ?
John Cale : En partie, mais l'important est d'échapper à la routine, de conserver ce qu'il faut de romance pour pouvoir avancer et réfléchir, et notamment à ce qu'on est en train de faire.

R&F : Vous, le Gallois, êtes américain depuis longtemps. Envisagez-vous de revenir un jour en Europe ?
John Cale : Disons, et c'est vital pour moi, que je me contente d'y aller régulièrement. J'ai besoin de respirer cet air différent.

R&F : Nita Scott est à vos côtés depuis plusieurs années maintenant et son nom apparaît cette fois en tant que coproductrice de l'album. Comment décririez-vous son rôle ?
John Cale : C'est une bonne gardienne. Elle est la gardienne de l'apocalypse.

R&F : Ça pourrait être le titre du prochain album, non ?
John Cale : Très bien, je le note.

En friche

R&F : Comment arrivez-vous en studio ? Avec des bribes de chansons ou êtes-vous davantage un créateur de l'instant.
John Cale : Plutôt la seconde catégorie. Ce qui se passe, c'est que je pars d'une idée et j'en développe plusieurs versions, cinq ou six, puis je choisis celle qui, selon moi, fonctionne le mieux. C'est ainsi que je découvre de nouvelles choses. Je suis toujours en train de me demander comment sonnerait une autre idée.

R&F : On a parfois le sentiment qu'un son, de synthé par exemple, vous inspire une ambiance qui, elle-même, vous inspire une mélodie, et que des morceaux se créent de cette manière-là.
John Cale : Exact, et c'est ainsi que j'en suis arrivé à ces quatre-vingts titres. Que je n'ai bien sûr pas tous terminés. Certains sont restés en friche et, pour l'instant, je les ai laissés dans leur coin.

R&F : On est bien d'accord que vous êtes le premier à qui votre musique doit plaire.
John Cale : Ouaiiiis !!!! Et aussi le dernier.

R&F : Cherry Red va bientôt rééditer quelques-uns de vos anciens albums. Etes-vous concerné par ça ?
John Cale : Vous savez, je dépense tellement d'énergie dans ce qui va arriver demain que je n'ai pas le temps de revenir sur hier. Et puis je continue à aimer jouer en live.

R&F : A ce sujet, suite à votre passage à la Salle Pleyel l'an dernier, une partie du public a pensé que vous en aviez assez des concerts parce que vous ne vous êtes pas adressé aux gens…
John Cale : Quoi ? Mais pas du tout ! C'est bien la première fois que j'entends ça. J'aime la scène, surtout avec les deux musiciens que j'avais à Paris ! ★

RECUEILLI PAR JEROME SOLIGNY

Album *"POPtical Illusion"*
(Double Six/ Domino)

"J'étais devenu totalement paranoïaque"

CAGE THE ELEPHANT

On pensait leur chanteur cuit. Englouti par la folie.
Les six du Kentucky reviennent en trombe avec un disque inespéré.

SYD BARRETT, SKIP SPENCE, BRIAN WILSON… LES ARCHIVES DU ROCK DÉBORDENT DE MUSICIENS GÉNIAUX DONT LA CERVELLE A FINI PAR GRILLER. Les drogues, évidemment. Les médicaments aussi parfois. A en croire Matt Shultz, ce sont des pilules prescrites en toute légalité qui l'ont conduit très loin dans la folie. En janvier 2023, le frontman de Cage The Elephant est arrêté par la police de New York en possession de revolvers chargés qu'il exhibait crânement dans les WC d'un hôtel de l'East Village. Arrestation puis placement illico en HP. De quoi hypothéquer sérieusement l'avenir d'un groupe qui avait déjà beaucoup beaucoup pardonné à son chanteur. "*Parfois il fait des trucs qui me foutent les jetons*", confiait à la presse en 2019 le guitariste Brad Shultz. "*Je suis de retour sur Terre !*" lui répond aujourd'hui son turbulent frangin. Juré ?

Médocs

ROCK&FOLK : Commençons par un bilan médical. Comment ça va ?

Matt Shultz : Je comprends la question. C'est impossible de parler de ce disque sans aborder ce que je traversais lorsqu'on l'écrivait. Alors voilà, j'ai fait une réponse psychotique à des médicaments qu'on me prescrivait. Il paraît que ça arrive rarement, il fallait que ça tombe sur moi ! J'étais devenu totalement paranoïaque. Je prenais ces médocs car mon toubib m'avait garanti que ça allait me faire du bien. L'institution médicale m'a vraiment laissé tomber. Je suis resté dans cet état pendant quatre ans. Tout le monde autour de moi était inquiet. Ma famille, le groupe… Ça m'aurait probablement conduit au drame si les flics ne m'avaient pas coffré à New York. J'ai été hospitalisé pendant deux mois. On a arrêté mon traitement et j'ai récupéré mes esprits quasi instantanément.

Photo Neil Krug-DR

R&F : De fait, la plupart de ces nouvelles chansons parlent d'aliénation…
Matt Shultz : Sauf que je les ai écrites quand je déconnais à pleins tubes ! Ça a été assez fascinant de redécouvrir ces chansons une fois que j'ai recouvré mes esprits. Il a fallu interpréter ma propre écriture. C'était comme revisiter les paroles de quelqu'un d'autre, quelqu'un qui aurait piraté ma tête.

R&F : En somme, vous avez coécrit ce disque avec vous-même ?
Matt Shultz : C'est exactement ça ! Prends un titre comme "Neon Pill". Je raconte que je suis persuadé que quelqu'un essaie de m'empoisonner en changeant mes cachets. Et je l'ai écrite un an avant mon épisode à New York ! C'est assez triste quand j'y pense, j'étais si proche de la vérité. Ces médocs étaient vraiment en train de m'empoisonner l'esprit !

R&F : Soniquement, c'est votre disque le plus cohérent…
Matt Shultz : C'est vrai. Les sessions se sont étalées sur quatre ans et on n'était pas foutu d'en finir à bout. Il fallait mettre fin au silence alors on s'est imposé des délais. Je crois que ça nous a obligés à être plus spontanés, à accepter notre son. Ça nous a évité de nous comparer sans cesse à nos héros, ce qu'on avait sans doute trop tendance à faire avant. "*Est-ce que ça sonne assez comme les Pixies ? Qu'aurait fait Lou Reed ?*" Ce genre de connerie.

R&F : Ces nouvelles chansons sont très immédiates, très catchy. On sent une certaine volonté d'assurer votre présence en radio…
Matt Shultz : Lennon a dit un jour : "*Avec les Beatles, on écrivait six chansons pouvant être des singles. Le reste de l'album, on l'écrivait pour nous.*" Je pense la même chose. Je veux dire : si c'est assez bon pour les Beatles… J'aime les titres catchy qui s'incrustent dans ta tête. Une fois que tu en as assez, tu peux te consacrer à des compositions les moins tubesques mais tout aussi cruciales. D'expérience, ce sont les chansons qui te rendent le plus fier et qui maintiennent le groupe ensemble.

Séjour en psychiatrie

R&F : A quel point votre état de santé a-t-il affecté votre relation avec le reste du groupe, et notamment votre frère Brad ?
Matt Shultz : Je crois que je leur parle sur "Float To The Sky". Sur ce titre, j'essaie d'expliquer cet isolement qui était le mien. C'était déjà un des grands thèmes de "Social Cues", notre précédent album, mais à l'époque j'étais incapable de comprendre pourquoi notre relation était aussi abîmée… Je sais que je leur en ai fait baver. Mais ces gars m'ont soutenu. Ils ont bien vu qu'un truc clochait sévère chez moi, que je ne contrôlais plus rien. Et je dois dire que lorsque je suis revenu dans le groupe après mon séjour en psychiatrie, je n'ai eu que des bras grands ouverts.

R&F : Lorsque Thom Yorke a vrillé au moment du succès monstrueux de "OK Computer", il s'est tourné vers Michael Stipe de REM qui lui a conseillé en cas de panique de se répéter : "*Je ne suis pas là. Rien de tout ça n'est en train d'arriver*". Un mantra qu'il recyclera plus tard dans les paroles de "How To Disappear Completely". Est-ce qu'il y a un autre artiste vers qui vous avez pu trouver du réconfort ?
Matt Shultz : Jusqu'à récemment, je n'avais parlé à personne de mes problèmes. Sûrement parce que j'avais trop honte. Personne sauf Beck. Il a vraiment été un ami incroyable. Il ne m'a jamais tourné le dos. Et le fait que j'admire sa musique rend son amitié encore plus précieuse. ★

RECUEILLI PAR ROMAIN BURREL
Album "*Neon Pill*" *(RCA/ Sony Music)*

"Comment revenir au monde ?"

MICHAEL HEAD

L'ex-Pale Fountains revient avec son groupe, **The Red Elastic Band**, pour un nouvel opus d'une beauté aussi solaire que mélancolique.

IL FAUDRA COMPTER LE TITRE DE CET ALBUM — "FAILLE" — PARMI CEUX QUI RENDENT SUFFISAMMENT EXPLICITE LE LIEN ESSENTIEL ENTRE MUSIQUE ET MÉLANCOLIE POUR QUE L'ON COMPRENNE ENFIN MIEUX POURQUOI LES ANGLAIS EN SONT LES INCOMPARABLES REPRÉSENTANTS. De Scott Walker à Nick Wheeldon en passant par les Beatles, The Cure ou Dry Cleaning, rien, absolument rien de ce qui sort de la psyché malade de cette île n'y échappe. L'Angleterre a même inventé un mot, *spleen*, pour nommer ses manifestations excessives de la bile qui donnent Hamlet, Shelley, Hopkins, Wilde, Woolf et, en 1984, les Pale Fountains. Séparés en 1986 sans avoir reçu la reconnaissance qu'ils méritaient, leur fondateur Michael Head a essaimé en projets aussi confidentiels qu'impressionnants de beauté, souvent vertigineuse. Ce dernier album, comme le précédent de 2022, "Dear Scott", fut le poumon d'oxygène qui lui permit de sortir de l'enfer d'une sale addiction à l'alcool, dont une rencontre amoureuse fut le salut.

Contempler sa vie

ROCK&FOLK : Ce qui émeut toujours dans votre voix, c'est cette impression d'un cœur qui y bat.

Michael Head : J'avais un producteur à l'époque des Pale Fountains, qui me demandait toujours d'essayer différentes octaves, d'aller plus haut, plus bas. Il avait travaillé avec The Cure, Terence Trent d'Arby, il était assez vieille école. Il m'a appris à chanter. Avec le temps, j'ai eu le sentiment de trouver ma voix par moi-même, dans des registres différents que j'ai appris à explorer. Je chante au plus près de ce que je ressens quand je compose mes chansons à la guitare. La voix véhicule l'émotion, bien sûr, et celle-ci s'impose par ce que ne disent pas explicitement les textes.

The Pale Fountains

Difficile d'exister dans cette ville de Liverpool qui a enfanté le plus grand groupe rock de l'histoire. Pale Fountains, comme nombre de ses successeurs locaux influencés par la pop des années soixante (The La's, The Coral), semblaient destiné dès sa naissance à rester un groupe culte. A contre-courant avec sa pop gracile au cœur de l'afterpunk, le groupe a publié deux superbes albums en 1984 ("Pacific Street"**) et 1985 (**"... From Across The Kitchen Table"**) avant de se dissoudre. Malgré une brève reformation en 2008 pour deux concerts, la page Pale Fountains semble belle et bien tournée pour Michael Head.**

R&F : Ce disque frappe aussi par le contraste entre une mélancolie douce portée par la voix et le vitalisme flamboyant des orchestrations.

Michael Head : Oui, s'il y a beaucoup de tristesse, il y a aussi beaucoup d'espoir. Cet album s'est fait dans un contexte très difficile où perçaient parfois des éclats de lumière. Il charriait aussi de nombreuses réminiscences. Le fait que j'écrive une autobiographie a également joué un rôle. C'est l'intériorité d'un homme arrivé à un certain point de sa vie où il peut la contempler. Certaines chansons font référence à l'époque de Shack, d'autres à The Strands ou aux Pale Fountains. S'il y avait un thème général à "Loophole", ce serait plus une question : comment revenir au monde, après avoir tant vécu dans une bulle ?

R&F : C'est votre quatrième album avec The Red Elastic Band. A quoi tient la décision de jouer avec eux plutôt qu'avec Shack, ou même sous votre propre nom ?

Michael Head : "Dear Scott" avait été enregistré dans une ambiance si amicale, au studio West Kirby avec Bill *(Ryder-Jones, producteur, ndr)* que ça me paraissait une évidence de réitérer avec eux. Si bien qu'aussitôt après cet album, j'ai continué à écrire des chansons, et c'est en raison de cet état d'esprit si fantastique que peu de temps sépare "Dear Scott" de "Loophole". Il y a une continuité entre les deux. Involontairement, un même titre clôt l'un et ouvre l'autre, "Shirl's Ghost".

L'odeur de l'herbe qui pousse

R&F : Ce qui est toujours éblouissant chez vous, c'est la lumière conférée par les cuivres, les cordes. D'où cela vient-il ?

Michael Head : Un jour, je déjeunais avec David Ciccolini, de Modern Records quand, d'un coup, il me demande : *"Qui jouait de la trompette chez toi ?"* Je lui réponds : *"Personne"*. Il ajoute : *"Qui jouait du violon ?"*. *"Personne."* Nous avons simplement grandi aux musiques country et western de Hank Williams ou Patsy Cline. Comme il ne comprenait pas, j'y ai un peu plus réfléchi. Quand nous étions enfants, sur la BBC, on pouvait entendre pas mal de programmes musicaux intercalés entre les émissions : une sorte d'easy listening, de la musique orchestrale, beaucoup de musique d'ascenseur. Après bien des années, je me suis rendu compte que cette musique m'avait imprégné. Et si je n'étais pas allé à l'école, où du reste je suis peu allé, vous entendriez davantage de Sergio Mendes, de classique et de bossa-nova !

R&F : Qu'est-ce qui vous inspire ?

Michael Head : L'odeur de l'herbe qui pousse m'inspire ; mes fils m'inspirent ; mes amis, l'ambiance qui m'entoure, mon épouse m'inspirent ; les films autour du monde de Mark Cousins, en Iran, en Nouvelle-Zélande, en Tasmanie m'inspirent. Des fragments de beauté. ★

RECUEILLI PAR ALEXANDRE BRETON

Album *"Loophole" (Modern Sky)*

Photo John Johnson-DR

"Ma grand-mère..."

SLASH

Entre deux tournées en compagnie des Guns N' Roses et des Conspirators, l'homme au chapeau s'est offert une jouissive récréation sous la forme d'un album de blues.

A L'HEURE OÙ L'ON ÉCRIT CES LIGNES, "ORGY OF THE DAMNED" EST DIRECTEMENT ENTRÉ À LA QUATRIÈME PLACE DU CLASSEMENT TRICOLORE DES VENTES PHYSIQUES. Pour en savoir plus sur sa genèse de cet inattendu succès commercial, nous avons retrouvé le *guitar hero* dans un hôtel cossu non loin de l'Opéra Garnier. Notre client du jour nous y attend coiffé d'un bonnet noir, Ray-Ban de rigueur, tatouages et muscles saillants. A l'heure de la sieste, il reste pourtant souriant, amical et professionnel. A l'américaine.

Les anges ont chanté

Cette incartade en solo, donc, s'inscrit la lignée du fameux "Slash" fomenté il y a quatorze ans. Une galette éclectique qui alignait une impressionnante liste d'invités (Lemmy, Ozzy Osbourne, Ian Astbury...) et qui fut le point de départ d'une collaboration au long cours avec Myles Kennedy. Le guitariste au couvre-chef en reprend le principe — un vocaliste différent par titre — mais cette fois au service de reprises d'un genre qui, très tôt, l'a frappé : "*J'ai découvert le blues quand j'ai quitté l'Angleterre pour l'Amérique, à huit ans, et que ma grand-mère m'a fait écouter BB King. Ce fut ma première exposition au blues américain. Bien des années plus tard, quand j'ai commencé à apprendre la guitare, j'ai alors compris le lien entre cette musique et tous les grands guitaristes anglais des sixties que mon père m'avait fait découvrir. Lorsque j'ai réussi à aligner quatre notes, c'était l'extase : le ciel s'est ouvert et les anges ont chanté, comme on dit.*"

Si les racines de ce projet remontent à l'enfance de notre collectionneur de reptiles, ses prémices datent de la séparation de son propre Snakepit en 1995. Il se lie alors avec le claviériste Teddy Andreadis et le bassiste Johnny Griparic : "*Je les ai rencontrés en traînant dans des bars à Los Angeles. Ils avaient un groupe qui s'appelait The Screaming Cocktail Hour et j'avais pris l'habitude de m'asseoir avec eux au Baked Potato. J'ai fini par monter Slash's Blues Ball avec eux et d'autres musiciens. C'était un simple groupe de reprises, très alcoolisé* (rires). *J'ai toujours voulu graver tout ça, mais j'étais trop occupé avec mes différents projets. J'ai finalement tiré profit d'une pause de trois semaines avec Guns N' Roses l'année dernière, et rappelé Teddy et Johnny afin de passer à l'action.*" L'attelage est complété par Tash Neal (chant, guitare), rencontré lors d'une collecte de fonds pour le blues, et par le batteur Michael Jerome.

Rendez-vous l'année prochaine

Slash a choisi lui-même les morceaux, sans se limiter d'ailleurs à l'univers du blues au sens strict, ainsi que ses interprètes rêvés, puis convoqué son vieil acolyte Mike Clink (l'homme de "Appetite For Destruction") pour l'aspect technique. Six titres figuraient déjà dans le répertoire du Blues Ball entre 1996 et 1998 : "*J'ai choisi quelques chansons qu'on jouait à l'époque, et d'autres qui ont eu une signification particulière pour moi depuis mon plus jeune âge jusqu'à l'adolescence. Jadis, nous jouions 'Superstition', mais aujourd'hui, ça serait cliché de la reprendre. 'Living For The City' étant ma chanson préférée de Stevie Wonder, j'ai opté pour celle-ci. J'ai aussi toujours voulu reprendre 'Killing Floor' que j'ai associée au riff, très proche, de 'Rocking Daddy'.*" Sur cette dernière rugit Brian Johnson, tandis que Steven Tyler souffle dans son harmonica. Ailleurs, on croise Billy Gibbons sur une saignante "Hoochie Coochie Man", Chris Robinson sur "The Pusher", le légendaire Paul Rodgers ("*la quintessence du chanteur de blues britannique*") ou encore Iggy Pop, seul revenant du casting de "Slash", qui a lui-même imposé "Awful Dreams" (Lightnin' Hopkins) pour une version très intimiste, dépouillée. Egalement des plus jeunes pousses comme Gary Clark Jr ("Crossroads"), Dorothy ou encore Demi Lovato ("Papa Was A Rolling Stone"). La palme revient à Beth Hart qui livre une prestation exceptionnelle sur une "Stormy Monday" d'une rare intensité : "*On l'a clouée live en studio. Beth revenait de la commémoration pour Jeff Beck et a vraiment balancé une livraison puissante, pleine d'émotion. C'est la seule et unique prise que nous ayons faite, une répétition à l'origine, parce qu'elle s'est tellement investie qu'une fois la chanson terminée, elle s'est effondrée sur le sol. Nous n'avons pas pu en faire plus.*" Le sommet de cet emballant disque qui prendra vie aux Etats-Unis lors d'un festival itinérant intitulé S.E.R.P.E.N.T, puis peut-être aussi en Europe. De quoi patienter avant le successeur de "Chinese Democracy", attendu depuis la bagatelle de seize ans et pour lequel Slash nous a d'ores et déjà renvoyés à l'année prochaine… ★

RECUEILLI PAR JONATHAN WITT

Album *"Orgy Of The Damned" (Gibson Records)*

Photo Austin Nelson-DR

"Comme un boxeur"

ALAN VEGA

Huit ans après sa disparition, l'étoile Vega n'a pas fini de briller. Outre un **troisième album posthume**, "Insurrection", sort "One Never Knows", second de son épouse Liz Lamere, et une biographie, "Infinite Dreams", préfacée par Bruce Springsteen.

NEW YORK, AUTOMNE 2013. Revenus de leur tournée avec les Growlers, les Vacant Lots n'ont pas encore sorti leur premier album mais un troisième single, "6 AM", et enregistrent une version de "No More Christmas Blues" pour la compilation Cleopatra "Psych-Out Christmas". Sur le sticker, le message est clair : '*Vacances trippantes, défoncez-vous avec le Père Noël !*'. Signes des temps, en 1981, la compilation Ze Records, où figurait l'original d'Alan Suicide Vega, se voulait plus modestement "*la bande-son idéale de fêtes passées dans une décharge*".

Ad infinitum

Au croon rockabilly insomniaque du samouraï de Brooklyn, cette reprise d'à peine deux minutes noie sous des beats kraut-discoïdes la voix blanche de Jared Artaud. Liz Lamere se souvient : "*Craignant d'avoir massacré le titre d'Alan, il m'avait envoyé leur version pour que je la lui fasse écouter. Habituellement, Alan prêtait peu d'attention à ces reprises mais je trouvais celle-ci vraiment cool, j'étais sûre qu'Alan aimerait*". Réaction de l'intéressé : "*J'adore ces mecs !*" Décision est aussitôt prise de les rencontrer, coup de foudre, Vega et Artaud ne se lâchent plus, l'un voyant dans l'autre son héritier spirituel. Alignement des étoiles, Fuzz Club propose d'en faire un split, espérant une face B de Vega. Troublant hasard des circonstances, Vega réchappé de justesse d'un AVC qui le cloue chez lui, Liz, épaulée par le fidèle Perkin Barnes, prend ses quartiers au Studio 6/8 où dorment les archives qu'elle décide de numériser. C'est la caverne d'Ali Baba, d'un Ali collectionneur de sons tordus. "*C'était fou, il y avait largement assez de matériel pour dix albums !*" En effet, pendant les huit années qui séparent l'abstract-indus "2007", son neuvième album solo sorti en 1998, de l'ambitieux "Station" publié en 2006, Vega, désormais père d'un petit Dante, passe trois nuits par semaine dans son antre de machines niché au cœur d'East Village, pour y enregistrer des tonnes d'esquisses plus ou moins abouties, parfois de simples riffs sur clavier déclinés *ad infinitum*. Vega accumule, n'a cure de conclure, oubliant le lendemain les trouvailles de la veille, artisan nocturne de sculptures sonores à l'hétéroclisme arte povera semblable à ses light sculptures — crucifix faits de câbles, ampoules, clous, christs et matériaux recyclés — qu'il organise et réorganise le jour dans son appartement uptown Manhattan. "*Il allait en studio en vue seulement de créer des sons. Il était comme un boxeur qui va tous les jours s'entraîner au club. Il créait et j'étais la personne qui, à un moment, dirait :* 'OK, Alan, on a assez de matériel, on va sortir un album'." Artistique, la démarche a aussi sa métaphysique. "*Il disait toujours que l'on ne peut pas refaire deux fois la même chose car on est toujours une personne différente à un moment différent, dans un état du monde différent. Il s'agissait pour lui de simplement fixer ces moments.*"

Le bruit de Lamere

**Liz Lamere vient de publier "One Never Knows" où elle fertilise l'héritage d'Alan Vega, l'emmenant sur des territoires électro-pop. *"Alan m'y poussait depuis longtemps mais je n'avais jamais eu le temps ou le courage de m'y engager* affirme-t-elle. *Après sa disparition, cela m'est revenu. Je me suis demandé ce que je pouvais dire après ces trente années ensemble, si liés à la vie comme à la scène. Je n'avais jamais chanté. Je tenais une sorte de journal de deuil et, un jour, j'ai eu l'impression d'entendre Alan me dire :* 'Tu dois le faire, Liz, c'est ta mission. Je t'ai donné quelque chose, tu dois poursuivre, trouver ta propre voie'. *Et tout est parti d'une phrase qu'il répétait souvent avant de mourir, alors qu'il ne tenait plus sur ses jambes. Je lui disais de tenir bon, de s'améliorer, de penser à demain. Il me répondait toujours, jusqu'à l'arrêt de son cœur, une nuit :* 'On ne sait jamais'. *Ce qui compte, c'est le présent, pas le temps à venir, mais le temps présent, le seul dont on dispose. Et il faut agir dans ce présent".*

Cacophonie folle

De ces milliers d'heures traversées de *duende* sortira d'abord "Mutator" en 2021. C'est dans la constellation d'ébauches de cet album que Liz découvre, en 2013, une pépite, "Nike Soldier", aussitôt remixée et placée sur le fameux split. Vient ensuite "Insurrection", album terrifiant traversé par des grâces fugaces, annonçant déjà les expérimentations de "Station" ou le bruitisme post-11 septembre de sa dernière collaboration avec Martin Rev, "American Supreme", en 2002. Le bruit discordant du monde de la fin s'engouffre dans l'œuvre qui le fragmente et le réassemble, sans fard ni lustre. "*Alan était une véritable éponge. Il absorbait tout ce qui se passait autour de lui, que ce soit dans la rue, à la télé ou dans ce qu'il lisait. Il passait son temps à arpenter les rues, à écouter des tonnes de mixtapes hip-hop qui réverbéraient ce qu'il voyait dans la rue. Il sentait physiquement cette ambiance, cette nouveauté qu'introduisaient les rappeurs et me disait :* 'Hey, ces gamins créent des sons que l'on n'entend pas dans le rock'n'roll.' *Ça le captivait et l'inspirait quand il se rendait au studio. Il n'essayait pas d'imiter, il voulait au contraire partir de ça et aller plus loin dans cette cacophonie folle, le mur de son de la fin du monde*". ★

RECUEILLI PAR ALEXANDRE BRETON

Albums *Alan Vega "Insurrection", Liz Lamere "One Never Knows" (In The Red)*
Livre *"Infinite Dreams", coécrit par Liz Lamer et Laura Davis-Chanin (Backbeat)*

Photo Adrian Boot-DR

“Un poisson rouge dans un bocal”

EELS

Le cœur rafistolé et le poil toujours brillant, le songwriter américain revient avec un quinzième album radieux et apaisé.

Le dernier des rêveurs ?

RECUEILLI PAR ROMAIN BURREL

LE TEMPS EST UN MISSILE. UNE SALOPERIE. RENDEZ-VOUS COMPTE : CELA FAIT DÉJÀ TROIS DÉCENNIES QUE MARK OLIVER EVERETT, ALIAS E, PROMÈNE SA DÉGAINE DE COUSIN MACHIN ET SES CHANSONS DOUCES-AMÈRES DANS LE ROCK. Avec une remarquable productivité (quinze albums tout de même) et une qualité constante dans l'effort qui font du troubadour hirsute une sorte de Neil Young post-grunge prolifique et passionnant. Depuis la sortie en 1996 de “Beautiful Freak”, son premier album sous le blason de Eels, le musicien n'a jamais cessé d'évoluer, passant de la pop bucolique au rock tordu, des mélodies sixties au folk orchestral et radieux. Malgré ses sautes d'humeur et de styles, ses chansons restent reconnaissables entre mille. Cette voix étouffée, ce goût pour les arpèges caressants, les guitares-rasoir ou déliées sont devenus une marque déposée. Si E a souvent puisé dans ses drames personnels pour nourrir sa musique (la découverte du corps inanimé de son père à 19 ans, le suicide de sa sœur Elizabeth, la disparition de sa mère des suites d'un cancer des poumons…), à 61 ans, le songwriter récemment opéré du cœur, fait cette fois face à sa propre mortalité. “*L'amour. Qu'y a-t-il d'autre que l'amour ?*” demande-t-il sur l'entêtant “If I'm Gonna Go Anywhere”. On a souvent décrit le musicien comme taciturne, dépressif — voire rétif en interview. Pourtant, c'est un homme volubile qui nous parle depuis sa maison de Los Angeles. Aussi drôle et attachant que ses chansons.

ROCK&FOLK : Vos chansons revêtent souvent une apparence de simplicité. Mais c'est ce qu'il y a de plus difficile à réussir, non ?
E : Absolument. Mon ambition, c'est de m'approcher du niveau des chansons de John Lennon sur l'album “ Plastic Ono Band”. La plupart des titres de ce disque parlent de grands thèmes universels : l'amour, Dieu, la parentalité… Et quand on se penche sur les textes, ce sont des paroles assez brèves mais incroyablement efficaces. Quand j'étais môme, “Plastic Ono Band” était mon disque préféré. La première chanson de mon nouvel album s'appelle “Time”. Quand je l'ai terminée je me suis dit : “*Tiens, c'est comme si Lennon avait oublié d'écrire une chanson qui s'appellerait 'Time' pour Plastic Ono Band.*” Je ne dis pas que ça sonne comme lui ou que c'est aussi bon que ce qu'il a pu réussir avec ce disque mais voilà un thème universel qui lui aurait plu.

R&F : C'est une chanson un peu angoissée. Vous avez peur de manquer de temps ?
E : Bien sûr ! A la fin de la chanson, je demande à Dieu s'il n'y aurait pas moyen d'avoir un peu de rab ? Evidemment, on connaît tous la réponse à cette question (*rires*). J'ai été opéré du cœur. Les médecins ont pris mon palpitant, l'ont déposé sur une table et ont taillé dedans comme dans un steak. Ça s'est passé après avoir enregistré l'album mais c'était dans un coin de ma tête quand je travaillais dessus. J'ai longtemps repoussé cette opération mais elle était devenue inévitable. Auparavant, je faisais de la course à pied. Puis les toubibs m'ont dit : “*Plus de course… Et faudrait aussi éviter de soulever des trucs de plus de 20 kilos.*” C'est le seul truc positif dans la mort de mon père à 51 balais :

Photo Gus Black-DR

ça m'a rendu vigilant sur ma santé. En rentrant de tournée, j'ai fait un scanner qui a montré que mon aorte était sur le point d'exploser. Mais tout va bien maintenant.

R&F : Votre précédent album, "Extreme Witchcraft", était résolument rock. Celui-ci est plus délicat. Qu'est-ce qui commande à l'humeur d'un disque ?
E : Parfois, vous vous lassez d'un truc et vous avez envie de courir dans l'autre sens. Pour mon disque précédent, je retravaillais avec John Parish pour la première fois depuis "Souljacker". Et John et moi on aime bien faire du rock ensemble. C'est vraiment une question d'humeur. Mais la plupart du temps, ce sont les chansons qui décident pour moi.

Super-héros ?

R&F : Ce nouvel album inaugure une nouvelle collaboration. Comment s'est faite la rencontre avec Tyson Ritter qui cosigne ici plusieurs titres ?
E : Son manager a contacté le mien pour savoir si je voulais bien chanter sur un titre qu'il avait écrit pour le film "Prisoner's Daughter". J'ai écouté la chanson et je l'ai bien aimée. J'ai fini par jouer une petite scène dans le film où Tyson me casse la gueule (*rires*). Puis il a voulu écrire un autre titre pour la BO. Ça marchait tellement bien que je lui ai demandé : "*Est-ce que je peux la piquer pour le prochain album de Eels ?*" Au final, on a écrit cinq morceaux. C'est simple en fait. Si vous voulez qu'on bosse ensemble, il suffit d'un mail et de me péter la gueule au cinéma (*rires*).

R&F : Son groupe, The All-American Rejects, est pourtant à des années-lumière de la musique de Eels…
E : C'est vrai que lorsque tu écoutes sa musique, notre collaboration est loin d'être une évidence. Mais j'ai été surpris de découvrir qu'il avait cet autre côté totalement différent, bizarre et très inventif. C'est lui qui a eu l'idée de faire cette chanson, "Goldy", sur le besoin irrépressible d'avoir un poisson rouge dans un bocal.

R&F : Dans la même veine, on s'est penché sur les paroles de "Haunted Heroes" et… on n'a rien compris. Un indice ?
E : Aucun ! Je suis incapable de dire de quoi parle cette foutue chanson. Et il faut accepter ça. Parfois, des années plus tard, je chante sur scène et soudain je comprends ce que je chante. Ça parle peut-être de super-héros ? Il y en a partout à la télé en ce moment.

R&F : En parlant de super-héros, on vous a vu dans le dernier volet d' "Ant-Man". Comment un héros de l'indie se retrouve-t-il à faire un caméo chez Marvel ?
E : Disons que si vous avez l'occasion de donner la réplique à Paul Rudd, faut pas s'en priver. On avait déjà fait un truc ensemble il y a dix ans. (*E jouait dans une scène du film de Judd Apatow, "40 Ans : Mode D'Emploi" finalement coupée au montage, ndr.*) J'aime ça, jouer la comédie. C'est pas un truc que j'ai l'habitude de faire.

Faux groupe

R&F : Qu'est-ce qui vous a permis de marquer plus de points auprès de votre fils : jouer dans "Ant-Man" ou chanter dans "Shrek 2" ?
E : Je crois que mon fils est encore trop jeune pour regarder "Ant-Man". Il va avoir sept ans. Comme la plupart des enfants de son âge, il se fout éperdument de savoir ce que son père fait pour gagner sa vie. Ça a un peu changé récemment car un gamin de sa classe est fan de Eels. Ce qui est carrément bizarre quand on y pense… Ça doit être à cause de "Shrek". L'autre jour, mon fils m'a demandé si c'était moi qui chantais "Somebody Once Told Me"… Il était très déçu quand je lui ai dit que c'était Smash Mouth *(il éclate de rire).*

R&F : Le titre "I Can't Believe It's True" est directement inspiré par votre paternité. Vous avez souvent exploré en musique votre histoire familiale douloureuse. Mais cette fois, la chanson est parfaitement heureuse…
E : Je n'ai jamais pensé que je serais un père. Bon, je sais à quel point c'est pénible d'entendre les parents parler de leurs enfants ou sortir des photos de leur progéniture alors que vous n'avez rien demandé. Mais maintenant que je suis parent, la seule chose que je peux dire, c'est que les clichés sur le bonheur d'être parent existent pour une bonne raison (*rires*). Cette chanson s'inspire du bonheur que mon fils me procure mais je crois qu'elle s'applique à d'autres situations. Comme une relation amoureuse. Ça me plaît quand les gens s'approprient nos musiques. Parmi nos chansons les plus populaires, il y a pas mal de chansons qui ne sont jamais sortis en singles comme "I Like The Way This Is Going". A l'époque, on l'avait mise en face B d'un autre titre mais elle a eu sa propre vie. Les gens la jouent lors de leur mariage et j'adore ça. Je suis toujours stupéfait que les gens écoutent notre musique. Ecrire des chansons est un acte incroyablement égoïste. On le fait pour soi. Parce qu'on est obligé. Le fait que d'autres personnes en retirent quelque chose est stupéfiant.

R&F : Sur le disque, on retrouve une chanson que vous aviez écrite adolescent : "And You Run". C'est votre façon de réenfiler un vieux T-shirt pour voir si vous rentrez encore dedans ?
E : J'ai écrit cette chanson quand j'étais ado avec mon pote Sean Coleman. Je le connais depuis toujours. Sa grande sœur était

"J'ai été le plus jeune pendant si longtemps que ça me fait bizarre d'être le vieux type aujourd'hui"

Photo DR

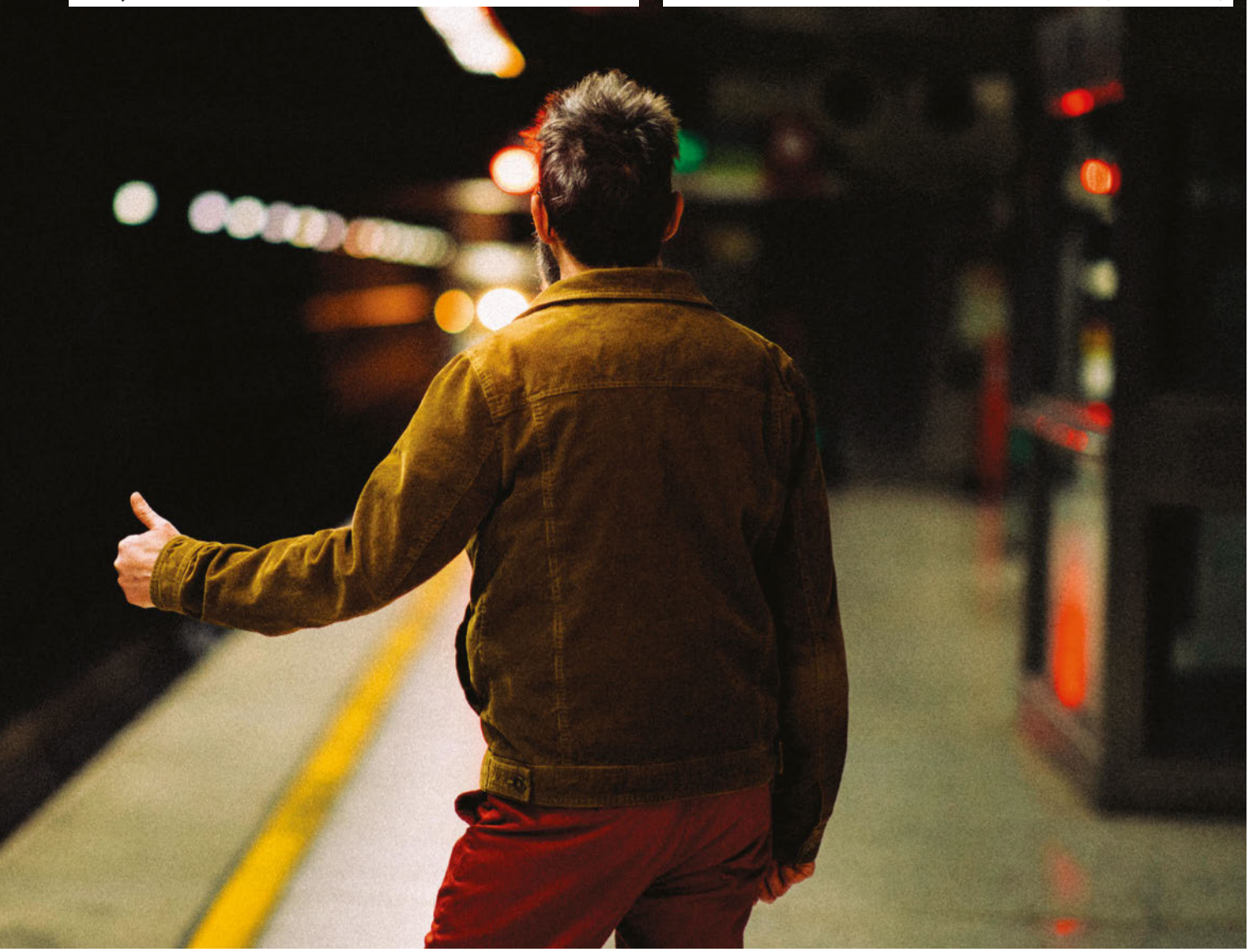
ma baby-sitter. Il vit à Dublin, maintenant. Régulièrement, il m'envoie de vieilles démos enregistrées à l'époque où on jouait ensemble. La plupart du temps, c'est extrêmement mauvais. J'en suis arrivé à la conclusion qu'il fait ça uniquement pour me torturer. Il m'a envoyé la démo de "And You Run" et c'était… affreux ! Surtout à cause de ma production qui était parfaitement dégueulasse. Il faut garder à l'esprit que j'ai écrit ça dans les années quatre-vingt, pas exactement la meilleure période en termes de production. Sauf si vous vous appeliez Prince. Et moi, clairement, je n'étais pas Prince. Mais Sean a insisté. "*Il y a vraiment quelque chose dans cette chanson*", me répétait-il. Je lui ai répondu : "*C'est ça, ouais…*". Et puis, sans que je ne lui demande quoi que ce soit, il m'a envoyé une version retravaillée de cette chanson. Et je lui ai répondu : "*Wow. T'as raison. J'aurais jamais cru*". Ce n'est pas la première la fois que je procède ainsi. J'avais écrit "Jeannie's Diary" quand j'étais adolescent en Virginie. La démo n'était pas trop mal et je l'ai toujours gardée en tête. Si je m'asseyais au piano, mes mains commençaient à la jouer. Quand je bossais sur "Daisies Of The Galaxy", je m'étais dit : "*Tiens, cette chanson se marierait très bien avec le disque*".

R&F : C'est drôle de lire des articles qui présentent encore Eels comme un "faux groupe".
E : Pour moi, ça a toujours été clair. J'ai toujours voulu être la constante créative tout en étant libre de collaborer avec des gens pouvant m'apporter des trucs intéressants. Au bout de la chaîne, il y a le groupe live qui a beaucoup évolué à travers le temps, même si un noyau dur semble s'être formé.

R&F : La dynamique de groupe ne vous a jamais intéressé ?
E : J'ai joué dans des tas de groupes quand j'étais plus jeune en Virginie. J'avais six ans quand j'ai commencé à jouer de la batterie. Rapidement, je suis devenu assez bon. C'est même devenu ma carte de visite : j'étais le gamin binoclard qui jouait de la batterie. J'ai été le plus jeune pendant si longtemps que ça me fait bizarre d'être le vieux type aujourd'hui (*rires*). Et puis j'ai commencé à me sentir piégé derrière mes fûts. J'avais envie de passer devant. Mais ça m'a pris un long moment avant d'y arriver. J'avais 27 ans quand j'ai fait mon premier album en tant que E. Croyez-le ou non, j'aurais adoré avoir du succès un peu plus tôt (*rires*). Ma carrière a décollé tard car je n'ai quitté la Virginie qu'à 24 ans. Et quand je suis arrivé à Los Angeles, j'en ai vraiment bavé. C'était une période assez misérable.

R&F : On se trompe si on vous dit que vous n'avez jamais semblé aussi heureux ?
E : C'est vrai que je suis un gars heureux. J'essaie de reconnaître les choses pour lesquelles je dois être reconnaissant et celles qui doivent me passer au-dessus. J'apprends à accepter ma réalité. Je ne pense pas que les artistes doivent être malheureux pour créer. C'est des conneries. Ceci dit, la vie est ainsi faite qu'il y aura toujours une bonne raison de se plaindre en chansons. ★

Album *"Eels Time!" (E Works/ PIAS)*



Au bord du précipice

CALEB LANDRY JONES

Acteur qui chante ou musicien qui joue la comédie ?

Le chanteur américain est un personnage intrigant à la filmographie aussi étrange et dérangée que ses disques.

RECUEILLI PAR ERIC DELSART

C'EST L'HISTOIRE D'UNE LONGUE ATTENTE. De rendez-vous sans cesse repoussés avec un artiste fuyant qui partage sa vie entre les plateaux de cinéma et le studio d'enregistrement. Passé chez Jim Jarmusch et Jordan Peele, Caleb Landry Jones est un acteur recherché, surtout depuis sa brillante interprétation du rôle principal du film "Nitram" qui lui a valu le prix d'interprétation masculine à Cannes en 2022. Il y incarnait un jeune homme perturbé, aussi étrange que magnétique, au bord du précipice. Il a encore fait sensation il y a peu dans le film "Dogman" de Luc Besson, dans le rôle extrême et très troublant d'un homme élevé parmi les chiens, ce qui interroge quant au personnage. Est-il un excentrique qui se retrouve dans les rôles les plus décalés ? Ses disques incitent à le penser, mais cette versatilité pousse à la méfiance. Caméléon insaisissable ou faussaire habile ? On a essayé d'en savoir plus. Avec son quatrième album "Hey Gary, Hey Dawn", le Texan trentenaire a encore démontré qu'il était un des singers-songwriters les plus singuliers de sa génération, créant un univers psychédélique sombre et traversé de fantômes du passé, quelque part au croisement du glam, du grunge et de la musique de cabaret. Alors qu'il a donné il y a peu ses premières performances scéniques lors d'une résidence organisée en marge du festival SXSW, on voulait que Jones nous éclaire sur son rapport à l'art, à la créativité, mais son emploi du temps surchargé d'acteur hollywoodien — en tournage pour le prochain "Dracula" de Luc Besson — rendait toute conversation compliquée. Avant que, soudain, au beau milieu d'une boucle d'e-mails mettant en jeu l'acteur, son label, son manager, son distributeur et son attachée de presse, ne tombe un message émanant de sa boîte mail : "*Dimanche serait super. N'importe quand le matin ou le soir*". Ce à quoi a immédiatement répondu son distributeur : "*Juste pour vérifier, Caleb : dans quel fuseau horaire te trouves-tu ?*", preuve que l'individu est aussi évasif pour son entourage professionnel. C'est ainsi qu'après plusieurs mois d'atermoiements, un dimanche soir de mai 2024, une voix venue d'outre-tombe a résonné au téléphone. Une voix grave, éraillée, au fort accent des pays de l'Est… La voix de Dracula.

Photo DR

CALEB LANDRY JONES

On se souvient du documentaire "Jim & Andy: The Great Beyond", qui montrait comment Jim Carrey vivait H 24 dans la peau de l'humoriste Andy Kaufman pour le film "Man On The Moon" de Milos Forman, rendant fou son entourage. Caleb Landry Jones nous répond *in character* tel un acteur de la Méthode, avec un accent roumain à couper au couteau qu'il ponctue de "*Eh, eh, eh*" lugubres. Est-ce du trolling ? Une excentricité de plus à mettre au compte de ce personnage insaisissable ? Ou simplement le témoignage de son investissement total dans son art ? La situation a de quoi faire sourire mais l'acteur n'a pas triché au moment de se livrer. Interrogé sur sa manière de balancer sa vie entre ses films et sa musique, et cette frontière qui semble de plus en plus poreuse entre les deux, il a confirmé certaines de nos suppositions : "*Je travaille tout le temps, plus ou moins. Quand je ne tourne pas, je procrastine beaucoup devant la télévision. Je la regarde, je l'éteins pour écrire une chanson, puis je la rallume. Je dessine, je fais des pauses, je construis des petites mélodies. Les albums 'Gadzooks'* (deux volumes sortis en 2021 et 2022, nda) *ont été fabriqués pendant que je glandais pendant le tournage d'un film*". La musique serait ainsi un moyen pour Jones de tromper l'ennui, mais aussi de faire retomber la pression des plateaux. "*Sur un tournage pendant les temps mort, parfois la télévision n'est pas une distraction suffisante et tu as besoin de faire un break de ce sur quoi tu travailles mais ton esprit est toujours en train de travailler. Tu es stressé, anxieux, tu as besoin de fuir tes pensées et de te lancer dans autre chose. Beaucoup de ce que je fabrique provient de ça. Ce n'est peut-être pas sain, mais c'est ma façon de surmonter ça. C'est un autre travail en quelque sorte, mais c'est un moyen pour moi de continuer à être une meilleure personne auprès des autres*". L'art comme un exutoire, une nécessité pour pouvoir tirer un trait entre le personnage incarné à l'écran et lui-même. "*Pour cet album, quand je suis rentré du tournage du film 'Nitram' en Australie, j'avais encore de l'eau au fond du puits dont il fallait que je me débarrasse. J'ai enregistré un album, puis j'en ai fait un autre au piano que je n'ai pas enregistré, puis j'ai fait cet album que j'ai attendu d'être en studio pour enregistrer. J'ai plusieurs albums enregistrés sur cassette dont il faut que je me débarrasse aussi. Il faut que je monte un site pour les mettre en vente dans des éditions limitées. Ce sont des choses que j'ai faites en attendant d'enregistrer cet album, ou même en le faisant. Je ne sais pas trop quoi faire de tout ça. J'aimerais aussi publier une version de 'Hey Gary, Hey Dawn' avec les chansons que je n'ai pas pu inclure au vinyle pour des raisons de place.*" Voici donc un artiste qui se débarrasse de ses chansons comme d'anciens costumes mais qui, malgré sa frénésie créatrice, n'est pas du genre à bâcler ses disques.

Changer de visage

Multi-instrumentiste, Jones joue quasiment de tout sur ses albums qu'il peaufine avec une extrême précision, et les arrangements somptueux en témoignent. "*Comme je joue de tout, je peux avoir une image de ce que je veux faire assez rapidement et avancer très vite sans trop m'éparpiller. Avec cet album, je voulais plus de simplicité : batterie, guitare, basse, point. Mais ce qui arrive souvent quand je fabrique une chanson, c'est que je commence à ajouter d'autres choses et puis j'écris une autre chanson que je veux enregistrer le lendemain et tout devient plus grand que ce que j'avais envisagé. C'est pour cela que c'est bien d'enregistrer à la maison, tu ne peux pas avoir de cuivres et d'instrument à vent. Dans le studio, quand tu as des idées, c'est difficile de ne pas vouloir les tester, sauf s'il y a une contrainte d'argent ou de temps. Ces limitations sont bonnes parce que parfois, la pièce est tellement grande que je peux éprouver le besoin de la remplir et ça peut être dangereux*". Moins dispendieux en termes d'arrangements baroques que son premier album "The Mother Stone" sorti en 2020, "Hey Gary, Hey Dawn" n'en reste pas moins un album riche. Comme ses prédécesseurs, Jones l'a enregistré au studio Valentine de Los Angeles : "*A un moment donné, au milieu du premier album, je me suis dit que j'allais enregistrer au moins trois disques à cet endroit. Je ne sais pas, les choses se passaient bien, même si c'était difficile. Je sentais que je parvenais à obtenir ce que j'espérais. Je voulais voir jusqu'où je pouvais pousser cette relation. Le deuxième album était plus rapide et le troisième était plus en lien avec les ingénieurs, qui faisaient davantage partie du processus d'enregistrement. Celui-ci est plus dépouillé de maintes façons. J'essaie de me contenir, mais c'est difficile.*" D'autant plus difficile que Jones a désormais des aspirations scéniques et a passé un mois de résidence en février à la salle C-Boy's d'Austin à mettre en place un spectacle qu'il aimerait emmener en tournée. "*J'ai essayé de faire un album qui serait facile à reproduire live avec un petit groupe. Mais je n'y suis pas parvenu... Le groupe comporte dix personnes. Deux guitares électriques, batterie, basse, trombone, saxophone, trompette, des choristes... Je suis tellement chanceux d'avoir tant de gens qui ont envie de jouer avec moi. J'étais terrifié mais les gens avec qui je joue sont formidables. Jouer chaque show comme si c'était le dernier est une chose palpitante. Mais c'est aussi une expérience épuisante, ça me prend toute mon énergie.*" Un groupe, Caleb en a déjà eu un plus jeune, formé au lycée avec son ami d'enfance Robert Hudson. Son nom ? Robert Jones, comme l'adjonction de leurs deux noms. Aucun rapport avec un certain Robert David Jones donc. "*A l'époque, avec Robert, qui joue aujourd'hui de la basse sur tous mes disques, on ne savait pas que c'était le nom de Bowie. On l'aimait bien mais c'était surtout mon petit frère qui était fanatique. Un jour, je l'ai conduit jusqu'à un magasin et il a acheté tout ce qu'il a pu trouver de lui. C'était le seul jeune homme que je connaissais qui aimait le Bowie tardif. Il m'a poussé à écouter des disques comme 'Reality', 'Outside', 'Earthling' et je lui en suis reconnaissant.*" Comme le Thin White Duke, Jones a une propension à changer de visage à chaque album et à naviguer entre les genres musicaux. "*Quand j'ai fait cette résidence, trois personnes m'ont fait remarquer que ma musique visitait plusieurs genres et que ça leur plaisait. J'ai réalisé que mon show avait un feeling différent de temps à autre, mais je ne pense pas trop à ça, aux genres. Je pense plutôt en termes de :* 'C'est super'/ 'C'est chiant', 'C'est fun'/ 'C'est trop répétitif', 'C'est trop léger'/ 'Faisons quelque chose de lourd'…" On n'en doutait pas, Jones fonctionne à l'instinct, comme en témoignent ses albums inclassables qui ont trouvé un refuge idéal sur le label Sacred Bones, maison de weirdos notoires, de Human Eye à Amen Dunes. "*Quand j'ai rencontré Jim Jarmusch (*pour le tournage de "The Dead Don't Die", nda*), on parlait beaucoup de musique. Je lui ai donné deux de mes albums que j'avais faits à la maison, je pensais qu'il pourrait les aimer parce qu'ils étaient très lo-fi et simples, très ésotériques. Il m'a parlé du label Sacred Bones (*sur lequel Jarmusch est signé avec son groupe Sqürl, nda*) et, ô surprise, grâce à lui j'ai eu la chance de pouvoir publier ma musique sur ce formidable label new-yorkais. J'ai cinq heures de maquillage par jour alors j'ai pu écouter la discographie de groupes de leur roster. J'aime beaucoup Anika, Exploded View, Marissa Nadler… Eh, eh, eh.*" ★

"Jouer chaque show comme si c'était le dernier"

Album *"Hey Gary, Hey Dawn" (Sacred Bones)*

ROCK en SEINE

DOMAINE NATIONAL DE SAINT-CLOUD — AUX PORTES DE PARIS

21 AOÛT 2024 COMPLET

LANA DEL REY

POMME · NELL MESCAL · RACHEL CHINOURIRI
RORI · TOWA BIRD · YOA

DU 22 AU 25 AOÛT 2024

FRED AGAIN.. · LCD SOUNDSYSTEM
MÅNESKIN · MASSIVE ATTACK
PJ HARVEY · THE OFFSPRING · THE SMILE

2MANYDJS LIVE · BAXTER DURY · BLONDE REDHEAD
FRANK CARTER & THE RATTLESNAKES · GHINZU · GLASS BEAMS
GOSSIP · INHALER · JUNGLE · KASABIAN · LOYLE CARNER
OLIVIA DEAN · RÓISÍN MURPHY · SAMPHA · SOULWAX · THE HIVES
THE KILLS · THE LAST DINNER PARTY · YVES TUMOR · ZAHO DE SAGAZAN

135 · AILI · ASTÉRÉOTYPIE · ASTRAL BAKERS · BADA-BADA · BAR ITALIA · BINA.
BONNIE BANANE · CANBLASTER · CHARLOTTE ADIGÉRY & BOLIS PUPUL
CLARA KIMERA · CVC · DEAD POET SOCIETY · DESTROY BOYS · DOG PARK
DUDU TASSA & JONNY GREENWOOD JARAK QARIBAK · DURRY · DYNAMITE SHAKERS
ELMIENE · EMILY JEFFRI · EYEDRESS · GEAGEA · GIANT ROOKS · JOE LA PANIC
JOY (ANONYMOUS) · KAE TEMPEST · LISA DUCASSE · LOVERMAN · LUCKY LOVE · MADAM
MARTHA DA'RO · MENADES · MERRYN JEANN · MONOBLOC · NEW WEST · NINA VERSYP
PAST LIFE ROMEO · PLEASE · RALLYE · SAY SHE SHE · SLEATER-KINNEY · SOFIE ROYER
SOFT LAUNCH · SOYUUZ · TEEZO TOUCHDOWN · THE PSYCHOTIC MONKS · THE SCRATCH
THOMAS DE POURQUERY · VENNA · VOX LOW

INFORMATIONS ET RÉSERVATIONS WWW.ROCKENSEINE.COM

RCS : 448 253 344 – Licences N°2-LR-21-2969 – N°3-LR-21-9270

Olympique Culturelle · hauts-de-seine · Centre des Monuments Nationaux · Saint-Cloud · RATP · Région île de France · Brut. · Les Inrockuptibles · L'Équipe · Libération · france.tv · France Inter

Colère, rage et dépression

RENDEZ-

Attendu au tournant après une longue absence, le groupe post-punk parisien revient avec un deuxième album fédérateur dans lequel il se réinvente avec brio.

RECUEILLI PAR THOMAS E. FLORIN

COMMENT SE RAPPROCHER LES UNS DES AUTRES ? Comment se sentir, comment pouvoir vivre ensemble, se supporter, huit milliards déjà, l'entropie, toujours plus nombreux et plus distants, comme pour mieux se protéger ? Comment faire pour toucher l'autre, le serrer, renifler son odeur et goûter son sang, un sang qui coule si souvent dans les images, qui ne nous gicle plus jamais au visage, qui ne coule même plus dans nos veines ? Comment faire pour toucher l'autre quand on ne touche plus que l'écran, regarder l'autre quand il ne regarde que sa main, comment faire pour savoir si l'on est vivant quand tout a l'air si mort déjà ?

Le cuir et les clous

Ils se foncent dedans. Et ne regardent même pas la scène. La scène n'a aucune importance. La présence de Rendez-Vous, la présence visuelle de Rendez-Vous là-haut, entre les lumières et le plancher, est minime. Ce qui compte, ce n'est pas eux, leurs corps, le corps des musiciens, mais le son. Cet énorme son, ce cri qui sort des enceintes, des cordes, des amplis, des peaux et des gorges. Cet énorme cri qui commence et jamais ne finit. Un cri n'a pas besoin d'être observé, un cri a seulement besoin d'être entendu. Le corps des musiciens n'a aucune importance car ce qui fait corps ici, c'est celui du public. De profil, de dos, situé quelque part dans le chaos de l'espace-temps, ils courent, les uns vers les autres, ils courent pour se retrouver, au centre du cercle, dans un choc, ce coup, donc on calcule la vitesse ainsi : v = d/T, ainsi, *la distance divisée par le temps* donne la vitesse à laquelle on se rencontre, si vite que sous les vêtements, le cuir et les clous, les peaux ne se touchent que quelques centièmes de secondes. En 2016, Rendez-Vous, encore très *cold*, sortait "Distance", l'EP et le morceau. Sa vidéo, 3,55 minutes de bastons de rue, de coups portés et bien réels, Rendez-Vous semblait dire *: "Voici comment nous connecter les uns aux autres"*. La musique était dure avec ses voix scandées, et la basse énorme, la sècheresse de la fausse batterie. Nous sommes en 2024, Rendez-Vous, plus du tout cold, sort "Downcast", un disque qui conjugue tout ce qu'il y aurait de plus violent à disposition dans ce monde — le metal, le hardcore, le punk, le grunge, le shoegaze. Entretemps, le groupe est devenu l'une des formations françaises les plus écoutées dans le monde. A Los Angeles, Berlin, Mexico ou Santiago, les morceaux de Rendez-Vous veulent dire quelque chose. Pour une poignée de gens, dispersés autour du globe, Rendez-Vous, *représente*. Alors, après six ans d'absence, nouvelles directions musicales ou pas, ce second album est attendu au tournant.

La nausée

Nous sommes en 2024 et le monde a changé. Désormais, on peut porter des vêtements de marque et un pentacle. Désormais, on peut être vêtu de cuir, de tatouages et de clous et défiler à la fashion-week. Nous sommes en mai 2024 et Rendez-Vous donne un concert gratuit pour la sortie de ce nouvel album. Au Point FMR à Paris se pressent les plus proches fans du groupe, foule nombreuse et hétéroclite : métalleux *socialites* et gothiques comme ils existent en Californie, de très jeunes skateurs et de vieux *curistes*. 50% filles, 50% garçons. 50% jeunes pour de vrai et les cinquante autres qui font encore semblant. Et tout cela, ensemble, met la salle à feu et à sang. Il faut le voir : un concert de Rendez-Vous, c'est une utopie post-apocalyptique, un rêve *d'anime* cyberpunk. Un rituel ou tout le monde se fonce dedans avec le sourire.

Photo DR

VOUS

Avec le temps, les membres de Rendez-Vous se ressemblent de moins en moins. Il est amusant de comparer le groupe à ses anciennes photos. Rendez-vous a commencé comme un groupe de cold-wave. Tout cela, ils nous l'ont raconté au début de notre voyage vers Angers. Elliot Berthault, Simon Dubourg et Maxime Gendre. Pas Francis Mallari. Francis, lui, était devant, à côté de Danny Kendrick, leur nouveau batteur, car Francis avait la nausée. Mais Elliot et Maxime ont chanté des lignes de synthé, des lignes claire et mélodique, presque Depeche Mode quand elles étaient faites à la bouche. Et ils riaient tous les trois de repenser à ces premiers titres jamais enregistrés, ce qui, selon eux, était une bonne chose. Puis Maxime et Simon nous ont expliqué qu'ils s'étaient connus, avec Francis, au skatepark du quai de Jemmapes, pas loin du Point FMR où ils répètent désormais. Ces trois-là ont appris la musique ainsi, avec le skate-board et ses vidéos : chaque style avait son genre, chaque style correspondait à des habits et un son et eux ont appris à écouter de la musique ainsi, dans les BO des vidéos. Ils m'ont passé le lien YouTube vers "Flip: Sorry", une vidéo de Skate présenté par Johnny Rotten, et Francis s'est retourné : "*Y'a qu'un truc que je ne revendrai jamais : c'est toutes mes VHS originales de skate*". Tout ça, ça a dû lui faire passer la nausée. Puis Francis voulait expliquer le nom du groupe : Rendez-Vous. C'est fou, ils s'en excuseraient presque : Rendez Vous, comme un groupe new wave, minimal et romantique. Un nom choisit avec Elliot. Elliot qui ne faisait pas de skate, lui, mais semble déjà avoir eu mille vies. Elliot qui a tenté de relancer le label parisiano-new-yorkais ZE Records, Elliot qui a fait son premier DJ Set avec Gaspard Augé de Justice. Elliot qui mixait no-wave dans l'un des clubs le plus branché du pays et qui, aujourd'hui, porte les cheveux longs et des hoodies de black metal.

Hyperviolence

Quelque part au bord de la route vers le Lévitation Festival, on les voit déjeuner à une table de pique-nique. Les quatre membres fondateurs de Rendez-Vous sont assis ensemble et cela nous surprend. Il faut comprendre : leur dernière tournée — très bien nommée "Expanding Corruption Tour" — soit un an et demi entre l'Amérique, l'Europe et la Chine, a laissé le groupe presque mort. Guillaume Rottier, premier batteur à avoir intégré Rendez-Vous, semble avoir fait une croix définitive sur les tournées depuis. Plus tard, lorsque le groupe donnera des interviews à nos confrères dans la salle de presse du Lévitation, ils expliqueront qu'après le paroxysme de la date à La Cigale le 29 janvier 2020, il leur a fallu six mois pour ne serait-ce que réécouter de la musique. *"On a trop forcé. A la fin, on déroulait la set-list, c'était comme un boulot."*

Quatre ans plus tard, ça n'a plus l'air d'un boulot. Malgré la longueur du van, la largeur de ses fauteuils, la taille de leur nom sur l'affiche et notre simple présence à l'arrière en train de prendre des notes, malgré tout ceci, les membres de Rendez-Vous semblent le faire comme quand on a seize ou vingt ans. Ce moment où on descend dans la cave pour la première fois avec ses meilleurs amis afin d'hurler sur le monde.

C'est la chose qui a le plus changé. Leur style. Leur premier EP, éponyme (2014), était très batcave, et déjà, c'était l'aspect sombre qui les avait fait remarquer. Puis "Distance", 2016, avait ajouté ce que l'on a déjà dit, l'ingrédient le plus important : l'hyperviolence. Synthétique et violent, "Superior State", 2017, premier album, deviendra organique et radical. Un album toujours aussi impressionnant. La turbine Rendez-Vous tournait à plein régime et les morceaux "Double Zero", "Sentimental Animal", "Superior State" allaient tout écraser, malaxer. Avec un batteur désormais. Ce qui changera à tout jamais le son, la perception du groupe de sa propre musique. Car Rendez-Vous ne s'est jamais considéré comme un groupe. Ils n'en ont même pas le fonctionnement. Ils produisent, comme on le fait pour n'importe quelle musique de danse. Même sur scène, ce n'est pas une juxtaposition de personnalité que l'on voit mais un bloc, un tout, un mur de son dont chacun est une partie. A quatre devant, de front, comme lorsqu'il n'avait qu'une boîte à rythmes, ils passent indifféremment d'un instrument à l'autre, d'une partie de ce hurlement continu à l'autre. Ils ont bien leur petite spécificité : Francis chante chaque titre, Elliot scande parfois, un pied sur le retour, dans une attitude très Woodstock 1999, et Simon lui ne lâche jamais la Stratocaster noire, avec son T-shirt des Butthole Surfers et son humour méchant. Si l'on se tient loin de la scène, il est peut-être ce qui ressemble le plus à un musicien de rock. Mais qui voudrait se tenir loin de la scène ?

Une utopie post-apocalyptique

Joie sauvage

"Le live, ça doit être une expérience physique." Pendant le concert, sur les trente premiers rangs, une foule de jeunes gens se foncent dedans, laissant leur bière à leurs amis ou à des inconnus, hilares, heureux, sans oublier de leur dire de se servir. Au Lévitation d'Angers, ils étaient venus, qui des Alpes, là de Normandie, 23 ou 25 ans, et Rendez-Vous était leur groupe préféré "*depuis toujours*". Depuis toujours, cela voulait dire moins de dix ans. Le groupe se réjouit de ce mélange des âges, des sexes, des styles. Ils se réjouissent des messages qu'ils reçoivent sur leur Instagram : les bleus récoltés à leurs concerts, postés avec des cœurs ; celles et ceux qui arrachent leur vêtement dès la première note ; cette bande de gamins persuadés qu' "*ils ont au moins 50 ans*". C'est dire à quel point le groupe semble aguerri.

A l'écoute de leur musique, il est difficile de savoir ce que ressentent les membres de Rendez-Vous. Il y a la colère, la rage et la dépression. Mais rien de tout cela ne semble intime, l'expression d'individus. "Downcast" est un album plombé, certes, mais global. Rendez-Vous ne parle pas pour lui mais parle pour vous. Et c'est pour cela qu'il fonctionne. A une époque où le rock ne représente plus rien de commun, seulement un goût individuel, leurs emprunts aux scènes extrêmes, les plus communautaires de toutes, fédèrent. Quand on voit la joie sur le visage de leur public, quand débute "Distance" ou "Sentimental Animal", une joie sauvage rarement provoquée par un groupe d'ici, on comprend. Rendez-Vous fait la dernière musique à guitares qui peut être populaire. Et tout cela nous raconte à quel point les temps ont changé. Il y a dix ans, aucun groupe n'aurait jamais revendiqué être *emo*. Emotif était égal à pleurnichard, et même les gothiques se moquait de cette bande d'adolescents habillés en vêtements sans forme. Avant, il fallait être dur et fort et méchant et la seule règle était de choisir si on allait écraser quelqu'un ou s'en faire un allié. C'est ce qui restait du punk originel et la pire de toutes les insultes en français était de vous traiter de *victime*. C'est fini. Les victimes, les faibles, chose logique dans une société civilisée, sont désormais protégés et écoutés. Avant, la vie était dure et "*l'homme était un loup pour l'homme*". Aujourd'hui, un groupe hyperviolent comme Rendez-Vous parle de sa vulnérabilité.

Radical et vulnérable, les temps ont changé. ★

Album *"Downcast" (Artefact/ Wedge)*

Photo DR

La métamorphose

DAVID BOWIE

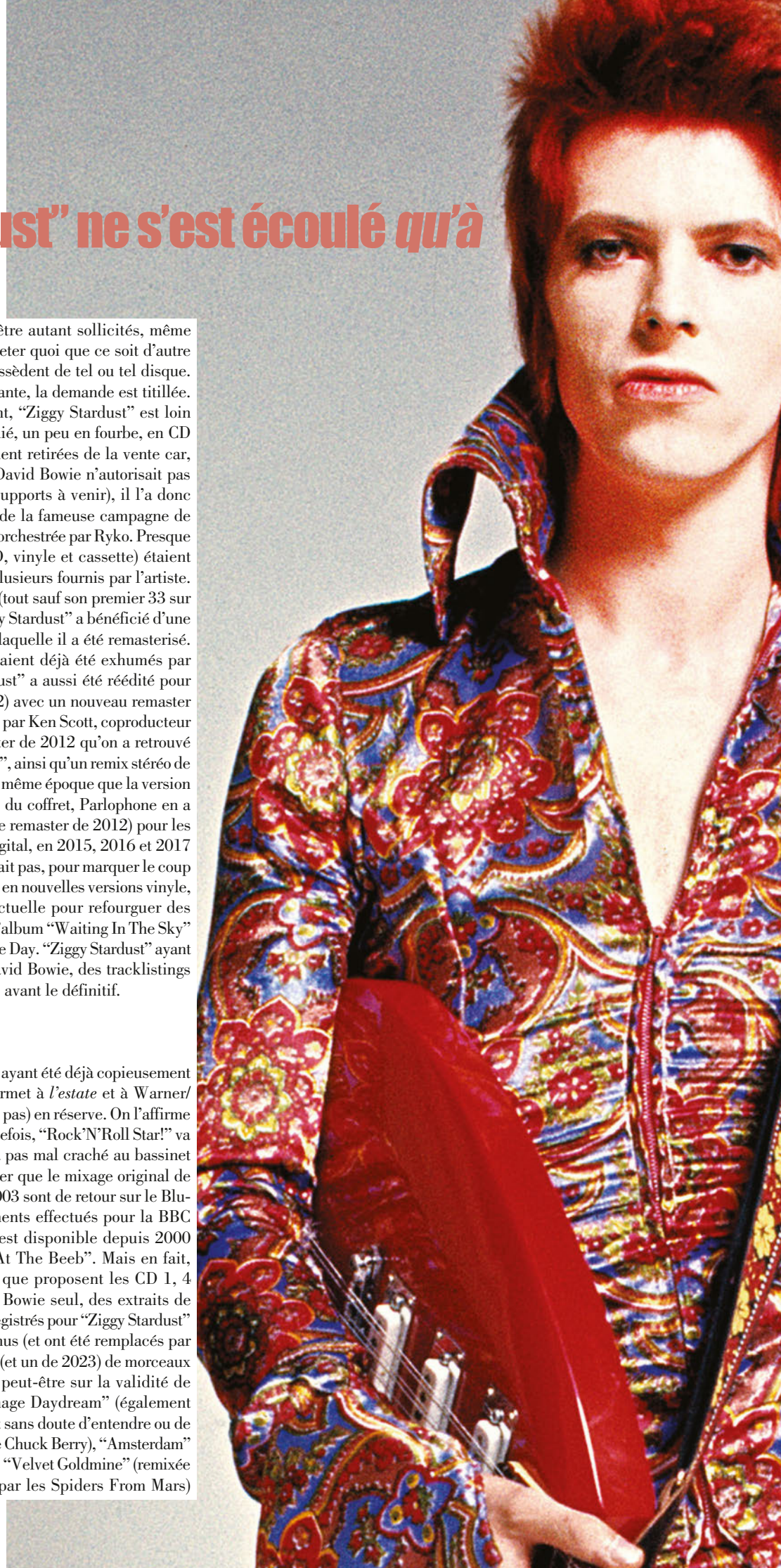
Cinquante-deux ans après sa parution (covid oblige), “The Rise And Fall Of Ziggy Stardust And The Spiders From Mars”, l’album de Bowie par lequel le scandale est arrivé, a droit à un coffret hommage digne de ce son rang, le bien nommé **“Rock’N’Roll Star!”**.

PAR JEROME SOLIGNY

POUR PARLOPHONE/ WARNER QUI GÈRE LE CATALOGUE DU MUSICIEN ANGLAIS depuis la chute d’EMI en 2012 (années ou les Beatles — plus exactement Apple Corps — ont filé chez Universal, ce que de nombreux fans ont pris pour une trahison), il reste un monstre sacré, un seigneur qui mérite tous les honneurs. Ça tombe bien, car avec David Bowie, quand il n’y en a plus, il y en a encore. On rappelle qu’à son décès, Bowie était propriétaire de ses masters (des bandes de ses disques et également des visuels des pochettes), et que lui qui prétendait ne pas être attaché aux choses collectionnait bel et bien celles de sa vie — et notamment de sa carrière — avec acharnement. Et donc, dans ses archives, quelque part dans l’Etat de New York, dorment, sous bonne protection, à la température requise et en plus des tenues de scène, des enregistrements rares, photos inédites et documents de toutes sortes. De quoi célébrer des anniversaires (on en est désormais aux demi-siècles de la parution de ces disques les plus emblématiques) comme il se doit, en proposant des choses “nouvelles”. Les guillemets sont de sortie car évidemment, pour la plupart des albums, dont “Ziggy Stardust” (on l’écrit ainsi pour faire court), il n’existe plus de chansons finalisées inédites. Celles qui datent des mêmes séances et ne figuraient pas sur le 33 tours en 1972, sont parues, depuis, notamment en face B de singles. Ou bien, et c’est là où les choses se compliquent, en bonus tracks des rééditions Rykodisc du début des années quatre-vingt-dix. Ou bien encore, et ça se corse davantage, dans un des seize coffrets officiels déjà commercialisés, et notamment dans “Five Years (1969-1973)”, le premier *era box set* consacré à la discographie de David Bowie, publié en 2015, alors qu’il tournait, dans un état de santé jugé critique, les clips de “Blackstar” et “Lazarus”. On l’aura compris, suivre Bowie, depuis une dizaine d’années, est coûteux.

Photo DR

“Ziggy Stardust” ne s’est écoulé *qu’à*



D’ailleurs, les fans se sont plaints d’être autant sollicités, même si rien ni personne ne les oblige à acheter quoi que ce soit d’autre en plus de la première copie qu’ils possèdent de tel ou tel disque. Mais voilà, lorsque l’offre se fait pressante, la demande est titillée. Et parce que c’est un album important, “Ziggy Stardust” est loin d’en être à sa première réédition. Publié, un peu en fourbe, en CD en 1984 par RCA (des copies finalement retirées de la vente car, pour faire simple, le contrat qui liait David Bowie n’autorisait pas l’exploitation de ses disques sur les supports à venir), il l’a donc été à nouveau en 1990 dans le cadre de la fameuse campagne de remise en perspective de son catalogue orchestrée par Ryko. Presque tous les disques alors réédités (en CD, vinyle et cassette) étaient agrémentés de titres rares et inédits, plusieurs fournis par l’artiste. En 2002, EMI ayant récupéré l’œuvre (tout sauf son premier 33 sur Deram, distribué par Universal), “Ziggy Stardust” a bénéficié d’une réédition anniversaire à l’occasion de laquelle il a été remasterisé. Quant aux titres bonus, la plupart avaient déjà été exhumés par Rykodisc. Logiquement, “Ziggy Stardust” a aussi été réédité pour son quarantième anniversaire (en 2012) avec un nouveau remaster et une version 5.1 de l’album supervisé par Ken Scott, coproducteur du disque avec Bowie. C’est ce remaster de 2012 qu’on a retrouvé dans le coffret “Five Years (1969-1973)”, ainsi qu’un remix stéréo de l’album effectué en 2003 par Scott (à la même époque que la version 5.1). Histoire d’agacer les possesseurs du coffret, Parlophone en a extrait certains éléments (notamment le remaster de 2012) pour les vendre séparément en CD, vinyle et digital, en 2015, 2016 et 2017 (vinyle doré !). Et comme si ça ne suffisait pas, pour marquer le coup en 2022, “Ziggy Stardust” a été proposé en nouvelles versions vinyle, picture disc et half speed (l’astuce actuelle pour refourguer des 33 tours). Enfin, au mois d’avril 2024, l’album “Waiting In The Sky” est paru en vinyle le jour du Record Store Day. “Ziggy Stardust” ayant connu, comme d’autres disques de David Bowie, des tracklistings préliminaires, il s’agit là de celui juste avant le définitif.

Le voyage

Or donc, le cinquième album de Bowie ayant été déjà copieusement exploité en tant que tel, ce coffret permet à *l’estate* et à Warner/Parlophone de montrer ce qu’ils ont (ou pas) en réserve. On l’affirme d’emblée, le contenu vaut l’argent. Toutefois, “Rock’N’Roll Star!” va certainement agacer ceux qui ont déjà pas mal craché au bassinet et qui ne vont pas manquer de constater que le mixage original de “Ziggy Stardust” et celui (en 5.1) de 2003 sont de retour sur le Blu-ray et que l’essentiel des enregistrements effectués pour la BBC en 1972 (répartis sur les CD 2 et 3) est disponible depuis 2000 dans le coffret bien nommé “Bowie At The Beeb”. Mais en fait, l’or de “Rock’N’Roll Star!”, c’est ce que proposent les CD 1, 4 et 5, c’est-à-dire les démos de David Bowie seul, des extraits de répétition à Haddon Hall, des titres enregistrés pour “Ziggy Stardust” mais qui n’ont finalement pas été retenus (et ont été remplacés par d’autres) et quelques mixages de 2022 (et un de 2023) de morceaux de l’époque. Certains s’interrogeront peut-être sur la validité de cette lecture instrumentale de “Moonage Daydream” (également de 2023), mais les mêmes apprécieront sans doute d’entendre ou de réentendre “Round And Round” (signée Chuck Berry), “Amsterdam” (adaptée par Mort Shuman et Eric Blau), “Velvet Goldmine” (remixée en 2022) et “Holy Holy” (la version par les Spiders From Mars)

sept millions cinq cent mille exemplaires

Photo Masayoshi Sukita-DR

qui ont toutes *sauté* au profit de “Starman”, “It Ain’t Easy” (de Ron Davies), “Suffragette City” et “Rock’N’Roll Suicide”. Ce qui importe ici, c’est de faire comprendre en musique comment David Bowie en est arrivé à “Ziggy Stardust”. Le voyage a déjà été plusieurs fois raconté dans ces pages et on se contentera donc de rappeler que sur le plan musical, Bowie, qui a véritablement commencé à maîtriser son art de songwriter très perméable à l’aube des années soixante-dix, ne serait sans doute jamais devenu Ziggy Stardust sans Mick Ronson et les Spiders From Mars. Les trois musiciens venus de Hull ont sublimement habillé les chansons de cet artiste qu’ils ont d’emblée trouvé excentrique, mais aussi bigrement talentueux. Sur le plan de l’agencement des titres, David Bowie a vite pris la mesure de ce que Ronson (guitariste, pianiste et arrangeur de cordes) allait pouvoir lui apporter et l’a donc laissé faire. Au grand dam des fans du blond chevalier, son nom n’est jamais apparu en tant que coproducteur des disques de David Bowie sur lesquels il a joué et, effectivement, c’est scandaleux. Un peu plus de cinq décennies plus tard, la cause de Mick Ronson a été entendue puisqu’il est cité dans “Rock’N’Roll Star!”, et pour la première fois, en tant qu’arrangeur. Les démos présentes dans le coffret, au même titre que celles qu’on a découvertes en pirate dès les années soixante-dix, puis sur les rééditions Ryko du début des années quatre-vingt-dix, donnent à entendre comment Bowie sonnait sans les Spiders. Le livret, plus de cent pages richement illustrées de photos rares (pour certaines) prises par Barrie Wentzell, Michael Putland ou Mick Rock, permet de juger de la transformation, physique et psychologique de David Bowie en Ziggy Stardust, un processus relativement lent stimulé par des influences maintes fois citées : Iggy Pop, Vince Taylor, le film “Orange Mécanique”, la scène gay londonienne, le Legendary Stardust Cowboy, Biff Rose, le shock rock d’Alice Cooper, et Lou Reed et Mott The Hoople (artistes inspirants que Bowie sauvera du marasme). Bien sûr, on peut ajouter James Brown, la comédie musicale “Jacques Brel Is Alive And Well And Living In Paris”, Lindsay Kemp et sa troupe, et le Théâtre de l’Absurde. Un poil révisionnistes, les textes du livret n’insistent pas sur le rôle de Tony Defries, la manager dont les dents rayaient la moquette au moment de la métamorphose, ni sur celui d’Angie Bowie (prête à tout pour que son mari d’alors accède à la gloire).

Entre glam et plastic soul

A noter enfin que 2024 est, pour le coup, l’année exacte du cinquantenaire de “Diamond Dogs”, l’album charnière entre le glam et la plastic soul de Bowie (le terme n’est pas de lui), que Warner réédite ces jours-ci en deux versions vinyle : picture disc et half speed. Et puis, certainement pas pour le dénigrer, mais afin d’illustrer à quel point, justement, l’engouement pour un disque et sa cote chez ses amateurs n’ont pas grand-chose à voir avec la dure réalité des chiffres de vente, on rappelle que “Ziggy Stardust” ne s’est écoulé *qu’à* sept millions cinq cent mille exemplaires depuis sa parution. C’est le seul album de David Bowie (avec “Let’s Dance” qui le devance — près de onze millions de copies) à figurer dans la liste des mille qui se sont le plus vendus depuis qu’on enregistre la musique. On rassure (façon d’écrire), dans ce classement, le premier Beatles, la compilation “1”, est seulement dix-huitième et Iggy Pop, Lou Reed et Mott The Hoople en sont totalement absents. ★

Coffret 5 CD + 1 Blu-ray *“Rock’N’roll Star!” (Parlophone/ Warner)*

Le musicien des musiciens

RICHARD THOMPSON

Il y eut Fairport Convention, des albums fabuleux avec son ex-femme Linda Thompson, une carrière en solo riche en réussites mais aussi des collaborations avec des gens aussi différents que Hugh Cornwell, Nick Drake, John Martyn ou le fou furieux Vivian Stashall. Retour sur un parcours exceptionnel.

RECUEILLI PAR NICOLAS UNGEMUTH

L'HOMME EST UNE LÉGENDE. Il y a d'abord, le guitariste phénoménal. Open tunings, cordes à vide *("pour avoir un bourdon lorsque je joue lead")*, chaque solo de l'homme qui peut faire sonner son instrument comme une cornemuse ou un accordéon est truffé de surprises et fuit systématiquement tous les clichés du rock. C'est d'ailleurs l'un des rares musiciens apparus dans les sixties, et hors jazz, dont on apprécie les enregistrements live : il ne joue jamais deux fois le même morceau de la même manière, et lorsqu'il part dans ses solos, c'est un festival de choses inouïes, d'une inventivité sans équivalent. On ne compte plus les versions démentes de "Shoot Out The Lights" ou "Calvary Cross" (dont plusieurs sont visibles sur YouTube). Avec ce son si particulier (pour les techniciens, une Stratocaster dans un Fender Deluxe Reverb), ce toucher unique, cette originalité magistrale. Il a influencé d'autres musiciens parmi lesquels Tom Verlaine et surtout Richard Lloyd ou Chuck Prophet. Mais peu de gens ont essayé de s'inscrire dans son sillage. Il est tout simplement impossible de jouer comme Richard Thompson. Enfin, il y a le songwriter, aussi grandiose que le guitariste qui, avec Fairport Convention, en duo avec sa femme Linda, a sorti un paquet d'albums légendaires. "What We Did On Our Holidays", "Unhalfbricking" et "Liege & Lief" (avec Fairport), "I Want To See The Bright Lights Tonight", "Hokey Pokey", "Pour Down Like Silver", "Shoot Out The Lights" (avec Linda, sans doute sa période la plus fascinante et la plus féconde), "Amnesia", "Rumour And Sigh", ou le petit dernier, splendide, "Ship To Shore". D'ailleurs, ses derniers albums solos sont meilleurs que les plus anciens. Richard Thompson est un *"musicien pour musiciens"*. Il a eu droit, à l'époque où c'était la mode, à deux tributes réunissant des admirateurs aussi variés que Bob Mould, REM, Evan Dando, Los Lobos, Dinosaur Jr, Victoria Williams, David Byrne ou X, et ses chansons ont été reprises par un paquet de beau monde car, encore une fois, Richard Thompson n'est pas seulement l'un des plus grands, c'est aussi un songwriter d'exception avec, souvent, un attrait pour la face sombre des choses de la vie ("*I'm watching the dark*", chante-t-il dans "Shoot Out The Lights"). Le rencontrer, c'est avoir le privilège de discuter un peu plus d'une heure avec un monument, d'autant que l'homme ne ressemble pas à la rock star habituelle : souriant, simple, humble, amusant, il accepte avec plaisir de revenir sur une carrière assez exceptionnelle.

Photo David Kapfein-DR

“Nous avons enregistré un disque entier en quarante minutes. C’était assez sauvage”

Fairport Convention, 1969

Photo Michael Ochs Archives/ Getty Images

ROCK&FOLK : Aviez-vous un plan en tête pour “Ship To Shore” ? Est-ce un énième album introspectif post-covid ?
Richard Thompson : (*Il sourit*). Aucun plan ni concept. Mais le disque est sorti après la pandémie, donc il est forcément post-covid. Je voulais juste écrire des chansons, puis les jouer sur scène, c’est ce que je préfère au monde.

R&F : Lorsqu’on a une carrière qui dure depuis aussi longtemps — le premier album de Fairport date de 1968 —, est-ce plus difficile de composer de nouvelles chansons ou bien l’expérience facilite-t-elle les choses ?
Richard Thompson : Je ne saurai répondre. C’est une question d’inspiration et d’humeur personnelle. Il y a eu des périodes dans ma vie où j’ai eu du mal à composer, ce n’est plus le cas depuis un moment.

R&F : Pouvons-nous remonter le temps et évoquer vos différentes collaborations ? Avant le mythique Fairport Convention, vous avez eu un groupe, très jeune, nommé Emil And The Detectives avec Hugh Cornwell, futur leader des… Stranglers. Qui a votre âge.
Richard Thompson : Oui, nous étudions ensemble. Hugh voulait absolument faire de la musique, je lui ai donc appris à jouer de la basse. On reprenait des trucs de R&B et de soul, Wilson Pickett, etc., et aussi “Tobacco Road” des Nashville Teens. Je me dirigeais vers les Beaux-Arts, lui était plutôt scientifique et a étudié la physique avant de partir en Scandinavie (*en Suède, nda*). Nous nous sommes perdus de vue. Des années plus tard, je lis des articles sur les Stranglers et je me dis : “*Je connais cet homme !*”. C’est amusant, il y a peu, nous avons participé à un concert caritatif et avons repris “Tobacco Road”. Hugh était déjà un jeune homme très intelligent lorsque je l’ai connu adolescent.

R&F : Et puis il y a eu le succès, énorme et très tôt, de Fairport Convention.
Richard Thompson : Nous étions jeunes, et lorsqu’on est jeune, on fait les choses pour la première fois. D’abord, on rêve de jouer dans un groupe. Puis on obtient un contrat, puis on voyage dans des lieux où nous ne serions jamais allés autrement. Puis on a de bonnes critiques et on vend nos disques. C’était fabuleux. Et nous étions très bons amis dans le groupe. Sandy (*Denny, qui chante sur “The Battle Of Evermore” de Led Zeppelin, nda*) était fantastique, très drôle. Je suis toujours très proche des survivants. Nous sommes restés bons amis, et c’est très rare.

R&F : Vous pensiez appartenir à une *scène* incluant Pentangle, The Incredible String Band, John Renbourn et Bert Jansch ?
Richard Thompson : Vous évoquez des gens très différents, mais oui, il y avait un sens de la communauté. Vers 1966/ 1967, nous faisions partie de la même scène underground londonienne. Nous étions sur le même label et avions le même manager (*Joe Boyd, nda*). On se voyait avec Family, les premiers Pink Floyd, les Blossom Toes. On jouait dans les mêmes universités qui invitaient quatre ou cinq groupes. Mais nous jouions une musique différente, influencée autant par le folk que par le blues. On aimait Phil Ochs, Bob Dylan, Richard Farina, Joni Mitchell, Leonard Cohen. Et nous mettions ça à notre sauce anglaise. Et évidemment, nous avions le même manager et producteur que The Incredible String Band ou Nick Drake et beaucoup d’autres. Donc, oui, il y avait un esprit de famille. Mais à l’époque, les gens étaient tellement curieux que nous pouvions ouvrir pour Soft Machine ou Pink Floyd et nous étions acceptés. C’était vraiment une époque incroyable où tout se mélangeait. A San Francisco, au Fillmore, vous pouviez avoir un vieux bluesman suivi par le Grateful Dead ou Jefferson Airplane, et tout le monde comprenait.

R&F : Une question nous arrive de San Francisco : Chuck Prophet, l’un de vos plus grands admirateurs, aimerait savoir quelle a été votre collaboration la plus bizarre après votre départ de Fairport, en dehors des plus connues, sur lesquelles nous reviendrons.
Richard Thompson : J’ai oublié énormément de séances auxquelles

j'ai participé. Mais "Teddy Boys Don't Knit", avec Vivian Stashall (*ex-Bonzo Dog Doo-Dah Band, grand compagnon de beuveries de Keith Moon avec lequel il a commis nombre de canulars mythiques, nda*), est inoubliable. Je devais jouer de la guitare sur chacun des titres de l'album mais je ne connaissais pas les chansons. Il m'a montré toutes les suites d'accords, tous en bémol — ce pour quoi je ne suis pas très bon — car c'était un joueur d'ukulélé, et nous avons enregistré un disque entier en quarante minutes. C'était assez sauvage.

Séances mythiques

R&F : Pour revenir à vos séances les plus mythiques, il y a votre travail avec Nick Drake sur son premier album.
Richard Thompson : Je connaissais Nick, on se croisait souvent. Il était très introverti et moi aussi, donc nous n'avons jamais eu de grandes conversations. Sandy Denny l'avait vu sur scène, Joe Boyd l'adorait, j'ai joué de la guitare sur son premier album, pour le morceau "Time Has Told Me". Nick était un guitariste fabuleux, très sous-estimé, incapable d'improviser, mais d'une précision tellement folle que Joe Boyd me disait : "*On ne l'écoute même pas lorsqu'il enregistre, on sait que cela va être parfait. Donc on se concentre sur les arrangements.*" Nick s'est mis à fumer beaucoup d'herbe, ce qui l'a rendu encore plus introverti qu'auparavant. Je ne crois pas un instant à la thèse du suicide. Il était sur une phase ascendante, avait un album prévu. Je pense plutôt à une overdose accidentelle de médicaments.

R&F : Et puis vous avez collaboré avec John Martyn…
Richard Thompson : Encore un guitariste phénoménal. Et un ami de Nick Drake. Il y avait deux John. Celui, angélique et adorable, qui vivait à côté de chez moi dans le quartier de Hampstead, et celui qui était capable de frapper ses femmes, n'avait rien contre une bonne bagarre dans un pub et a fini physiquement ruiné par l'alcool. Il avait une vénération pour le contrebassiste (*mythique, nda*) Danny Thompson, gros buveur, et s'est mis à l'imiter. Je l'aimais beaucoup, en tant qu'être humain mais aussi pour le grand musicien qu'il était. Sa disparition m'a beaucoup affecté. Il avait un talent extraordinaire. Il faut tout de même créditer Chris Blackwell, qui a fondé Island Records, pour son travail sans équivalent. Certes, il avait à son catalogue des artistes qui vendaient énormément, mais il a toujours défendu ceux qui ne fonctionnaient pas.

R&F : Et alors, Joe Boyd ?
Richard Thompson : Joe dirigeait le club UFO à Londres. C'était un Américain envoyé par Elektra en Angleterre pour signer des groupes.

Richard et Linda Thompson

“Je n’ai rien contre Stevie Ray Vaughan mais il m’a toujours ennuyé”

On lui a parlé de Pink Floyd, et même s’il a signé les premiers singles, sa première réaction a été : “*C’est pas vraiment mon truc.*” Et The Move ? “*Non, c’est pas vraiment mon truc non plus*”. Mais il a signé The Incredible String Band. Un soir, il nous a vus jouer sur scène à l’UFO, avec Fairport Convention, nous a trouvés extraordinaires et nous a proposé de faire un album. J’ai quitté l’université en mai, et en septembre j’enregistrais mon premier album ! Si Joe n’avait pas été là à ce moment, je ne sais pas si Nick Drake, John Martyn, The Incredible String Band ou Fairport auraient pu avoir un contrat et donc vivre de leur musique. Un autre homme n’aurait rien compris à ce que nous faisions. Il avait les bonnes oreilles et avait foi en nous. Il n’y a jamais eu la moindre interférence, le moindre désagrément avec lui. La preuve, c’est que ces disques tellement anciens sonnent toujours parfaitement aujourd’hui. C’était un homme très grand avec un look très Ivy League. Nous adorions ses goûts. Il connaissait Joni Mitchell, Mimi Farina, le Band, etc. Joe était une figure paternelle pour nous. Lorsqu’il est retourné aux USA, il y a eu un grand vide.

R&F : Et puis vous avez quitté Fairport et avez enregistré plusieurs albums avec votre future femme, Linda Thompson.
Richard Thompson : Linda était empêtrée dans une carrière pop qui ne fonctionnait pas. On a donc fait en duo la tournée des clubs folk pendant un bon moment. On pouvait gagner 100 livres sterling par soir, ce qui était une fortune. Mais au bout d’un moment, nous avons épuisé le circuit.

R&F : On a l’impression que durant vos années avec Linda, les chansons venaient spontanément, à un rythme incroyable.
Richard Thompson : Oh non. Cela a toujours été une bataille pour moi. C’est plus tard que tout est devenu plus facile.

R&F : Le coffret sorti il y a peu, “Hardluck Stories 1972-1982”, réunissant tous vos albums avec Linda et incluant beaucoup de bonus, est extraordinaire. Le son est merveilleux. Vous en êtes content ?
Richard Thompson : Je ne sais pas : la maison de disques ne me l’a pas envoyé. Ce n’est pas très grave, je n’écoute jamais mes albums.

Antiquaire

R&F : Puis vous vous êtes tous les deux convertis à l’islam, et notamment au soufisme. Est-il vrai que vous avez rejoint une communauté et que vous n’aviez même plus de disques ni de chaîne stéréo ?
Richard Thompson : C’est vrai. Je continuais à jouer de la guitare acoustique, puis je suis devenu antiquaire pendant un peu plus d’un an. Je n’étais pas bon pour cela. Des vieilles dames venaient me voir en me disant : “*J’ai ça à vous vendre, venez chez moi*”. Une fois chez elles, je leur disais : “*Vendez tout aux enchères, je n’ai pas les moyens de vous acheter cela au prix qu’il mérite*”. Et là, je me suis dit que j’étais plus doué pour la musique. L’époque était compliquée pour moi : il y avait le glam rock, le prog rock, le hard rock et ensuite le heavy metal. Ce n’était pas pour moi. J’avais perdu mon public. Le punk est arrivé et je me suis dit : “*C’est génial, c’est exactement comme Elvis chez Sun*”… Mais je n’en faisais pas partie. Au début des années quatre-vingt, Linda et moi avons enregistré des séances avec Gerry Rafferty. J’ai détesté cette collaboration. Et ce bon vieux Joe Boyd a écouté les morceaux, les a trouvés très bons et a finalement produit “Shoot Out The Lights”, qui est sorti en 1982, et qui est à mon avis ce que Linda et moi avons fait de mieux. Ensuite, Joe nous a fait tourner en Amérique et nous avons acquis un nouveau public, très fidèle. Et tout est reparti, mais désormais en solo (*Linda et Richard se sont séparés après la sortie de ce chef-d’œuvre, nda*).

R&F : A propos de punk, Tom Verlaine et Richard Lloyd de Television, semblaient beaucoup vous apprécier en tant que guitariste, surtout le second.
Richard Thompson : Ah bon ? Tant mieux. Mais je n’ai jamais écouté Television de ma vie.

Rockabilly et cornemuse

R&F : Parlons de guitare : à la fin des années soixante et dans les années soixante-dix, tous les guitaristes blancs anglais ou américains semblaient jouer les mêmes solos. La gamme pentatonique mineure propre au blues. Vous, non. Pourquoi ?
Richard Thompson : C’est de la paresse pour moi. Lorsque Otis Rush, Buddy Guy, BB King ou Albert Collins sont apparus, il y avait une fraîcheur, une spontanéité et une innovation fascinantes. Les copier est inutile. Il y a toute une bande de musiciens blancs qui ont décidé que le blues leur appartenait. Aujourd’hui, on appellerait cela de *“l’appropriation culturelle”* (*il sourit, nda*). Je ne vois pas l’intérêt. Je n’ai rien contre Stevie Ray Vaughan mais il m’a toujours ennuyé.

R&F : Vos solos sont totalement différents de ceux des autres guitaristes de rock. Parfois, on croirait entendre de la cornemuse…
Richard Thompson : C’est parce que mon socle est la musique celtique. Mon père était écossais, ma grand-mère avait une maison sur l’île de Skye. La musique celtique faisait partie de toutes nos festivités : Noël, le Nouvel An, les anniversaires. J’ai mélangé cet héritage musical avec le rockabilly, la musique cajun, la country (dans lesquelles on retrouve des grosses influences celtiques), mais aussi avec des musiques orientales, arabes ou indiennes. Ce ne sont pas les mêmes gammes ni les mêmes clichés. C’est mon genre, voilà.

R&F : A quoi ressemble une journée typique de Richard Thompson ?
Richard Thompson : Je partage mon temps entre le New Jersey et l’Angleterre. Je fais beaucoup de musique, j’aime le jardinage et la papeterie, ainsi que le cricket. Mais je deviens un peu trop vieux pour le pratiquer aujourd’hui. Mon dos me le rappelle fréquemment. ★

Album *“Ship To Shore” (New West/ Fargo)*

Photo Michael Ochs Archives/ Getty Images

Désespérément sentimentale et inversement

FRANÇOISE HARDY

Autrice, compositrice et interprète, elle a construit une des plus belles pages de l'histoire de la pop française. Icône des années 60, grande dame de la chanson aussi discrète qu'influente, incarnation de l'élégance nonchalante à la Parisienne, Françoise Hardy a quitté notre plan astral le 11 juin 2024.

PAR PIERRE MIKAÏLOFF

Photo Doreen Spooner/ Mirrorpix/ Getty Images

Elle se tourne vers Vogue où elle estime avoir ses chances puisqu'ils ont signé Johnny Hallyday dont elle juge le répertoire médiocre

FRANÇOISE HARDY EST PARTIE D'UNE IDÉE SIMPLE : PRENDRE LE MEILLEUR DE CES CHANTEURS AMÉRICAINS QU'ELLE ÉCOUTAIT SUR RADIO LUXEMBOURG ET COMPOSER DES CHANSONS POP. Le plan a fonctionné, la sage étudiante en propédeutique de lettres est devenue *the yeh-yeh girl from Paris*. De l'acidulé "Tous Les Garçons Et Les Filles", en 1962, à "Personne D'Autre" six décennies plus tard, elle a traversé les modes et pris tous les risques. Elle reste à jamais cette voix qui accompagne les journées où l'on réécoute "Message Personnel" ou "La Question" en attendant que le destin frappe à la porte.

Il faut imaginer la grisaille d'une enfance cloîtrée dans un deux-pièces de la rue d'Aumale, dans le IX^{ème} arrondissement, auprès d'une sœur cadette et d'une mère célibataire. Une jeunesse sage, typique des années 1950, seulement rythmée par les programmes en anglais de Radio Luxembourg. Elle prendra quelques leçons de piano, mais c'est une guitare reçue à 16 ans, avec une méthode rudimentaire, qui déterminera le reste de son existence. Très vite elle commence à composer, dans la cuisine, pour la sonorité. Ses modèles s'appellent Paul Anka, les Everly Brothers, Brenda Lee, Neil Sedaka… Bac en poche, elle passe une année à la Sorbonne puis quelques semaines à Sciences-Po, mais trouve plus judicieux de rejoindre le Petit Conservatoire de la chanson de Mireille qui lui vaut une fugace apparition sur le petit écran et la rencontre de l'aspirant écrivain Patrick Modiano qui lui écrira des textes quelques années plus tard.

Photo Tony Evans/ Getty Images

Les couturiers parisiens se bousculent. André Courrèges est l'un des premiers, suivent Paco Rabanne qui lui dessine une combinaison métallique et Yves Saint Laurent qui l'habille de son smoking noir

Après une audition manquée chez Pathé Marconi, elle se tourne vers Vogue où elle estime avoir ses chances puisqu'ils ont signé Johnny Hallyday dont elle juge le répertoire médiocre. Ça tombe bien, la maison de disques est justement à la recherche d'un "*Johnny Hallyday féminin*". Le destin de la jeune fille timide se joue le 14 novembre 1961, lorsqu'elle pousse la porte du directeur artistique Jacques Wolfsohn. Fait suffisamment rare à l'époque pour être signalé, contrairement aux apprentis chanteurs qui défilent dans son bureau, Françoise Hardy lui présente des chansons de sa composition.

Parachutée en studio avec un quarteron de musiciens plus familier des accords de l'accordéoniste André Verchuren que des riffs de Scotty Moore, elle grave en six heures les quatre titres de son premier EP, dont "Tous Les Garçons Et Les Filles". Se pose alors la question des dépôts Sacem dont elle est adhérente en tant qu'autrice mais pas en tant que compositrice. Toujours prompt à rendre service, le chef d'orchestre de la séance va proposer de déposer les musiques à son nom… Ce qu'il fera également pour les dix chansons originales de son premier album.

Quand l'EP paraît, en juin 1962, Vogue mise sur le titre "Oh Oh Chéri", une adaptation de Bobby Lee Trammell qui connaît un succès d'estime. Ce n'est que lorsqu'elle interprète "Tous Les Garçons Et Les Filles", dans l'émission Toute La Chanson, un dimanche soir où la France a l'œil fixé sur l'unique chaîne de télévision dans l'attente des résultats du référendum sur l'élection du président de la République au suffrage universel, que les ventes décollent.
La pop fraîche de François Hardy bénéficiera d'un autre relais de poids nommé Salut Les Copains. A la fois émission de radio et magazine papier, la création de Ténot et Filipacchi fera et défera les idoles jusqu'à la fin de la décennie ou presque. A titre d'exemple, en janvier 1965, le magazine dont le photographe, et accessoirement fiancé de la chanteuse, est Jean-Marie Périer, lui consacre un dossier de 68 pages !

Semi-liberté

L'attraction que suscite celle que Bob Dylan appellera *the yeh-yeh girl from Paris* ne se limite pas à la sphère francophone. Ce même Dylan lui dédie un poème au dos de la pochette d'"Another Side Of…" et refusera de remonter sur la scène de l'Olympia, en mai 1966, si elle ne lui rend pas visite dans sa loge. Pour Mick Jagger, elle incarne tout simplement la "*femme idéale*" et Brian Jones n'est pas moins fasciné. Le ténébreux Nick Drake envisagera de lui écrire des chansons. Et cette attraction est réciproque. Frustrée par les conditions d'enregistrement que lui offre Vogue, Françoise Hardy rêve de studios anglais et obtient satisfaction en 1964, pour son troisième album. Son flirt londonien se poursuit l'année suivante, quand elle se produit au cabaret de l'hôtel Savoy devant un parterre de jeunes branchés où l'on reconnaît Marianne Faithfull, Malcolm McLaren, Eric Clapton et un David Jones énamouré qui connaîtra la gloire sous le nom de David Bowie.

Les couturiers parisiens aussi se bousculent à sa porte. André Courrèges est l'un des premiers, suivent Paco Rabanne qui lui dessine une combinaison métallique et Yves Saint Laurent qui l'habille de son smoking noir. Des réalisateurs attirés par la douce odeur du succès lui offrent quelques rôles au cinéma qu'elle accepte avec réticence. L'exercice l'ennuie. Silencieuse, irradiante, elle évolue avec désinvolture au milieu des comédiens professionnels, vaguement amusée, définitivement indifférente. A l'automne 1969 paraîtra "Pravda La Survireuse", une bande dessinée de Pascal Thomas et Guy Peellaert qui narre les aventures d'une amazone vêtue de cuir qui sème la désolation à la tête d'un gang de motardes chevauchant des Harley-Davidson.

En 1967, le contrat qui la lie à Vogue arrivant à expiration, elle crée, sur les conseils de Wolfsohn, sa propre maison de production et d'édition qu'elle nomme Asparagus. Ce ne sera qu'une semi-liberté puisque Wolfsohn et Léon Cabat, le PDG de Vogue, sont des actionnaires majoritaires de la nouvelle société. La même année, elle entame une longue relation avec Jacques Dutronc, un protégé de Wolfsohn avec lequel elle a travaillé de temps à autre. Ce qui n'atténue en rien la mélancolie de l'album qu'elle publie en novembre : "Ma Jeunesse Fout Le Camp".

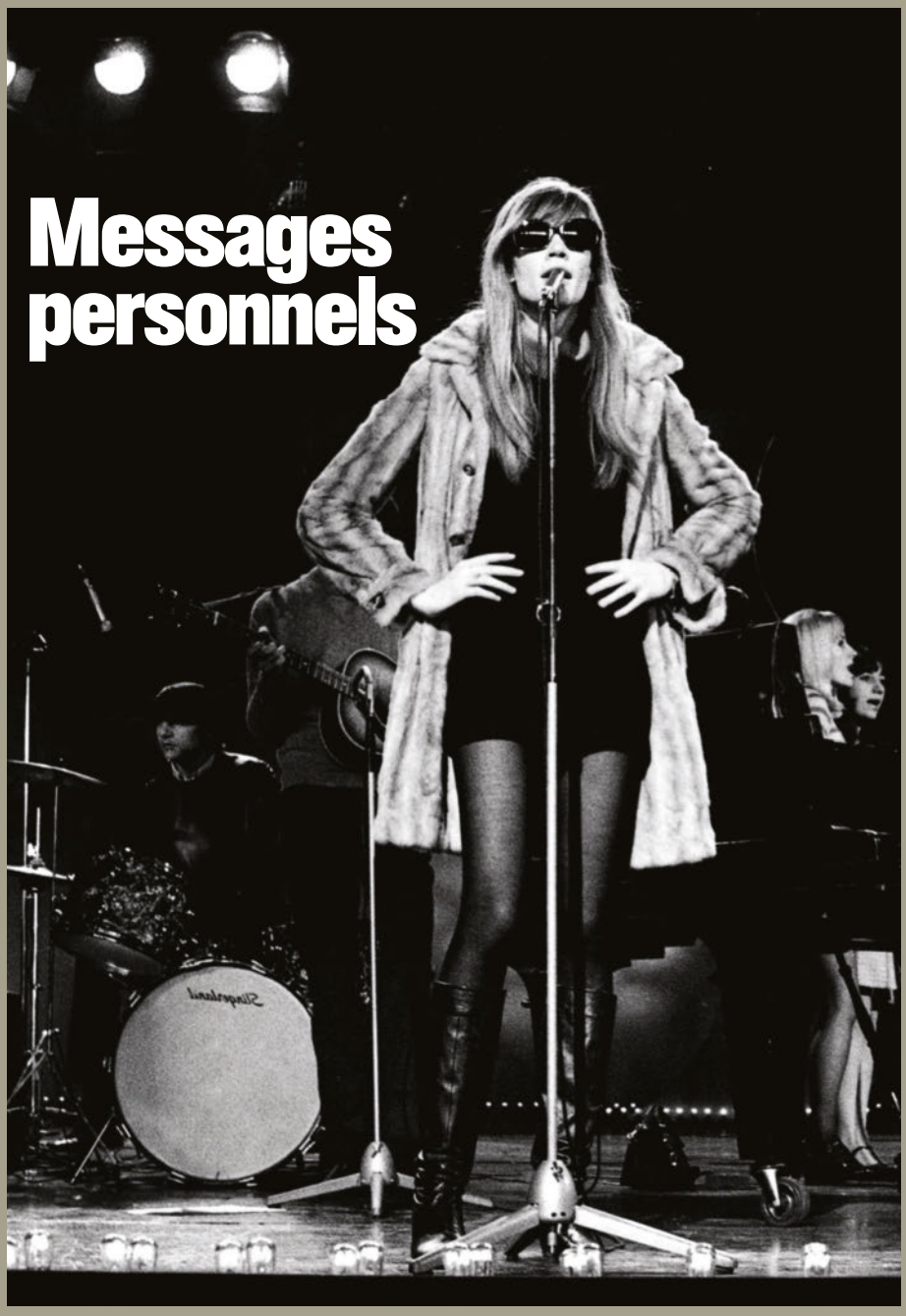
Révolution

Au début du mois de mai 1968, elle s'envole pour le Congo pour y donner ce qui restera comme son ultime concert. De vagues projets d'Olympia commun avec Dutronc ou de retour à la scène en 1971 ne se concrétiseront jamais. De retour en France, elle observe les "événements" de loin, son attaché de presse lui ayant conseillé de quitter Paris. En tant que jeune femme libre et indépendante, en rupture avec son milieu social, elle a accompli sa propre révolution depuis longtemps. Par ailleurs, ses préoccupations du moment sont plus terre à terre. Même si elle est devenue une icône médiatique et que des chansons comme "Mon Amie La Rose" ou "Le Temps De L'Amour" sont gravées dans la mémoire collective, elle n'a pas connu de vrai succès commercial depuis "Tous Les Garçons Et Les Filles".

La solution à son problème pourrait être cette chanson écrite par Arnold Goland et Jack Gold que lui présente un éditeur musical au cours d'un rendez-vous : "It Hurts To Say Goodbye". Pour l'adapter en français, on lui glisse le nom de Serge Gainsbourg. Quelques semaines plus tard, lors d'un dîner place Vendôme, celui-ci lui tire de sa poche un texte génial nommé "Comment Te Dire Adieu". Les mots de Serge, l'arrangement de Jean-Pierre Sabar et l'interprétation

Photo Reg Lancaster/ Daily Express/ Hulton Archive/ Getty Images

HONDA
431
W 75



Messages personnels

“Merci d’avoir été...”

Plus qu’une star de la chanson, Françoise Hardy était une icône pop internationale. Revue de tweets.

Dès les premières heures de l’annonce de la disparition de Françoise Hardy, les hommages n’ont pas tardé à pleuvoir de la part de tout ce que le monde de la musique compte comme poètes et musiciens, en France évidemment, mais aussi beaucoup à l’étranger, preuve de l’aura immense de la chanteuse.

Bien sûr, le message qui a le plus tourné sur les réseaux sociaux francophones est celui d’Etienne Daho, qui a su avec des mots touchants raconter les derniers instants de la chanteuse et lui rendre un hommage à la hauteur de la situation. *“Lorsque nous t’avons veillée hier tard dans la nuit, tu étais belle, apaisée. Notre chagrin s’est substitué au soulagement qu’avec l’abandon de ton enveloppe terrestre tu abandonnais aussi les douleurs physiques de ces dernières années. La télé muette diffusait des images rétrospectives de ton incroyable parcours alors que tu étais allongée dans la chambre. Situation surréaliste. Toi qui aimais tant rire, cela t’aurait amusée… Merci chère Françoise d’avoir été un astre et un phare dans la nuit. Une artiste exigeante et inspirante à la franchise parfois redoutable qui m’a accompagné depuis ma plus tendre enfance. Je guettais chacune de tes apparitions télé, subjugué par ta beauté renversante, atypique, qui ne faisait absolument rien pour séduire son monde, et emporté par tes chansons qui savaient si bien évoquer les tourments des adolescences solitaires. Merci d’avoir été une amie fidèle qui m’a accueilli comme un membre de ta famille avec Jacques et Thomas, alors que j’étais débutant et pour ce lien durable. Aujourd’hui tu as sans doute des réponses à tes questions sur le monde d’après. Tu es partout dans l’atmosphère et tu épouses la pluie, le vent, le soleil et les éléments… Merci d’avoir été Françoise”* **Beaucoup de grands noms ont partagé leur émotion en moins de 280 signes. Parmi eux, Michel Polnareff.** *“Enorme tristesse, elle m’a beaucoup inspiré. Je suis inconsolable aujourd’hui, je reviens demain”* **a tweeté l’auteur de “Lettre A France”, avant de partager le jour suivant un étonnant extrait audio où ou entend Françoise Hardy lire une de ses correspondances avec elle. Dévoilant une photo étonnante de lui en studio, assis avec Françoise Hardy devant une console d’enregistrement, avec Patrick Juvet en arrière-plan, Jean-Michel Jarre a eu ces mots (bleus) touchants :** *“Françoise, l’élégance de tes chuchotements harmonieux résonnera pour toujours dans le cœur des garçons et des filles de tout âge”.* **Les deux artistes s’étaient rencontrés en 1975 pour le single “Que Vas-Tu Faire ?”, composé par lui, écrit par elle. Parmi les hommages, certains ont été surprenants, telle la publication de Didier “Doc” Pilot, chanteur de X-Ray Pop sur Facebook, où il dévoile en photo les lettres reçues au fil des années par celle avec qui il entretenait une relation épistolaire. On y découvre une Françoise Hardy généreuse, qui n’hésitait pas à offrir son aide, et même ses textes, à d’autres artistes.** *“C’est étonnant de voir cette attention à quelqu’un vraiment hors de sa strate, et cela montre à quel point cette femme était curieuse des autres”* **note l’auteur. C’est dans le monde anglo-saxon que les hommages ont été les plus nombreux, Françoise Hardy étant perçue par la presse britannique comme une** *“icône culturelle”* **(“Mojo”). Le label Light In The Attic (qui a récemment réédité ses premiers albums pour le marché nord-américain) a bien synthétisé le sentiment général en la décrivant ainsi :** *“Legendary singer-songwriter, actress, french icon and eternal cool girl”.* **Dans l’histoire de la pop internationale, Françoise Hardy tient une place que peu d’artistes français peuvent revendiquer. Célébrée par Bob Dylan — en photo et en poème— sur ses pochettes d’albums dans les années soixante, adulée par le gotha du rock anglais de l’époque (Mick Jagger et David Bowie n’ont jamais caché leur admiration), Françoise Hardy a reçu d’innombrables hommages de rockers de la scène indépendante actuelle et Instagram s’est un temps retrouvé envahi de stories musicales célébrant la vie et l’œuvre de l’artiste, preuve que sa musique et son aura parlaient encore aux générations actuelles. Des personnalités francophiles se sont signalées, telles qu’Anton Newcombe, Kid Congo ou encore Alex Kapranos qui a écrit un message touchant en français dans le texte sur X** *(“Comment dire adieu à une véritable icône ? Au revoir Françoise et merci pour la musique et votre gentillesse envers mes proches”).* **Plus classe encore, Belle And Sebastian, dont les premiers albums mélancoliques doivent beaucoup à Françoise Hardy, ont joué “Comment Te Dire Adieu” (qu’il leur est souvent arrivé d’interpréter en concert) sur scène à Nîmes en guise d’hommage. Une des prises de paroles les plus attendues était évidemment celle des membres de Blur, avec qui elle avait enregistré en 1995 une version en duo de leur emblématique “To The End”. Damon Albarn a ainsi livré ce message élégant :** *“Françoise Hardy a été notre introduction à la culture française et elle était immensément importante pour nous. Ce fut un immense privilège de passer du temps avec elle et de visiter son incroyable maison entièrement noire, une expérience qui m’a marqué à vie… Elle était la définition même du charisme discret et chic”.*

PAR ERIC DELSART

Photo Andrew Maclear/ Getty Images

Pour Mick Jagger, elle incarne tout simplement la *"femme idéale"*. Brian Jones n'est pas moins fasciné

éthérée de Françoise Hardy produiront un hit qui éclipsera l'original au point que c'est leur version que Jimmy Somerville et June Miles-Kingstone enregistreront en 1989.
Sur l'album qui paraît dans la foulée, appelé par défaut "Comment Te Dire Adieu" (les 33 tours de Françoise Hardy portent rarement un titre), on remarque un texte écrit par le futur prix Nobel de littérature Patrick Modiano : "Etonnez-Moi Benoît… !"

Alors que les sixties s'achèvent, elle entend travailler à un autre rythme et consacrer davantage de temps à sa seconde passion, l'astrologie, ce que ni Wolfsohn ni Cabat ne veulent entendre. Ils lui enjoignent au contraire de délivrer de nouveaux titres. L'affaire se règle devant les tribunaux en faveur de l'artiste qui récupère au passage les droits des chansons enregistrées sur Asparagus. Le contrat Vogue rompu, elle produit elle-même (un pari audacieux et inédit par rapport aux pratiques de l'époque) une salve d'albums destinés aux marchés anglais, allemand et italien, négociant au coup par coup une distribution locale, puis crée une nouvelle société de production, Hypopotam, et les éditions Kundalini afin de gérer ses droits éditoriaux.

En quête de sens

A l'aube des années 1970, elle paraît davantage intéressée par l'astrologie que par les sessions d'enregistrement. Pendant un temps, visiblement en quête d'un sens qu'elle ne trouve pas dans le monde matériel, elle plonge un peu plus profondément dans l'ésotérisme à travers les livres de Carlos Castaneda et les messages de la médium Omnia Pastor. Durant cette période où elle disparaît des radars, elle va tout de même enregistrer trois albums essentiels. De *vrais* albums, qui rompent avec la pratique des sixties consistant à compiler trois EP pour remplir les faces d'un 33 tours. Le second de cette trilogie, enregistré avec la musicienne brésilienne Tuca et appelé par défaut "La Question", est sans doute le moins connu mais demeure l'un des sommets de sa discographie, un de ses préférés aussi, qu'elle considérait comme "*un album de femmes*". Par manque d'inspiration ou de confiance en ses capacités d'auteure, elle signe très peu de textes sur les deux premiers. Il faut attendre l'album surnommé "Si Je M'En Vais Avant Toi" pour trouver dix titres dont elle écrit paroles et musique. Radios et télévisions bouderont ces disques, de même que la presse spécialisée pour qui Françoise Hardy n'est sans doute qu'une ex-yéyé, une chanteuse Salut Les Copains à ranger dans la catégorie variété. Le concept de pop française reste à inventer.

A la même époque, Véronique Sanson, qui poursuit une démarche similaire, s'impose avec un premier album réalisé par Michel Berger. Consciente qu'elle doit réagir après une série d'échecs commerciaux, Françoise Hardy demande à ce dernier de produire son prochain 33 tours. Il accepte et lui soumet une mélodie qui deviendra "Message Personnel", une déchirante non-déclaration d'amour qui semble tirée d'un journal intime.

Devenue artiste Warner, elle s'investit dans un dernier projet avant une longue pause : le concept album "Entr'Acte" que produit Hughes de Courson. Elle en écrit les textes et Del Newman, qui vient de travailler sur "Goodbye Yellow Brick Road", les cordes. Les chansons racontent "*l'aventure d'un soir d'une femme qui se sent délaissée et espère raviver ainsi l'amour de l'autre*". Un message personnel peut-être… La naissance de Thomas, en 1973, la mévente de "Entr'Acte" et la place croissante que prend l'astrologie dans sa vie font qu'il faudra attendre 1977 pour qu'un autre album arrive dans les bacs.

A la fin des années 1970 débute une période que les puristes exècrent, où elle enchaîne des disques à des années-lumière de la fraîcheur de ses productions des sixties ou de l'ambition de la trilogie 1970-72, en somme, de la chanson française de qualité, produite par Gabriel Yared qui tentera — on frise l'hérésie ! — d'en faire une chanteuse disco-soul avec des titres comme "J'Ecoute De La Musique Saoule" ou "Jazzy Retro Satanas". Une période de compromis durant laquelle elle doit négocier âprement avec Yared et le tandem Michel Jonasz/Alain Goldstein, qui signe la majeure partie de son répertoire, pour enregistrer de temps à autre une chanson qui lui tient à cœur.

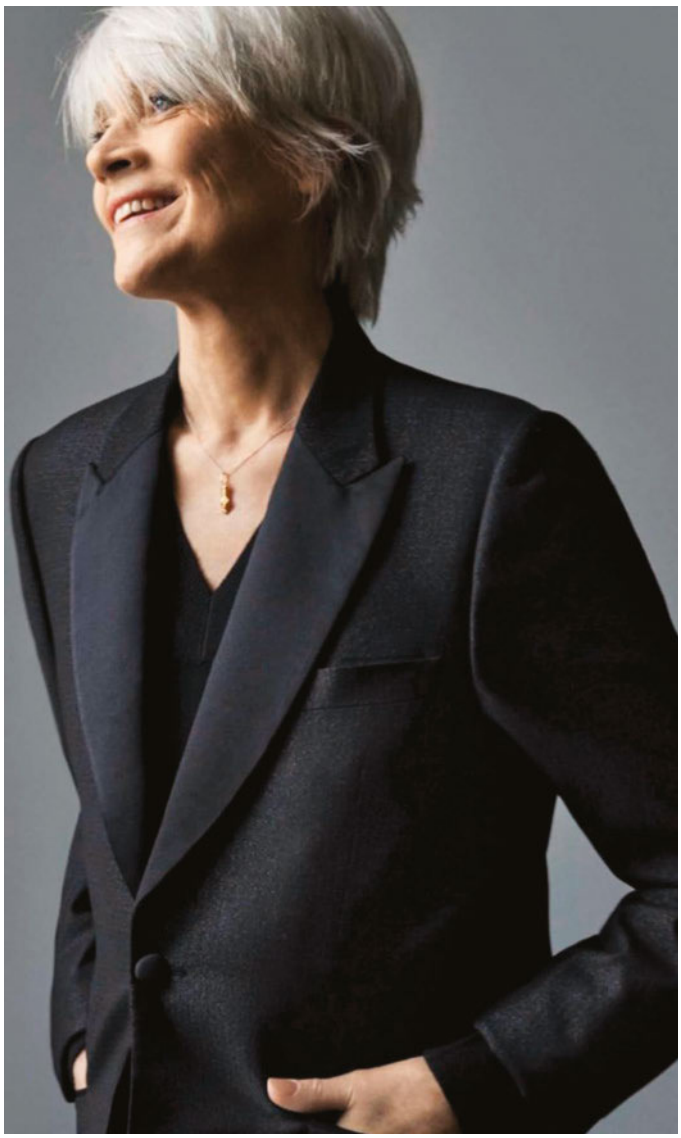
La décennie 1980 commence avec l'album "A suivre…", porté par la douce ballade "Tamalou" qui passe souvent sur les ondes. Des ondes sur lesquelles on l'entend chanter, mais aussi présenter l'horoscope sur Radio Monte-Carlo.
Depuis plusieurs années, elle caresse l'idée de mettre fin à sa carrière de chanteuse et "Quelqu'un Qui S'En Va", qui paraît vingt ans après "Tous Les Garçons Et Les Filles", est censé boucler la boucle. Fort heureusement, rongée par un sentiment d'inachevé, elle comprend qu'elle ne peut quitter la scène sur un disque aussi faible.

Malgré ses errements, pour certains, elle demeure intouchable. De fait, son statut évolue subtilement. De chanteuse égarée dans la variété, elle devient une référence, ce grâce à la génération post-punk qui voue un culte à ses disques des sixties. Un phénomène qu'elle observe avec scepticisme, comme elle le confie à Patrick Eudeline : "*Je ne peux pas comprendre. J'ai fait tellement mieux que 'Les Petits Garçons' ou 'Je Veux Qu'Il Revienne'. […] Ce public me fait peur. Le public new wave.*" Peur qu'elle surmontera en écrivant pour Jacno et en reprenant "Et Si Je M'En Vais Avant Toi" en duo avec Etienne Daho.

Solitude

La rencontre du compositeur Jean-Noël Chaléat ravive l'idée de quitter le métier sur un album parfait : douze chansons tristes, autant de singles potentiels. Ce sera "Décalages", au printemps 1988, enregistré en partie à Londres par Stephen Short, un adepte des machines, en particulier du Synclavier. Tout l'inverse du traitement qu'auraient mérité ces chansons délicates, dont la sublime "Partir Quand Même" signée Hardy-Dutronc.

Ses traumatismes d'enfance, un père absent, une soeur qui se révélera schizophrénique, ses relations amoureuses destructrices, mais aussi sa complicité avec son frère en pessimisme, Michel Houellebecq



Un hiatus de huit ans sépare ces faux adieux des prochains. Entretemps, elle prête sa plume à Julien Clerc, Guesch Patti, Jane Birkin, Patrick Juvet, mais aussi à Alain Lubrano, rencontré pendant les séances de "Décalages" alors qu'il était assistant. Pendant cette pause qui n'est qu'apparente, elle enchaîne des featurings qui ne surprendront que ceux qui doutent encore de son éclectisme musical et enregistre avec Bill Pritchard, Malcolm McLaren, Blur, Iggy Pop, Air, Perry Blake…

Etienne Daho lèvera les obstacles qui la retiennent de livrer un nouvel album en convainquant Virgin de la signer sur la base d'un contrat aménagé qui la dispense de toute obligation promotionnelle. Pour mettre ses textes en musique, elle réunit autour d'elle les compositeurs Alain Lubrano et Jean-Noël Chaléat, ainsi que Rodolphe Burger pour la touche rock. "Le Danger", qui paraît en avril 1996 dans une pochette rouge sang, est à ranger parmi ses œuvres les plus personnelles. François Hardy s'y risque loin de sa zone de confort, tellement loin que son public boudera ce geste audacieux.

Désormais il ne sera plus question de disque d'adieu et les albums se succéderont en un flux régulier au cours de la première décennie du XXI^{ème} siècle. Après l'échec commercial du "Danger", "Clair-Obscur" inaugure une formule plus prévisible, mais payante, qu'elle reproduit sur les suivants : un habile mélange de créations, d'adaptations et de relectures de son répertoire. A côté de cette activité discographique, elle mène une vie réglée, sort peu, écoute Bernard Lenoir sur France Inter pour se tenir au courant des nouveautés et finit la soirée devant un film ou une série. Elle se définit comme téléphage.

La publication en 2008 de son autobiographie "Le Désespoir Des Singes… Et Autres Bagatelles", à laquelle elle travaillait dans l'ombre depuis des années, porte un nouvel éclairage sur son personnage. Elle y raconte avec sa franchise caractéristique ses traumatismes d'enfance, un père absent, une sœur qui se révélera schizophrénique, ses relations amoureuses destructrices, mais aussi sa complicité avec son frère en pessimisme, Michel Houellebecq.

Quatre ans plus tard, "L'Amour Fou" est le titre d'un album qui paraît simultanément à un roman semi-autobiographique du même nom. Sa voix, soutenue par un grand piano et une section de cordes, chante l'amour fou mais aussi impossible, perdu, maudit. Les titres des chansons sont explicites : "Mal Au Cœur", "Si Vous N'Avez Rien A Me Dire…", "Rendez-Vous Dans Une Autre Vie".

Dans les interviews accordées à l'occasion de son soixante-dixième anniversaire, elle évoque des peines qui ne sont pas que sentimentales : une extrême fatigue, un lymphome diagnostiqué une dizaine d'années plus tôt, une solitude pesante. Dans les colonnes de "Paris Match", elle parle d'une "*insupportable déchéance du corps*". Aussi la sortie de l'album "Personne D'Autre", en 2018, est une heureuse surprise et une lueur d'espoir quant à son état de santé. Mais lors d'une interview publiée l'année suivante, elle annonce souffrir d'un cancer du larynx qui l'empêche désormais de chanter et dont le traitement a entraîné une surdité partielle. "*Un état de souffrance vraiment cauchemardesque*", pour reprendre ses mots, obscurcit ses dernières années. Une page de la pop française, une des plus belles, se referme le 11 juin 2024. On peut seulement essayer de raconter un peu l'histoire autour. ★

Photo Benoit Peverelli/ Archives R&F-DR

Hardyscographie

PAR BASILE FARKAS

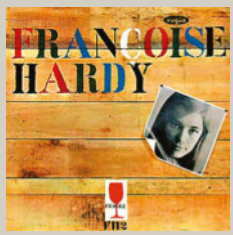
Photo Ronald Dumont/ Daily Express/ Getty Images

Il faut de la clarté (cette fâcheuse habitude de ne pas donner de titres aux albums) et des vitamines pour aborder cette œuvre immense, étirée entre 1962 et 2018 en 24 albums studio (sans compter ceux dans d'autres langues) comme autant de variations sur le thème du bourdon. A ce niveau, on peut parler de ruche. Des naïves sixties au siècle numérique, la chanteuse parisienne a tout survolé avec grâce : paroles au cordeau, boussole garante de très peu d'égarements, collaborateurs choisis à l'instinct. Beaucoup de chefs-d'œuvre et toujours, mot galvaudé, cette classe unique.

"Françoise Hardy"

(1962, renommé "Tous Les Garçons Et Les Filles")

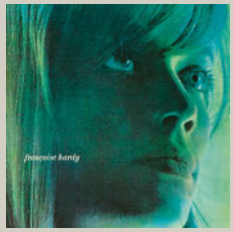
Bien avant "La Pluie Sans Parapluie", le parapluie sans pluie. La jeune femme, 18 ans, est une anomalie des yéyés : elle n'adapte pas mais compose et semble mélancolique même sur les choses insouciantes ("Oh Oh Chéri"). Les tubes sont immenses ("Tous Les Garçons Et Les Filles — Slow", "Le Temps De L'Amour"), "La Fille Avec Toi" l'est tout autant. Une collection de super 45-tours ? Non, un classique.



"Françoise Hardy"

(1964, renommé "Mon Amie La Rose")

Après un deuxième long microsillon l'année précédente ("Françoise Hardy", renommé "Le Premier Bonheur Du Jour") réussi mais moins que le premier, Hardy quitte les studios de Villetaneuse en quête du *son anglais*. Charles Blackwell (et Mickey Baker sur "Pourtant Tu M'Aimes") lui offre un écrin digne des joyaux présentés : "Je Veux Qu'Il Revienne" (du Spector avec moins de reverb), "Je N'Attends Plus Personne" (Jimmy Page serait à la guitare fuzz) et "Mon Amie La Rose", tétanisant de beauté.



"Françoise Hardy"

(1965, renommé "L'Amitié")

Le Swinging London la désire et *Depressing Françoise*, toujours avec Blackwell, pare d'oripeaux pop (carillons, 12-cordes, timbales, cordes, etc.) les choses qu'elle compose toujours et qui remplissent la majorité du disque : des chansons d'amour malheureuses en anatoles. Un album superbe quoique sans vrai tube.

Des harmonies plus complexes mais toujours spleenétiques

"Françoise"

(1966, renommé "La Maison Où J'ai Grandi")

On notera l'innovation quant au titre. Le contenu ? Un peu comme le précédent, des orchestrations idylliques et de courts traités de pessimisme amoureux écrits par la femme de 22 ans la plus belle de l'univers. Les apports extérieurs sont italiens et judicieux : "La Maison Où J'ai Grandi", adapté de Celentano, "Il Est Des Choses", créé par Tony Renis, et "Je Changerais D'Avis" où Françoise tente d'envoyer les chevaux, comme sur l'original de Mina.

"Ma Jeunesse Fout Le Camp..."

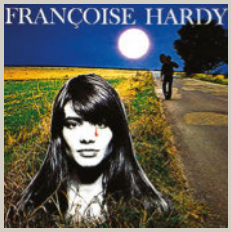
(1967)

Désespérément sentimentale et inversement, Hardy mélange à nouveau poèmes musicaux personnels ("Mais Il Y A Des Soirs", "Voilà", grandioses) et appropriations inattendues ("Il Est Trop Loin" de Danyel Gérard), "Des Ronds Dans L'Eau" ou "Il N'y A Pas D'Amour Heureux" (des gauchistes Aragon et Brassens) dans une version sans "r" roulés.

"Françoise Hardy"

(1968, renommé "Comment Te Dire Adieu")

Le chef-d'œuvre qui ouvre le disque, un morceau de catalogue sur lequel Gainsbourg a posé ces fameuses rimes en *"-ex"*, cache quelques merveilles : "L'Anamour" du même Gainsbourg, "La Mésange" (Buarque et Jobim), "Où Va La Chance" (Phil Ochs !) et "Etonnez-Moi Benoît" (paroles de Modiano) étonnamment swing.



"Françoise Hardy"

(1970, renommé "Soleil")

Emancipée de Vogue, la chanteuse fonde Hypopotam et enregistre avec Bernard Estardy un album plus hétéroclite à la pochette joliment ratée où se côtoient titres presque rock ("Fleur De Lune", "Point"), une comptine ("Dame Souris Trotte" sur un arrangement de Jean-Claude Vannier qu'elle détestera) et une splendeur jamais citée mais vertigineuse, "Mon Monde N'Est Pas Vrai" où, sur une musique de Simon Napier-Bell, notre héroïne pose les mots définitifs sur les rêveries intérieures.

"Françoise Hardy"

(1971, renommé "La Question")

Libre et aux commandes, Hardy rencontre une Brésilienne inconnue, Tuca, qui tissera des harmonies plus complexes mais toujours spleenétiques, parfaites pour sa voix vaporeuse. Une audacieuse splendeur, pleine de cordes merveilleuses et de douces guitares nylon, à classer quelque part entre Nara Leão et Nick Drake. Les esthètes adoreront, les programmateurs radio moins.

"Françoise Hardy"

(1972, renommé "Et Si Je M'En Vais Avant Toi")

Dégraissage musical : exit les violons (sauf sur le mirifique "Bowm, Bowm, Bowm,"), Françoise retrouve l'Angleterre et des musiciens électriques inspirés (merveilleux Dave Peacock à la basse) sur un album quasiment country rock où le rodéo, bien sûr, est sans cheval et intérieur.

"Message Personnel"

(1973)

Fascinée par les débuts de Véronique Sanson et Michel Berger, l'idole rentre en contact avec le pianiste bouclé qui réalise le disque et lui fournit deux titres, "Première Rencontre" en ouverture et "Message Personnel", tube désespéré aux couplets parlés et au refrain sublime. Le reste, à quelques exceptions près ("L'Amour En Privé" de Vannier et Gainsbourg, "Pouce Au Revoir") est un peu tiède.

"Entr'acte"

(1974)

Toujours dans ce style variété-rock sous influence Laurel Canyon, le méconnu "Entr'acte" sonne merveilleusement bien grâce à des décisions de productions plus extrêmes qu'à l'ordinaire. Batteries au groove lourd, piano électrique, cordes oppressantes, basse jouée au synthé analogique ("Je Te Cherche", incroyable) accompagnent des titres qui parlent d'une tromperie, pas subie cette fois mais consommée.

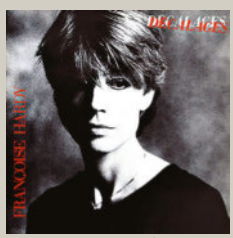
"Star" *(1977)*

Le début de la période Gabriel Yared, avec clichés de saxophone et basse fretless mais de fort jolies choses, "Ton Enfance", "Drôle De Fête" de William Sheller, "Enregistrement" écrite par un Serge Gainsbourg encore inspiré, "A Vannes" de Michel Jonasz, foireuse sur le papier (un parallèle entre La Havane et la préfecture du Morbihan) et magnifiquement déprimante.

"Musique Saoule"

(1978)

L'équipe est reconduite (Jonasz et Yared qui écrivent quasiment tout) avec davantage de slap, de chorus et de jeux de mots. Elle ne signe qu'un texte ("Perdu D'Avance") mais ses deux collaborateurs ont la délicatesse d'y aller mollo sur les morceaux jazzy-funky. Le cafard, donc, un registre où Jonasz excelle aussi. Le morceau-titre tube gentiment et le duo avec Dutronc ("Brouillard Dans La Rue Corvisart") est joli. On retrouve la même bande sur "Gin Tonic" (1980) où, sur des sonorités plus numériques, Hardy sort de sa zone de confort. Est-elle la Stevie Wonder française ("Juke Box") ? Est-elle forte en scat ("Jazzy Retro Satanas") ? Il fallait essayer pour comprendre que non. "A Suivre" (1981), à nouveau avec Yared, revient aux fondamentaux (tristesse et piano électrique chorus), de même que "Quelqu'Un Qui S'en Va" (1982), trois quarts déprime, un quart funky ("Tirez Pas Sur L'Ambulance") conclut la période avec le compositeur qui cartonnera ensuite au cinéma.

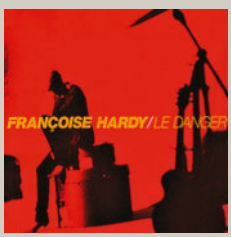


"Décalages"

(1988)

Après une longue pause, Hardy déboule au milieu des années Synclavier et cocottes de Stratocaster hors phase, épaulée par Jean-Noël Chaléat (connu pour avoir coécrit "Manureva" de Chamfort). Si l'on fait abstraction de la production, l'inspiration est présente (magnifique "Partir Quand Même") et l'interprète toujours au-dessus des nuages.

Photo Patrice Picot/ Gamma-Rapho/ Getty Images



"Le Danger"

(1996)

Le casting est plus chic pour ce retour : Rodolphe Burger de Kat Onoma produit, en compagnie d'Alain Lubrano, inconnu avec qui Hardy collaborera durablement et fera un beau duo ("Même Si Ça Fait Mal", pas sur ce disque). On imagine bien les séances : *"Rodolphe, pourriez-vous me faire des guitares comme le jeune homme de Blur ou celui de Radiohead qui a les cheveux sur les yeux ?"*. Un beau disque *inrockompatible* mais pas si marquant.

"Tant De Belles Choses"

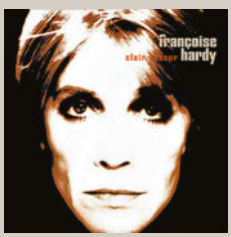
(2004)

Le processus est connu : sont ici conviés des gens qu'elle estime (Biolay, Ben Christophers, Perry Blake, Jacno, Pascale Daniel, son fils, Burger) pour un disque luxueux et grave dont la chanteuse assure la cohérence. Alain Lubrano, très bon mélodiste, signe avec Françoise la magnifique chanson-titre qui, déjà, parle de la mort.

"L'Amour Fou"

(2012)

Un piano à queue et des cordes grand luxe guident un album où la chanteuse aux cheveux d'argent ralentit encore le tempo, ne parle plus que de choses graves et choisit un pool d'auteurs-compositeurs allant de Victor Hugo à Julien Doré.



"Clair-Obscur"

(2000)

L'âge est assumé et la reine de la mélancolie semble prendre un plaisir fou sur ce disque détendu. "Puisque Vous Partez En Voyage" de Mireille avec l'homme de sa vie, tire des larmes. Le reste célèbre comme toujours la joie d'être triste, avec Lubrano et Burger, mais aussi un instrumental d'Eric Clapton adapté en chanson ("Contre Vents Et Marées") et "So Sad" des Everly Brothers chanté avec l'ami Daho.

"La Pluie Sans Parapluie"

(2010)

Après un album de reprises en duo en 2006, "(Parenthèses…)", retour aux choses sérieuses. Lubrano est très présent, Jean-Louis Murat ("Memory Divine") et Arthur H ("Les Mots S'Envolent") font un essai et Calogero participe à la plus belle chanson de l'ensemble, "Noir Sur Blanc". De l'avantage de n'être pas snob...

"Personne D'Autre"

(2018)

Dans une veine similaire, chanson de variété cinq-étoiles, Françoise Hardy revient d'un premier grand tunnel blanc et évoque l'expérience sur la plupart des chansons, qu'elle racontera ensuite en rigolant aux journalistes. Elle aurait pu finir son dernier album sur "Le Large", longue plainte qui ne parle pas de bateau. Ce sera "Un Mal Qui Fait Du Bien", courte ballade et pied de nez à la "Her Majesty". *"Ni dernier mot, ni mot de la fin."*

BONUS TRACK

L'émission musicale Bonus Track permet de découvrir tous les secrets de vos titres préférés. Grâce à des histoires parfois méconnues et des anecdotes, vous n'écouterez plus jamais ces tubes planétaires de la même façon.

ÉRIC JEAN-JEAN

DU LUNDI AU JEUDI
21H00 | 22H00

RTL

Retrouvez 2 fois par mois une émission spéciale de **BONUS TRACK** en partenariat avec **rock&folk** et la participation du journaliste Jérôme Soligny

M6 GROUPE

RTL.FR

Photo Thomas Padilla / Agence 1827 / RTL

Sans temps mort, ni faiblesse

Cage The Elephant

"NEON PILL"

RCA

Garage rock, punk blues, post-punk, psychédélique rock, rock alternatif /indie, autant de qualificatifs s'accumulant jusqu'à l'absurde pour enfermer dans des petites cases la musique de Cage The Elephant, alors qu'il suffirait de dire que cette formation originaire de Bowling Green dans le Kentucky délivre simplement un rock puissant, inspiré, entremêlant différentes influences dans des chansons en général composées collectivement. Le groupe est également réputé pour ses prestations scéniques débridées et enflammées avec, en figure de proue, un chanteur charismatique. Depuis son album éponyme en 2008, il a vendu près de deux millions de disques. Les trois premiers ont été produits par Jay Joyce, "Tell Me I'm Pretty" (2015) par Dan Auerbach des Black Keys et "Social Cues" (2019) par John Hill. Ce dernier est de nouveau à l'œuvre pour "Neon Pill", un sixième album enregistré dans cinq studios différents entre New York, l'Electric Lady, le Texas, la Caroline du Nord, le Tennessee et le studio de Hill lui-même, en Californie. Avant Cage The Elephant, un nom adopté en 2006, les trois fondateurs, les frères Shultz, Matt, chant, Brad l'aîné, guitare, et Jared Champion, batterie, faisaient partie de Perfect Confusion. Se sont d'abord ajoutés Daniel Tichenor, basse, et le guitariste soliste Lincoln Parish, puis après le départ de ce dernier en 2014, Nick Bockrath, lead guitare, et Matthan Minster, claviers. Pendant les cinq années qui se sont écoulées entre "Social Cues" et "Neon Pill", la pandémie du covid a bouleversé les habitudes, Matt et Brad ont perdu leur père et Matt a connu des épisodes dépressifs et une hospitalisation. Tous ces événements ont modifié leur approche, en particulier dans l'écriture de textes plus sombres, plus introspectifs à l'image de "Metaverse" et de la ballade "Out Loud" seulement dévolue à la voix, au piano et aux cordes. Les membres du groupe ont une nouvelle fois participé à la composition des douze chansons, à l'exception de "Out Loud", écrite par Matt Shultz et Caitlyn Smith, s'adjoignant également deux contributions de Vlad Holiday. Dès "HiFi (True Light)", l'interaction de deux guitares flashy, sobrement scintillantes, l'efficacité et la flexibilité de la section rythmique, "Shy Eyes" et les claviers se combinent pour créer un mur de son qui magnifie les mélodies et les inflexions de la voix. D'une manière inattendue pour un chanteur américain, Matt Shultz évoque parfois dans son phrasé Ian Dury surtout quand il scande les paroles de "Rainbow" ou "Ball And Chain" (rien à voir avec le titre de Big Mama Thornton). Est-ce parce que le groupe a résidé un temps à Londres ? C'est là-bas que le groupe a percé en 2008, l'album "Cage The Elephant" étant d'ailleurs paru en Grande-Bretagne avant les USA. "Float Into The Sky" et "Silent Picture" sont deux titres de pop psychédélique accrocheurs, là aussi sous influence anglaise. Rob Moose a dirigé et arrangé les cordes sur "Neon Pill", et "Good Time" où des chœurs soutiennent Matt Shultz. Même dans les passages pop, "Same", lyriques, "Silent Picture", ou plus lents, "Over Your Shoulder", sous l'impulsion de son chanteur, Cage The Elephant ne se départit jamais d'une énergie retrouvée et inépuisable qui embrase un album convaincant, sans temps mort, ni faiblesse.

✪✪✪✪

PHILIPPE THIEYRE

PISTE AUX ÉTOILES ✪✪✪✪✪ INCONTOURNABLE ✪✪✪✪ EXCELLENT ✪✪✪ CONVAINCANT ✪✪ POSSIBLE ✪ DANS TES RÊVES

Disques pop rock

Kelley Stoltz

"La Fleur"

AGITATED

Si Kelley Stoltz avait une tendance à la nostalgie, il pourrait regarder en arrière et se montrer satisfait du chemin parcouru : dix-huit albums, variant du bon au sublime, des participations scéniques auprès d'artistes mythiques (Echo & The Bunnymen, Robyn Hitchcock, Sixto Rodriguez) et une influence immense sur toute la scène de San Francisco des années 2010 (n'oublions pas qu'il a aidé les Oh Sees à percer en les produisant pour la première référence de leur label Castle Face, "Sucks Blood"). On ne lui en voudrait pas, à cinquante ans passés, de faire une pause pour s'occuper de sa jeune progéniture. Mais Stoltz a un souci : les mélodies émanent de lui dès qu'il pose ses mains sur les cordes d'une guitare ou les touches

d'un clavier. Alors il continue à les mettre en forme avec son talent d'artisan de la chanson pop à l'ancienne, jouant quasiment tous les instruments dans son home-studio et leur donnant cette patine qui fait sa signature : un vaste mélange d'influences alliant écriture pop typique des années 60 et enluminures synthétiques évoquant le meilleur des années 80. Des cascades guitares powerpop de "Hide A Song" (où Jason Falkner fait une apparition) au post-punk traversé de frissons synthétiques de "Awake In A Dream", en passant par la magnifique ballade "Victorian Box" (et son pedal-steel !) ou la contemplative complainte new wave "About Time", "La Fleur" est un nouveau témoignage de l'incroyable talent protéiforme de Stoltz. Un singer-songwriter qui n'en finit pas de nous épater, décennie après décennie, et sur lequel le temps ne semble pas avoir de prise.

✪✪✪✪

ERIC DELSART

Eels

"Eels Time!"

PIAS

C'est avec un point d'exclamation dans son titre que s'annonce le quinzième album studio de Eels. Ponctuation qui souligne le soulagement de son créateur qui, grâce à une opération à cœur ouvert, a bénéficié d'un bonus temps. Ceux qui suivent la carrière du groupe de Mark "E" Oliver Everett depuis ses débuts en 1996 savent déjà à quoi s'attendre : du beau, du râpeux, du son crachotant, de la douceur avec une pointe d'amertume et beaucoup de lumière au bout du tunnel. Sur "Eels Time!", E ne sort pas de la très rebattue zone de confort (la vie s'est chargée de ne pas lui en donner une, de toute façon) et tant mieux. Si on adore le voir réarranger ses morceaux sur scène, c'est un plaisir de se laisser réembarquer dans le monde du barbu hors du temps, là où il est acceptable d'écrire une chanson pour son poisson rouge ("Goldy"). Avec ses allures de comptine, "Time" ouvre l'album sur une note salement mélancolique. *"Le temps, il n'y avait que du temps alors…"* chante Everett, accompagné par une gratte acoustique dont les notes s'égrènent comme des secondes. S'il est facile de rendre poignante n'importe quelle chanson sur la finalité de l'existence, celle-ci le fait avec une grâce folle et la note d'espoir si typique du bonhomme. Comme la suivante,

"We Won't See Her Like Again", bijou éthéré aux accents byrdsiens sous LSD microdosé. "If I'm Gonna Go Anywhere" semble né d'une collaboration sous anesthésie avec Mercury Rev et oui, c'est un compliment. Mais c'est avec "I Can't Believe It's True'" qu'Everett réalise une rare prouesse : écrire une chanson sur la paternité qui ne poisse pas de mièvrerie, si fraîche, sincère et universelle qu'elle pourra servir de bande-son pour un mariage. Ou l'adoption d'un chien.

✪✪✪✪

ISABELLE CHELLEY

La Luz

"News Of The Universe"

SUB POP

Quartette de Seattle rattaché à la scène garage-rock califonienne depuis 2015, La Luz, guitares surf et voix éthérées, n'a jamais su trousser le proverbial tube qui lui aurait permis de passer un palier. Meneuse de la bande, Shana Cleveland a connu des moments plus que contrastés ces dernières années. Sa maternité lui a inspiré une escapade en solo, l'intimiste "Manzanita" (2023), couronnée par un succès d'estime, hélas suivie par une funeste annonce : celle d'un cancer du sein. Le traitement qui a suivi a logiquement interrompu les tournées et nourri l'écriture de ce cinquième long-format, qui est à la fois le premier avec la batteuse Audrey Johnson et le dernier avec deux piliers du combo : la claviériste Alice Sandahl (ultime rescapée de la formation d'origine)

et la bassiste Lena Simon. Misant sur un staff entièrement féminin, Shana a enrôlé la productrice Maryam Qudus pour enluminer ce "News Of The Universe" dont l'incipit quasi religieux, *a capella*, évoque instantanément "Our Prayer" des Beach Boys. Les harmonies caractéristiques de ces derniers sont répliquées sur "Strange World", qui débouche sur une étonnante section kraut orientalisante. La maladie hante la superbe "Poppies", malgré tout emplie d'espoir *("Dans les champs, les coquelicots fleurissent à nouveau").* La pop baroque de "Good Luck With Your Secret" évoque Love tandis que "Always In Love" est une magnifique ode à l'amour, ponctuée d'un solo étourdissant. Sur "Moon In Reverse", on entend du *phin*, version thaïlandaise de la mandoline, avant "Blue Jay" en finale. Une conclusion folk déchirante pour ce disque finement ouvragé, dans lequel La Luz panse ses blessures avec de lumineuses chansons et une admirable positivité.

✪✪✪✪

JONATHAN WITT

Pond

"Stung!"

SPINNING TOP/ MODULOR

Pond est souvent considéré comme un petit frère de Tame Impala par la perméabilité qui existe entre les deux groupes australiens, les musiciens ayant régulièrement transité de l'un à l'autre. Toutefois, si Kevin Parker est le maître du destin de Tame Impala, Pond est une formation ouverte dont la musique prend souvent des options plus expérimentales et les sonorités d'un psychédélisme débridé. Trois ans après "9" et les sorties en 2023 des disques de Nick Allbrook, le chanteur multi-instrumentiste, et de Jay Watson alias Gum (basse, guitare, synthés), ce dixième album de Pond, composé et produit collectivement, a été préparé sur une année chez Allbrook, puis enregistré dans un studio à Dunsborough, une station balnéaire de la côte sud-ouest de l'Australie. Troisième membre fondateur, Shiny Joe Ryan, guitares, complète la formation avec James Gin Ireland, batterie, et Jamie Terry, claviers. Plus long que ses prédécesseurs, "Stung!" s'étire sur une heure et quatorze chansons sans engendrer ni lassitude ni ennui tant Pond sait varier les climats et jouer avec les effets vocaux comme instrumentaux, à l'instar de "Constant Picnic" en ouverture. S'enchaînent ainsi les colorations soul, "(I'm) Stung", funky dans le style de Prince, "So Lo",

hard rock, "Black Lung", "Boys Don't Clash", pop rock, "O'UV Ray", "Elephant Gum", avec solo de guitare "Sunrise For The Lonely". Fusion inspirée, sans lourdeur ni passéisme, de psychédélisme et de progressif, "Last Elvis", "Fell From Grace With The Sea" et le long "Edge Of The World Pt. 3" au lyrisme space rock dans lequel l'instrumentation se conjugue à la perfection avec le chant et les mélodies, s'imposent comme des pièces maîtresses de l'album et du rock australien en 2024.

✪✪✪✪

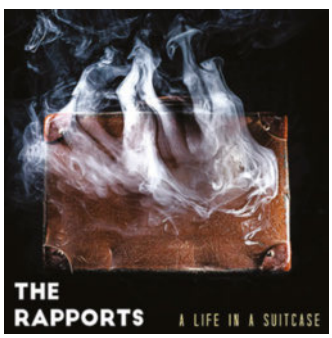
PHILIPPE THIEYRE

The Rapports

“A Life In A Suitcase”

NOA MUSIC

Bercé au son du pop-rock britannique des Kinks à Artic Monkeys, le groupe de Brighton maîtrise parfaitement les deux mamelles du genre : la mélodie et l’énergie. Pas encore complètement sortie des pubs de l’East Sussex, la bande menée par le chanteur et guitariste Thomas Skilton possède toujours en elle ce charme délicatement british fait d’effronterie et de panache mélangés à proportions égales dans une pinte de stout. Pour ce deuxième album, The Rapports auraient été inspirés par la résurrection du rock à New York dans la décennie ayant suivi 9-11. Baptisé “Meet Me In The Bathroom” — d’après le nom d’une chanson des Strokes reprise par la journaliste Lizzy Goodman pour son livre du même nom paru en 2017, cet épisode de l’histoire musicale



de la Grosse Pomme serait aussi important que la période Greenwich Village ou la scène proto-punk du début des 70’s. Dont acte. Représentée par des groupes comme The Strokes ou Yeah Yeah Yeahs, ce passage temporel vu comme un acte de résilience peut tout aussi bien être considéré comme le résultat d’une gentrification du monde de la musique aussi galopante qu’assommante. S’il est établi que les Strokes sont une source d’inspiration pour The Rapports, la manière de faire des Britanniques est beaucoup plus excitante à l’oreille que celles des New-Yorkais. Pour s’en rendre compte, il suffit d’écouter l’album avec des interprétations bien rentre-dedans comme la très The Knack “Hit Back”, “Always Messing Up”, “Paper Cup” ou “Rock B Roll Dream”. Mais là où les titres excellent, c’est quand Skilton baisse le tempo pour mieux décortiquer les rapports humains. Et là, nous nous retrouvons en tête à tête avec “Problems”, “Dancing On My Sofa”, “A Life In A Suitcase”... Définitivement du Made in UK comme on aime en écouter.

★★★★

GEANT VERT

Swim Deep

“There’s A Big Star Outside”

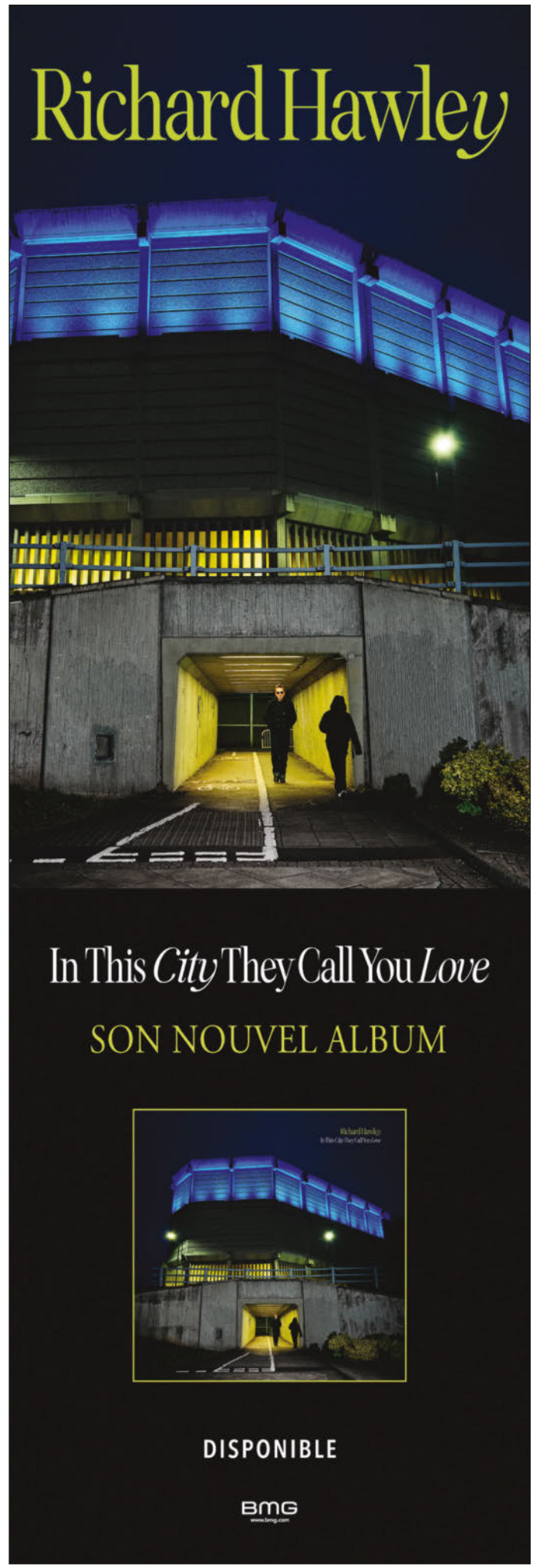
SUBMARINE CAT RECORDS

Swim Deep avait réussi le coup parfait avec son premier album, “Where The Heaven Are We” en 2013, qui se classe d’emblée dans le Top 20 britannique. Depuis, le groupe de Birmingham a connu des hauts et des bas, des périodes de doute, des évolutions dans son approche musicale et dans sa composition entre “Mothers” (2015), “Emerald Classics” (2019) et ce quatrième album, “There’s A Big Star Outside”. Austin Ozzy Williams, chant, guitare, et Cavan McCarthy, basse, synthés, sont dorénavant entourés par James Balmont, claviers, synthés, Robbie Wood, guitare, et Thomas Fiquet, batterie, tous les musiciens collaborant aux chœurs, éléments essentiels dans la construction de l’atmosphère onirique des onze chansons. De “How Many Love Songs Died In Las Vegas” à “Fire Surrounds”, Swim Deep nous immerge dans une dream pop aux variations de tempo et de rythme, “Glitter”. Produit par Bill Ryder-Jones, ancien lead guitariste de The Coral, “There’s A Big Star Outside” est enregistré dans son studio Yawn de West Kirby et dans les ICP Studios de Bruxelles où Swim Deep avait gravé ses deux premiers albums. Les instruments fusionnent pour former un ensemble sonore compact entremêlant synthés et cuivres lointains, “Very Heaven”,

éclatant en de brèves explosions de guitares électriques, synthés, claviers, mellotron et percussions, “First Song”, “So Long So Far (Marble Bellied Baby)”, ou développant une orchestration plus étoffée, “Big Star (Outside)”. “These Words” et un “Sun In Your Eyes” tout en délicates variations, résonnent comme des élégies nées des réflexions et des pensées mélancoliques d’Austin Williams dont la voix aiguë et les textes ajoutent à la singularité d’une formation britannique qui a, finalement, su retrouver l’inspiration.

★★★1/2

PHILIPPE THIEYRE



Disques pop rock

Amen Dunes

"Death Jokes"

SUB POP

C'est rarement la fête chez Amen Dunes, qui traîne son spleen depuis une quinzaine d'années sur des disques où l'arc-en-ciel des émotions oscille entre le noir et le gris-clair. Avec sa pochette sombre et son titre funeste, "Death Jokes" voit Damon McMahon s'écarter des thématiques de "Freedom", album de 2018 qui montrait le chanteur new-yorkais sous son jour le plus optimiste, presque joyeux par moments, ce qui se traduisait chez lui par des chansons au rythme baggy baignées d'une lumière vaporeuse. Avec "Death Jokes", on pourrait presque dire qu'Amen Dunes effectue un retour aux sources, celui de "DIA", premier album psychédélique lo-fi de 2009 qui nous avait à l'époque estomaqués

par son intensité et son jusqu'au-boutisme. McMahon y chantait alors sa détresse et ses tourments psychologiques avec un abandon qui faisait froid dans le dos. Sur "Death Jokes", on retrouve chez Amen Dunes ce sens de la souffrance théâtralisée dans des chansons dérangeantes, mais le décor a changé. Les guitares folk déglinguées ont laissé place à des synthétiseurs lugubres et des boîtes à rythmes ("Exodus"), McMahon utilise des samples à foison, pour créer des collages étranges au milieu de chansons ("Ian"), on croise régulièrement des beats hip-hop ("Joyrider") et l'album regorge de complaintes où cet écorché vif semble possédé ("What I Want", "Boys"). Comme tous les disques d'Amen Dunes, "Death Jokes" est un album difficile d'accès, mais où on trouve assez de moments de beauté pure pour avoir envie de s'y replonger.

★★★★

ERIC DELSART

Beak

">>>>"

INVADA RECORDS

Quatre petits chevrons qui avancent. Le titre du quatrième album de Beak suit la même logique que les trois qui sont sortis depuis 2009. Il ne sera pas question ici de grands concepts, simplement des derniers travaux de ces artisans de Bristol. Un krautrock de l'ouest britannique, style chéri dans la région (le spécialiste fou du genre, Julian Cope, vit à quelques menhirs de là), qui chez ces trois musiciens se caractérise par des chansons à la structure simple et étirée. Une batterie qui fait toujours un peu le même roulement — mais le bon — jouée par Geoff Barrow, qui chante parfois et râle le reste du temps, notamment quand on lui parle de son autre groupe Portishead. Billy Fuller, très bon bassiste engagé par Robert Plant, chante aussi. Enfin, Will Young alterne entre claviers et guitares avec une dilection pour les notes qui frottent, soit le cœur des obsessions sonores de Beak. Des nappes d'orgue dont la justesse oscille, soulignées par une basse synthétique bleue, un motif de basse tournoyant, une Stratocaster dont les quatre notes s'entrelacent et ces rythmes motorik mais avec un conducteur sous benzodiazépine. Comme à chaque fois, une grande beauté cotonneuse se dégage de l'ensemble. Les vieux ados en T-shirt font exactement la musique

qui les console du monde extérieur. La quête du son de synthé qui déconne comme il faut ("Denim") et les transes désespérées sont belles ("Ah Yeh", "Bloody Miles", "Seal" comme autant de déclarations d'amour à Can), mais la tentative plus écrite l'est encore davantage. Sur "Hungry Are We", les voix s'harmonisent avec une douceur façon Robert Wyatt, l'arpège se fait plus mélodieux et les trois antihéros touchent du bout des doigts le magnifique.

★★★1/2

BASILE FARKAS

Gyasi

“Rock N’Roll Sword Fight”

ALIVE

C’est officiel, toute la ville en parle. Eh bien, tant mieux. Dès 2022, on avait prévenu que Gyasi, le grand blond de Nashville avec une boot pailletée, valait le détour, ce que ce live confirme. A vrai dire, ça n’est pas si souvent qu’on chronique des disques de concert. Dans les années soixante-dix, il en pleuvait, et en plus des officiels, les fans de rock traquaient les pirates. Parfois avec un son pourri mais qui avaient le goût des fruits défendus. “Rock N’Roll Sword Fight” rappelle un peu ces albums live refilés sous le comptoir et que, forcément, on chérissait. On était pauvres, branleurs, mais quand même un peu snobs. Toujours est-il que cette collection de chansons du jeune prodige enregistrée aux USA, et de bien meilleure qualité que nos bootlegs d’antan,

est la meilleure façon de se plonger dans son univers. Certes, parce qu’il joue cartes sur table, Gyasi ne fait pas mystère de ses influences ou, plus exactement de celles qu’il revendique en ce moment. Car après deux albums studio, le gaillard qui la joue glam sur le plan du look et de certaines compositions — en prise directe sur T. Rex et Ziggy Stardust — pourrait très bien avoir envie d’élargir le spectre. Son talent de chanteur et de guitariste, qui lui permet d’ores et déjà d’aller aussi folâtrer du côté des Rolling Stones, des Stooges mais aussi de Led Zeppelin, paraît sans limite. Comme certains de ses héros, Gyasi se prétend réceptacle et tous les coups sont dans sa nature. De “Cheap High” à “Sugar Mama” en passant par ce “Godhead” qui doit presque tout à “Moonage Daydream”, son live est une décharge érectile, l’œuvre d’un passionné qui ose en se cognant des conséquences. Un mec bandant en somme.

★★★★

JÉRÔME SOLIGNY

Jenny Don’t & The Spurs

“Broken Hearted Blue”

FLUFF AND GRAVY RECORDS

La scène de Portland (Oregon) est l’une des plus actives des Etats-Unis. Régulièrement, des fulgurances jaillissent de l’endroit. Parmi les pépites du cru, il y a souvent des groupes au parcours aussi accidenté que celui de l’Enduro du Touquet. Par exemple, du punk à la country cowpunk, voire rockabilly trash, il y a une santiag que les membres de Jenny Don’t & The Spurs n’ont pas hésité à franchir. Expliqué comme cela, le processus paraît rapide, mais il n’en est rien. Pour comprendre la trajectoire du groupe, il faut remonter une bonne quinzaine d’années en arrière. A ce moment de l’histoire, tous les futurs membres du groupe sont déjà actifs sur la scène punk et jouent dans Don’t, Pierced Arrows, P.R.O.B.L.E.M.S., Poison Idea et The Wipers. Autant dire la crème de la crème de la scène locale. Un jour, la chanteuse Jenny et le bassiste Kelly Halliburton décident de consacrer une partie de leur temps libre à jouer des reprises de Patsy Cline et de Loretta Lynn. De fil en aiguille, l’idée devient un vrai groupe qui va se développer parallèlement à côté de tous les autres pour, finalement, tous les bouffer. Sorte de Jason And The Scorchers avec une chanteuse, Jenny Don’t & The Spurs a brillamment phagocyté le genre

pour se l’approprier. En dix titres et moins de 40 minutes, l’auditoire part en balade avec une succession de chansons qui compilent avec goût toutes les variantes possibles des bonnes et mauvaises rencontres chez les cow-boys. Entre le diddley beat de “My Baby’s Gone” et le mur de guitare garage de “Flyin’ High”, l’auditoire aura le choix pour apprécier les différentes facettes vocales de Jenny Don’t. Au final, un album qui n’a pas inventé la poudre, mais qui sait l’utiliser.

★★★

GEANT VERT

Disques classic rock

Alan Vega
"Insurrection"
IN THE RED

Le seul rap qu'aiment vraiment les vieux rockers, c'est celui d'Alan Vega. Il pourrait raconter n'importe quoi — ce qui n'est pas le cas —, on prendrait quand même. Pour sa voix hallucinée, tout à la fois agressive et réconfortante, inimitable. Et ses musiques lancinantes, grinçantes, qui cognent, raides comme la justice, aussi dansantes que des marches militaires bavaroises — à côté, Kraftwerk, c'est James Brown. On adore cette rigidité martiale qui pilonne pendant qu'Alan hurle ou murmure des atrocités et des trucs franchement menaçants. C'est dur, c'est froid, c'est chaud, ça fait mal, c'est bon, comme le train fantôme dans lequel on adore se faire peur. Ah oui, un détail : Vega serait décédé il y a tout juste huit ans. On a un doute. Pour nous, il est toujours vivant

et il nous envoie régulièrement sa bande-son d'un monde moderne qu'on aime tant (guerre, violence, racisme, etc.). Comme le précédent album posthume, l'excellent "Mutator", sorti en 2021, "Insurrection" a été assemblé par Liz Lamere, sa compagne (qui sort également un album solo), et Jared Artaud, qui ne cessent de découvrir des pépites laissées par Alan derrière lui et les arrangent... à la Vega. Ces onze chansons exhumées et retravaillées datent de la période 1997/98, juste après "Mutator" donc, et juste avant l'album publié en 1999, "2007". Alan Vega est décidément très présent ces temps-ci puisqu'une biographie coécrite par Liz Lamere, "Infinite Dreams – The Life Of Alan Vega", sort presque simultanément — avec une préface de Bruce Springsteen, excusez du peu. De quoi lire, de quoi écouter — sans parler de ses œuvres plastiques faisant actuellement l'objet d'une exposition à Paris... Mort, Alan Vega ? Beaucoup moins que certains vivants.

✪✪✪

STAN CUESTA

Quinn DeVeaux
"Leisure"
SOFABURN RECORDS

Un musicien qui s'affiche assoupi dans un hamac sur la pochette de son album bénéficiera toujours d'un a priori favorable, c'est entendu. Et Quinn DeVeaux conforte rapidement cette bonne première impression avec "Very Best Thing", un premier titre droit sorti des studios Muscle Shoals circa 1969, si bien ficelé qu'on dirait un inédit de Dan Penn. L'indolence arrive, elle, sur le deuxième titre, "Little Bit More", joyau de soul laid back qui téléporte l'auditeur en bord de rivière (le Mississippi, mettons) à observer les remous de l'eau tandis que le soleil caresse l'épiderme. Quinn DeVeaux est originaire de Gary, dans l'Indiana, dont il a décampé assez jeune pour étrenner sa carrière dans le Kansas, puis en Californie, avant de poser son flightcase à Nashville voici quelques années. "Leisure" est son quatrième album, qui le voit en digne héritier de grands anciens, Bill Withers en tête, sans tomber dans la copie carbone, loin s'en faut. De ces derniers, DeVeaux a retenu une leçon fondamentale : la parcimonie. Guitare, orgue ou cuivres n'interviennent que quand leur tour est venu, jouant juste le nécessaire, petites pièces d'un puzzle minutieux. DeVeaux écrit par ailleurs des splendeurs, pour guincher le samedi soir au juke joint

("You Got Soul") ou regarder la mélancolie d'un dimanche pluvieux droit dans les yeux ("Give Love A Try", "Many Days"). Des effluves de Louisiane, celle d'Allen Toussaint, embaument "Evil Woman" ou "USA", sans cliché (pas de syncopes, mais un beat droit), convoquant une humeur davantage qu'une recette. Un songwriting cinq étoiles, un son au diapason, que demander de plus ? Un hamac, peut-être.

✪✪✪✪

BERTRAND BOUARD

Lee Underwood
"California Sigh"
DRAG CITY

Attention : guitariste mythique ! A l'instar d'un Sterling Morrison qui n'a joué qu'avec le Velvet Underground, Lee Underwood n'a été l'accompagnateur — de génie — que d'un seul artiste : Tim Buckley... Avec son style inimitable, proche du jazz, enchaînant phrases en contre-chant, rythmiques et solos discrets, il était en effet le parfait faire-valoir — au sens propre — de l'incroyable Buckley. Il joue sur sept de ses neuf albums (et les deux autres sont ratés), sans compter les nombreux disques posthumes, et tous permettent de se délecter de son jeu proprement inouï. Preuve ultime de cette rare exclusivité amicale et musicale, à la mort de Tim, en 1975, Lee a raccroché les médiators. Il est devenu journaliste

musical et n'a repris le manche que pour cet album instrumental enregistré en 1988, totalement passé sous les radars. Et pour cause : il n'avait été édité que sous forme de cassette (format aujourd'hui furieusement tendance, mais alors furieusement fauché) en très peu d'exemplaires... C'est donc la première fois que ce "Souffle De Californie" arrive jusqu'à nous. Il serait malhonnête de dire que le fan de Tim Buckley y retrouvera ce qu'il aimait. C'est autre chose. Une musique méditative, limite new age, à base de guitare sèche et de synthés discrets (dus au coproducteur Steve Roach), agrémentés de rares interventions de pedal steel (Chas Smith) et de sax soprano (Kevin Braheny Fortune). On peut penser à John Fahey. On peut aussi ne penser à rien, c'est encore mieux. Depuis, Lee a abandonné la guitare pour le piano — il en jouait déjà parfois avec Tim — et publié des poèmes ainsi qu'un livre, qu'on aimerait bien voir traduit en français, "Blue Melody: Tim Buckley Remembered". A bon entendeur.

✪✪✪

STAN CUESTA

Ian Hunter
"Defiance Part 2: Fiction"
SUN RECORDS

On prévient : au moment d'écrire ces lignes et alors que ce disque est en rotation soutenue sur notre platine depuis quelques jours, on peut confirmer cette deuxième partie du projet "Defiance" ne sera certainement pas la dernière. Ian Hunter, pas exactement né de la dernière tornade puisqu'il vient de souffler quatre-vingt-cinq bougies (OK, peut-être pas d'un coup…) a en effet annoncé qu'il avait encore des chansons en stock dont certaines déjà finalisées. Malgré son titre, "Defiance Part 2: Fiction" n'est donc pas le nouveau volet d'une probable trilogie, mais plutôt une livraison de morceaux aux textes plus acides que ceux de l'album de l'année dernière. Pour une bonne et simple raison : Hunter qui, en agençant les mots à sa façon, est un des rares songwriters capables de leur faire dire plus que leur sens initial, avait fait le choix, l'an passé, de rassembler des chansons de sortie de covid, c'est-à-dire plus optimistes, plus cool quelque part. Cette fois, il se montre davantage en phase avec la réalité d'un monde que, comme n'importe quel être humain en capacité de réfléchir un tant soit peu, il considère mal barré. Comme si cette promesse alléchante ne suffisait pas, Ian et son coproducteur Andy York ont une fois encore sollicité de fines gâchettes qui ont toutes accepté

de dégainer : Jeff Beck (pour sa dernière apparition sur un disque), Lucinda Williams, Brian May, des membres de Cheap Trick, Black Crowes ou Stone Temple Pilot contribuent à l'excellence de "People" (elle a tout d'un tube), "The 3rd Rail" et "Weed" (oui, en faveur de la légalisation), pour n'en citer que trois sur les treize du disque.

✪✪✪✪

JEROME SOLIGNY

Staples Jr Singers

“Searching”

LUAKA BOP/ BIG WAX

A ne pas confondre avec The Staple Singers, la célèbre formation de Pop Staples et de ses enfants (dont la grande Mavis). Mais on navigue dans les mêmes eaux soul-gospel et si les membres de ce groupe, tous issus d’une même famille, les Brown, se sont rebaptisés Staples Jr Singers dans les années soixante-dix, c’est qu’à cette époque on n’arrêtait pas de leur dire qu’ils sonnaient comme les fameux Staple Singers. Leur “heure de gloire” est arrivée en 1975, avec la parution de leur unique album, “When Do We Get Paid”, plutôt confidentiel jusqu’à ce qu’il soit réédité l’année dernière par Luaka Bop, le label de David Byrne. Ce qui a permis au monde entier de les découvrir et de réaliser quelle extraordinaire

musique ils faisaient. Et voici dans la foulée ce nouvel album, produit par le même label, près de cinquante ans plus tard. Et... c’est quasiment pareil ! Rien n’a bougé. Cette musique est intemporelle. Dès le premier titre, “Living In This World Alone”, tout est parfait, dans le genre “downhome”, un mot intraduisible pour dire que ça vient vraiment de là-bas, dans le Sud, du terroir. De super voix, surtout celle d’Annie, un super son, une rythmique redoutable, des guitares simples, un groove dingue... Toute la soul et le rhythm’n’blues sont contenus là-dedans. On pense à Al Green, bien sûr, qui a lui-même passé sa vie à cheval entre soul sexuelle pour rouler sur le canapé et gospel rituel pour louer le Seigneur. Ici, c’est Jésus, God, etc. Normal, c’est du pur gospel. Il reste trois membres du groupe d’origine, accompagnés par leurs enfants et petits-enfants. Ils enregistrent tous assis en cercle, ensemble, dans la même pièce. Quand la musique vient de l’âme, elle ne vieillit pas. Prenez-en de la graine, jeunes rockers, et vous serez encore là dans cinquante ans !

✪✪✪

STAN CUESTA

Slash

“Orgy Of The Damned”

SNAKEPIT RECORDS/ GIBSON RECORDS

Ouvrir un “album de blues” par un larsen de quinze secondes donne une certaine indication. Surtout lorsqu’il se fond dans les accords de “The Pusher” de… Steppenwolf. Chantée par Chris Robinson, la version n’est pas désagréable mais est-ce bien là du blues ? Un peu plus loin, voici des reprises des Temptations (“Papa Was A Rolling Stone”, massacrée par la chanteuse Demi Lovato) ou de Stevie Wonder (“Livin’ For The City”, bonne pioche cette fois avec Tash Neal). Que Slash n’ait pas une conception intégriste du blues, c’est entendu. Mais est-il très honnête de vendre comme “album de blues” des choses qui n’ont que peu à voir avec le genre, d’autant que le guitariste des Guns ne se foule guère pour les réarranger ? Problème supplémentaire, quand il s’en tient aux morceaux du répertoire qui, à une exception près (“Awful Dream” de Lightnin’ Hopkins, suggéré et susurré par Iggy Pop), sont des titres archi rebattus, la sortie de route (66) n’est pas loin. Avait-on déjà entendu d’aussi vilaines versions de “Key To The Highway” et “Hoochie Coochie Man”, tentant de compenser par la saturation leur raideur arthritique ? Quelqu’un aurait dû expliquer au batteur que le blues électrique demande un minimum de souplesse, de swing,

de *roll,* comme dirait l’autre. “Born Under The Bad Sign” est de meilleure facture, merci à Paul Rodgers, et “Stormy Monday”, portée par une Beth Hart en feu et deux solos inspirés, est une bonne surprise. “Crossroads” est correct aussi, plus près de la version de Lynyrd Skynyrd que de celle de Robert Johnson, on s’en doute. Et l’instrumental signé du maestro n’a aucun intérêt (“Metal Chestnut”). Ah, le blues et les guitaristes de hard rock... Un mélange aussi heureux que l’eau et le feu.

✪✪

BERTRAND BOUARD

Seasick Steve

“A Trip A Stumble A Fall Down On Your Knees”

SO RECORDINGS/ SILVA SCREEN RECORDS LTD

Etrange parcours que celui de Seasick Steve, que lui-même s’est appliqué à brouiller. Son nom a fluctué au cours de sa vie. Le crédit des chansons indique Steven Gene Wold, mais il s’agit du patronyme de sa deuxième épouse — il serait né Leach. Jadis compagnon de route de Lightnin’ Hopkins, il participe à l’aventure de plusieurs groupes. Sa notoriété éclate littéralement après son passage à l’émission “Hootenanny” de Jools Holland sur la BBC fin 2006. Depuis, il enchaîne albums, tournées et festivals. Son surnom proviendrait du mal de mer dont il souffre. Né en 1951, c’est à 53 ans qu’il a sorti son premier disque en son nom. Avec “A Trip A Stumble A Fall Down On Your Knees”, il en est à son treizième, autant dire

que l’homme ne chôme pas et a encore beaucoup à délivrer. Seasick Steve navigue entre blues authentique et rock chromé, ne renonçant pas à la pedal-steel comme sur “Move To The Country” en ouverture, où il appelle à délaisser les téléphones portables et à s’installer à la campagne. L’homme vit dans la musique de sa jeunesse qui l’inspire par toutes les fibres de son être : “San Francisco Sound ’67” célèbre freaks, beats et autres hippies qui enflammaient la Baie lors d’un été resté fameux ; “Funky Music” embrasse blues et “sweet soul music” dans une communion fervente. Surpris par le succès qui a entouré ses débuts tardifs, Seasick ne dévie pas de son chemin. Son intégrité lui confère une large audience séduite par cette franchise indépendante des modes. Le style rappelle parfois ZZ Top mais avec une tonalité plus radicale. Seasick Steve est parvenu à imposer sa voix et avec ce nouvel opus inspiré, il continue à tracer son destin de hobo électrique.

✪✪✪✪

CHARLES FICAT

Emily Nenni

“Drive & Cry”

NEW WEST

Avec une mère qui écoute en boucle Hank Williams, pas étonnant qu’Emily Nenni, qui a quitté la Californie pour vivre à Nashville depuis une dizaine d’années, maîtrise si bien la country traditionnelle. Elle se fait remarquer dès le premier album, “Hell Of A Woman” (2018), autoproduit, suivi du maxi “Long Game” (2020). Pendant la pandémie, elle part vivre à la campagne. Il en résulte “On The Ranch” (2022), son premier pour New West. Produit par John James Tourville (membre des Deslondes) au Creative Workshop de Nashville, “Drive & Cry” débute par un tempo enlevé, “Get To Know Ya”, chanson d’une femme qui veut prendre du bon temps après le boulot. La route s’impose comme autre sujet (“Drive & Cry”, “Amarillo Highway”), tout comme l’alcool (“Set On The Steps”). Dans ces paroles, qu’on devine souvent autobiographiques, la chanteuse exprime plusieurs fois sa faim de liberté, d’indépendance (“I Don’t Need You”, très rock, “I Don’t Have To Like You”). L’amour (chaud), la bière (glacée), la famille, les amis, les chiens, les pleurs et les rires, “Greatest Hits” (comprendre les coups les plus durs) évoque tout un monde. Sur trois temps, la pedal steel (Mike Daly) et l’harmonica (Ilya Portnov) colorent à la perfection “Lay Of The Land”

où les noms de Palo Duro, Saratoga, Shoshone, Navajo, etc., surgissent comme des fantasmes de citadine. Des intonations à vous fendre le cœur, une sobriété remarquable, le sens de la formule, une montée de ton au moment propice, avec “Changes” Emily Nenni n’est jamais aussi proche de celles qu’on imagine ses références, Patsy Cline ou Loretta Lynn. Le chant nasal et l’écriture, très directe, l’ancrent dans la noble tendance honky-tonk.

✪✪✪✪

JEAN-WILLIAM THOURY

Disques français

Lord$
"Speed It Up"
TRICATEL

Lord$, derrière ce nom de rappeur américain capitaliste et fier de son trône, est un groupe de cinq musiciens qui doivent moins aux trois accords punk qu'à un jazz débarrassé de son élitisme. Personne ne sera surpris que ce premier album sorte chez Tricatel : tout ici est dédié à la liberté artistique et l'exploration sans carte ni esprit colonisateur. Naviguant entre une pop solaire, voire spatiale, et l'expérimentation la plus ludique, la musique de Lord$ est un hymne à la dérive des continents, comme si la Californie avait décidé de s'arracher à sa côte Ouest pour s'ancrer quelque part sur les bords de Seine. Musique d'enfants terriblement doués (ici, la technique, jamais démonstrative, a de quoi filer des complexes à pas mal de formations hexagonales ou d'ailleurs),

c'est une cour de récré un jour d'ondée aux gouttes de LSD. "Speed It Up", qui ouvre, à la batterie cavalcade, la guitare funky et dévoile des strates Capitaine Flam. "Anyway" glisse d'une pop aérienne vers un jeu vidéo sans frontière et sans boss à la fin. Ça tourbillonne sans jamais s'évaporer et c'est jubilatoire. "Billy Joel" aurait pu, comme le chanteur du titre, enflammer les booms des années quatre-vingt. Propice aux enlacements des corps et aux sourires apaisés. Supertramp en vachement plus sexy. "Dick Pic", où quand, par erreur, on envoie une photo de son sexe à sa mère. Moins grivoise que rigolote, cette chanson, comme beaucoup d'autres sur ce disque sans entrave, pourrait aussi enrichir le score d'un film porno sans esclave ni producteur salace. "Everybody Knows" doit moins à Leonard Cohen qu'à Nintendo et aux Bee Gees, avec des petits *"lalala"* de lutins pacifiques et malicieux. "Here We Go", c'est une jungle (le genre musical né en Angleterre) organique, une transe imparable. Jusqu'à "Fantasy", dernier titre, bouteille au cosmos impeccable. Pendant que sombre le monde, Lord$ lui surfe sur une vague géante de cool. Encore !

✪✪✪

JERÔME REIJASSE

The Supersoul Brothers
"By The Way"
DIXIEFROG RECORDS/ PIAS

Si certains ne réalisent toujours pas que la musique n'a plus ni frontières ni nationalité, The Supersoul Brothers pourraient les faire changer d'avis. Formé à Pau il y a près de dix ans, ce big band de huit musiciens (plus quatre autres convoqués pour l'occasion) baigne dans la soul et pourrait très bien venir des Etats-Unis. Adepte de la luxuriance instrumentale (section rythmique, guitare, claviers, cuivres, chœurs), il bénéficie d'un chanteur au timbre rugueux et profond qui en constitue la figure de proue vocale mais consent à céder la place à sa choriste féminine pour un morceau au titre approprié ("Play It Like A Sister"). Aussi à l'aise dans l'uppercut punchy que dans la ballade bluesy à ras de tripes ("One More Day"), dans la démonstration de force funk-rock ("Toy Party Time") que dans la délicatesse blues jazzy ("By The Way"), l'octet paie au passage son tribut aux modèles qui l'ont inspiré (James Brown, Otis Redding) sans verser ni dans l'hommage appliqué ni dans l'imitation éhontée. La preuve, il se contente d'une seule reprise ("Heart Made Of Stone") et, en accélérant le rythme et en transformant le dub en un rhythm'n'blues tonique, il transforme l'essai grâce à cette interprétation

nettement plus musclée du seul tube du trio vocal jamaïcain The Viceroys. Les onze autres titres sont tous des originaux emportés par la cohésion de l'ensemble et son sens du groove : les meilleures réussites sont ainsi placées sous le signe de la danse et auraient pu figurer sur les mythiques compilations "Rhythm'n'Blues Formidable", à l'instar du frétillant "Where Are You?" ou du trépidant "Yeah ! Yeah ! Yeah !" et son refrain tubesque.

✪✪✪

H.M.

Sunshade
"Melanconia Felice"
TOUT EST COURAGEUX

On est en droit de penser que la pop (la bonne) est un art. Qui se mérite et ne doit pas être mis entre toutes les oreilles. Rare comme la dorure à la feuille. Si on exagérait, on dirait que la pop ne peut, finalement, être comprise que par ceux qui en font. Que sait vraiment de cette légèreté apparente le scribe, mélomane sur les bords, qui de toute sa vie n'aura jamais pondu l'ombre d'un refrain chouette à entonner ? Présomption de culpabilité a-t-on envie d'écrire. Sunshade de Paris, depuis quelques années, coche toutes cases d'une pop charmante et en français qui vaut tellement mieux que les horreurs qui engluent les ondes. Sunshade reste un secret bien gardé, même si leur nom bruisse sur le Web où quelques bons blogs

se sont désormais substitués à la mauvaise presse. Sunshade, c'est donc — comme on l'avait signalé dès "Visages", l'album précédent paru en 2020 — de la pop pastel et ajourée, qui laisse passer des mélodies du temps d'avant, des harmonies qui font du bien par où elles s'insinuent encore, des airs de presque rien qui slaloment entre des bouffées d'émotion. Sunshade, qui ne polluera jamais la cérémonie d'ouverture du festival de Cannes, c'est une décapotable à essence déboulant sur la corniche nacrée qui descend vers Rimini. Et, oui, la fille sent bon et a le foulard qui vole au vent. Pininfarina et Jean-Marie Farina. Comme si ça ne suffisait pas, Sunshade, qui la joue collectif, ajoute les visuels de l'artiste Emmanuelle Valleran et la voix de Camille à sa belle équation. La première a illustré chaque titre de "Melanconia Felice" dont la seconde, qu'elle parle ou chante, est le sucre glace. On sait déjà que l'été sera lourd, mais aussi que "Là-bas", "Room Service" ou "La Lunga Notte" aideront à le supporter.

✪✪✪✪

JÉRÔME SOLIGNY

L'Etrangleuse
"Ambiance Argile"
LA CURIEUSE/ COMPAGNIE 4000/ INOUÏE DISTRIBUTION

Dépaysement garanti avec le nouvel album de L'Etrangleuse. "Le Remède" donne le ton d'emblée et l'on est happé par cette enivrante tournerie ponctuée de chœurs et de textes scandés. Dans la foulée, les boucles répétitives de l' "Ironie Du Sort" qui s'étirent sur plus de six minutes constituent une invitation à la transe initiée par la section rythmique, la harpe à pédale et la *djéli n'goni* (guitare traditionnelle ouest-africaine). Le duo orignal fut formé il y a quinze ans à Lyon par une harpiste classique adepte de musiques improvisées et un guitariste aux références éloquentes (MacZde Carpate et L'Orchestre Tout Puissant Marcel Duchamp). Pour son quatrième album (présenté dans une formule livre-disque aux illustrations superbes), il élargit sa formule en intégrant une bassiste et un percussionniste, et il prend son envol en brouillant les repères entre musique répétitive et pop psyché, entre post-rock et world. Impossible de résister à ce tourbillon de fantaisie et d'inventivité qui ne perd jamais le sens du rythme tout en égrenant des textes empreints d'une poésie totalement barrée, qui ne sont pas sans évoquer ceux de Brigitte Fontaine *("Oh mais il n'est pas de mort, pas de mort !/ On s'éloigne, seulement/ On se tait, seulement/ On est seul, seulement/ Invisible et seul")*

— et d'ailleurs la voix principale tout en douceur rappelle celle de son compagnon Areski ("Pas De Mort"). Si le parti pris instrumental est parfois privilégié ("Filu E Ferru"), c'est surtout quand il parvient à s'associer à des bribes de chansons ("Ambiance Argile", "Les Pins", "Ornières") que l'alchimie fonctionne à plein et que devient évidente l'étonnante palette créative de ce groupe hors normes.

✪✪✪

H.M.

Olivier Rocabois

"The Afternoon Of Our Lives"

DECEMBER SQUARE/ KURONEKO

Une oreille rapidement jetée sur les gros cartons débités au kilomètre par certains roitelets millionnaires trustant le sommet des hit-parades français révèle une totale incapacité quant à sortir d'une leur zone de confort payante, délimitée par deux accords neuneus bouclés sur une nappe de synthé. On ne loue plus des musiciens mais une armée de chargés en communication ! Pourtant, à l'opposé de ces gougnafiers pseudo-rebelles en balsa, il en est d'autres sensibles qui pensent — à juste titre — qu'une chanson ne vaut pas tripette sans un travail mélodique minutieux. Ça tombe bien : pour la troisième fois, Olivier Rocabois, couturier anglophile et indépendant

de la pop 2024 faite en France, remet le couvert et rallume les chandeliers pour qui est curieux de découvrir le chaînon manquant entre l'art de Divine Comedy (période classique) et celui d'un Bowie pré-Ziggy devenu leader des Bee Gees. Passé ce cliché relayé à l'excès, c'est téléphone coupé et seul chez soi qu'il faut s'enquiller l'album d'une seule traite. C'est par-dessus une féerie instrumental que notre Breton aligne ses premières doléances : "Stained Glass Lena" (regrets de ne pas pouvoir pleinement jouir du temps qui file trop vite), "45 Trips Around The Sun" (regrets de ne jamais être compris à temps), "You Only Live Thrice" (Rocabois s'explique : *"I'm pissing melodies from dawn to dusk/ Don't wanna be no Elon Musk, I'd rather lick asses and pussies all day long/ That would be a full time job"*. Ouch !), "Over The Moon" qui sonne comme un inédit d'Epic Soundtracks, jusqu'au morceau "Lifetime Achievement Award Speech", rêverie sans parole en clôture d'un album que l'on remet machinalement au début. Encore et encore.

✪✪✪✪

SAMUEL RAMON

Grand Public

"Sensations Diversions"

LISBON LUX RECORDS/ KURONEKO

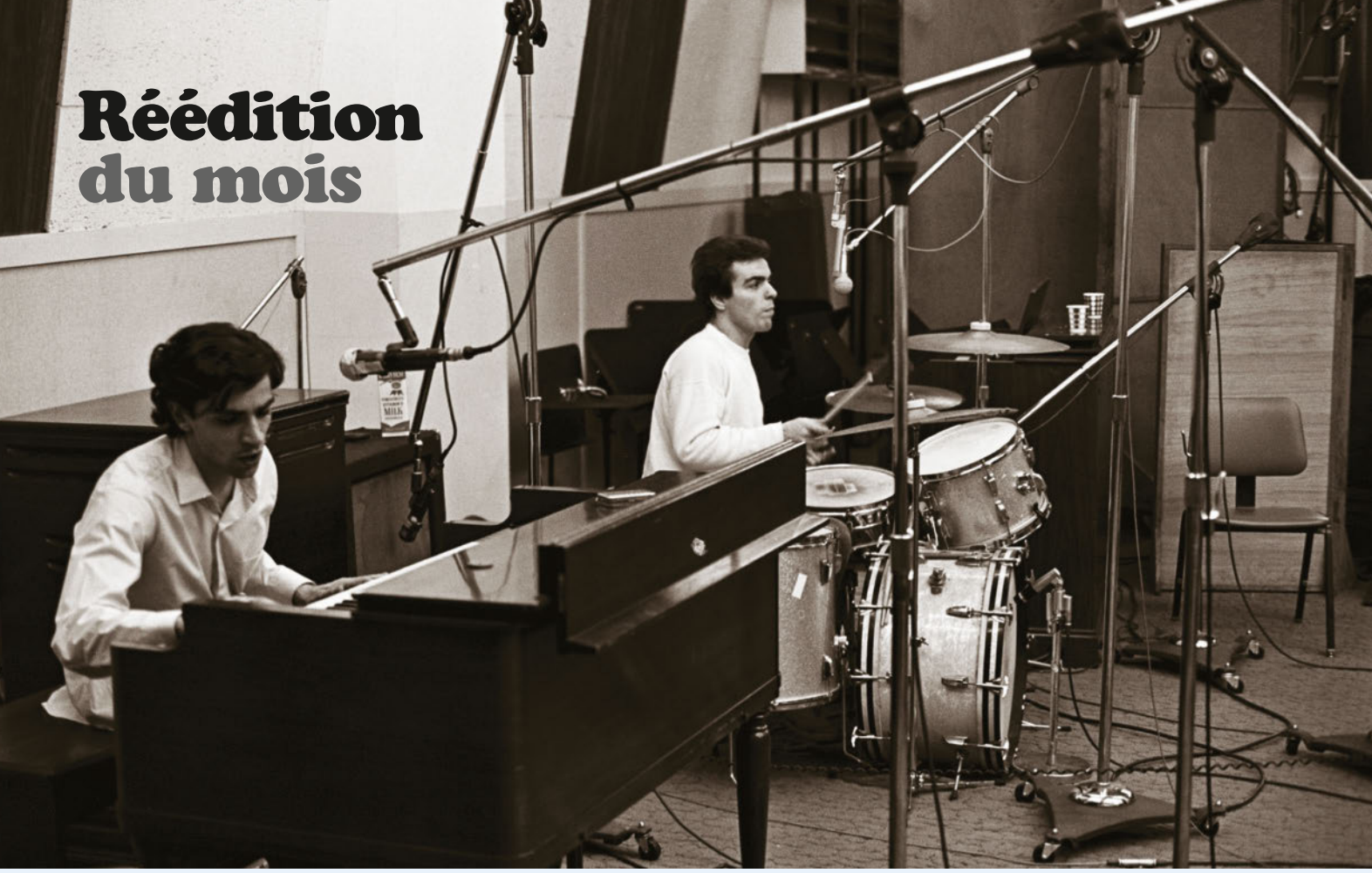
Corridor, Hippie Hourrah, Population 2..., on ne va pas faire la même énumération chaque mois : la scène montréalaise actuelle est une des plus passionnantes du moment avec de nombreux groupes versés dans le rock psychédélique aux tendances krautrock. Dernier exemple en date, Grand Public a fait parler de lui en 2023 avec un premier EP intitulé "Idéal Tempo" et publie enfin son premier album "Sensations Diversions" qui se montre à la hauteur des attentes. Quatuor de formation classique (basse, batterie, guitares, parfois rehaussées d'un clavier), Grand Public est mené par le chanteur-guitariste Grégori Paquet, croisé chez The Stills il y a une quinzaine d'années, qui chante en français des complaintes post-punk aux guitares anguleuses. La force du groupe se situe dans le groove insistant qu'il parvient à créer à chaque chanson, avec ces lignes de guitare qui se croisent, se répondent et élèvent la musique du groupe jusqu'à des hauteurs inattendues ("Lisbonne, Paris La Sorbonne"). Parfois c'est frénétique et éhontément kraut, tendance Neu! ("Brise Favorable"), d'autres fois plus vaporeux et apaisé, limite shoegaze ("Attaque Le Terrain"), mais la forte personnalité du groupe

— notamment marquée par le chant singulier de Paquet, qui scande chaque mot en les appuyant — rend l'ensemble cohérent et, surtout, immensément plaisant.

✪✪✪

ERIC DELSART

Réédition du mois



The Rascals

"IT'S WONDERFUL – THE COMPLETE ATLANTIC STUDIO RECORDINGS"

Now Sounds (Import Gibert Joseph)

Seconde moitié des années soixante aux Etats-Unis. Tout se joue sur la côte Ouest, entre Los Angeles et San Francisco : Byrds, Beach Boys, Doors, Love, Grateful Dead, Jefferson Airplane, Spirit, etc. De l'autre côté du pays, ils sont rares à tirer leur épingle du jeu. Le groupe le plus important de l'époque — le Velvet Underground — ne vend pas un disque. Deux autres explosent, artistiquement mais aussi commercialement. Les merveilleux Lovin' Spoonful, sur lesquels il faudra revenir un jour dans ces pages, et les Rascals. D'abord baptisés Young Rascals contre leur décision, ils sont devenus plus tard, et dans la mémoire collective, Rascals tout court. Un groupe fabuleux comptant en son sein plusieurs italo-américains doués pour des versions folles de morceaux plus ou moins connus, puis grands songwriters et, dès le début, excellents musiciens avec en plus de cela deux très grands chanteurs. Les deux cadors sont Felix Cavaliere (chant et orgue Hammond) et David Brigati (chant, percussions). Avec un batteur venu du jazz, un grand guitariste et un super bassiste, ces gens ont produit entre 1965 et 1971 certaines des plus belles choses jamais enregistrées sur le continent. Ils adoraient la soul, qu'elle vienne de chez Stax ou de chez Motown, et, comme tout le monde, les envahisseurs anglais. Ils ont été le premier groupe entièrement blanc signé chez Atlantic, label de la majorité de leurs héros. Ils bénéficiaient de l'aide du mythique Tom Dowd et d'une console huit pistes alors que les Lovin' Spoonful n'en avaient que quatre (et n'étaient pas chez Atlantic). C'est sans doute pourquoi, avec l'assistance de Dowd, leurs albums et singles sonnent à merveille tant d'années après. Le groupe a commencé, comme un peu tout le monde à l'époque, en versant dans la reprise, carrément grandiose. Il faut entendre ce qu'ils font de "Slow Down" ou "Mustang Sally" sur leur premier album, "The Young Rascals", paru en 1965. Mais c'est une autre chanson qui explose tout : "Good Lovin' ", un machin inconnu des obscurs Olympics. Le truc, entre garage (les fabuleux garagistes de Floride We The People ont repris les Rascals) et soul, mais enregistré avec beaucoup de moyens, est catapulté n°1 des charts. C'est l'intronisation des Young Rascals, d'autant qu'un autre single, "I Ain't Gonna Eat Out My Heart Anymore", de Lorie Burton et Pam Sawyer, encore une merveille, cartonne aussi. Il y aura encore d'autres reprises sur l'album suivant ("Collections: The Young Rascals"), Motown ("Too Many Fish In The Sea") ou Atlantic/ Stax ("Land Of 1000 Dances"). Les Rascals, dans le fond, faisaient la même chose que les groupes mod en Angleterre. Mais ils le faisaient plus naturellement puisqu'ils venaient du pays d'origine. Enfin arrivent les grandes compositions du groupe, et il y en aura plusieurs. "You Better Run" (reprise en Angleterre par Listen, premier groupe du jeune mod Robert Plant et les N' Betweens, futurs Slade produits par Kim Fowley), "Love Is A Beautiful Thing", "Come On Up", "What Is The Reason", "How Can I Be Sure", "I've Been Lonely Too Long" et le morceau phénoménal qu'Atlantic ne souhaitait pas sortir en single car jugé trop mou par rapport à leurs précédents succès, et qui sera finalement leur plus grand tube, "Groovin' ". Un midtempo ensoleillé, chic et cool, une authentique merveille. L'album du même nom est phénoménal. Aucun groupe aux Etats-Unis, y compris les Box Tops, ne jouait de la blue-eyed soul de cette manière. Puis les Rascals ont évolué. Ils se sont légèrement penchés sur le psychédélisme avec quelques influences orientales sans jamais être pénibles, mais aussi sur le jazz, incorporant de la flûte traversière entre autres bricoles. L'un de leurs disques a été baptisé "Freedom Suite", comme le classique de Sonny Rollins, et mélangeait chansons et instrumentaux. Enfin, ils ont lorgné vers le funk puis, faute de succès, ont implosé au début des années soixante-dix. Ce coffret extraordinaire propose tous les albums pour Atlantic, en version mono et stéréo, avec plusieurs bonus. Le son est impressionnant, le livret se dévore. Les Rascals sont un peu oubliés aujourd'hui mais que les choses soient claires : on ne parle pas d'un énième groupe de série B américain. Tout cela est formidable.

Chic et cool

NICOLAS UNGEMUTH

Photo Don Paulsen/ Michael Ochs Archives/ Getty Images

Tous les punks anglais ont adoré

T. Rex
"TANX"
Edsel (Import Gibert Joseph)

Marc Bolan était moins doué pour les mélodies que David Bowie et moins intéressé par l'avant-gardisme que Roxy Music. Son truc résidait dans la simplicité. On ne parlera pas, par charité chrétienne, des premiers disques de Tyrannosaurus Rex, dans lequel l'ancien mod de 1962 (soit longtemps avant les parkas, les scooters maquillés en sapins de Noël et les bagarres contre les rockers) bêlait comme une chèvre maltraitée, mais il faut bien admettre qu'après le succès largement mérité des fabuleux "Electric Warrior" et "Slider" (1971 et 1972), il fallait un certain talent pour survivre. C'est ce à quoi est parvenu Bolan en sortant quelques singles faramineux avant la parution officielle du très attendu "Tanx". "Children Of The Revolution", "20th Century Boy" et "Solid Gold Easy Action" ont largement démontré pour qui en aurait douté qu'en 1973, la superstar, car c'en était une, n'avait pas tout dit. Aujourd'hui, "Tank" est un peu éclipsé par ses deux prédécesseurs. C'est dommage, l'album est une grande réussite. Il y a les chansons et la voix de l'idole du glam, mais l'autre héros ici, c'est Tony Visconti, absolument génial d'un bout à l'autre. Mellotron, cuivres, slide, chœurs féminins, c'est un festival pour un autre chef-d'œuvre enregistré en France, au château d'Hérouville. Ceux qui ont la réédition Rhino de 2022 n'ont aucun intérêt à s'acheter celle-ci (présentée en outre dans un format peu pratique : deux CD dans une pochette de 45 tours), c'est exactement la même, avec les mêmes bonus, soit les fameux singles indispensables, des mix différents et des démos. Pour les autres, il s'agit bien de l'un des meilleurs albums du rock britannique du début des seventies. Et tous ces *"Yeah!"* très virils ont dû marquer à vie le jeune William Broad, futur Billy Idol. D'ailleurs, tous les punks anglais ont adoré T. Rex dans leur jeunesse. On les comprend.

The Durutti Column
"VINI REILLY FACD 244"
Factory (Import Gibert Joseph)

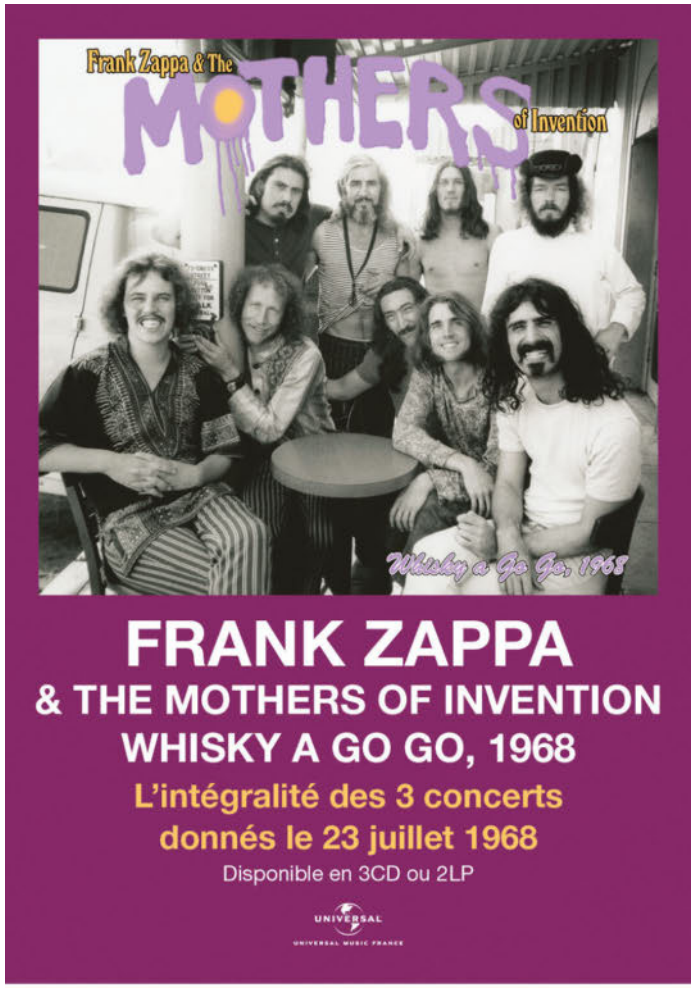
Le titre est incompréhensible et la pochette n'est pas la même que celle de l'album sorti en 1989. Qu'importe, il s'agit de l'un des plus beaux albums réalisés par cette âme fragile et tourmentée qu'est Vini Reilly, un guitariste très original. Dans les notes de pochette de cette superbe réédition (le disque, un live, des titres supplémentaires sur un autre CD intitulé "Sporadic Recordings", un livret très intéressant), un journaliste anglais comparait Reilly à une sorte de Steve Reich de son temps. Ce n'est pas idiot. On peut aussi dire que l'homme de Manchester réinventait la musique ambient de Brian Eno avec des guitares. Pas n'importe lesquelles. Reposant sur un delay à bandes (le mythique Roland 201 Space Echo qui vaut une fortune aujourd'hui), des cordes super fines jouées avec ses ongles et un emploi très subtil du vibrato dont Reilly compare l'effet à "*un ensemble de cuivres*". On peut, et ce serait compréhensible, se moquer et affirmer qu'il s'agit de *"wallpaper music"*, on peut aussi s'allonger sur un canapé, mettre le disque, fermer les yeux et léviter en trouvant cela très beau. D'autant que l'album est impeccablement produit par Stephen Street, qui avait amené Reilly à collaborer avec Morrissey, chanteur de ses anciens clients, les Smiths de "The Queen Is Dead" et de "Strangeways Here We Come".

Gil Scott-Heron/ Brian Jackson
"WINTER IN AMERICA"
Strata East (Import Gibert Joseph)

Est-ce du jazz soul ou de la soul à la sauce jazz ? Les deux. Quoi qu'il en soit, le résultat est sublime. Brian Jackson au Fender Rhodes (et parfois au piano) et Gil Scott-Heron qui a arrêté de déclamer ses poésies pour se mettre à chanter, accouchent en 1974, soit deux ans après le classique "Pieces Of A Man", d'une beauté inclassable, l'un des monuments de la musique noire de l'époque. Cette réédition en gatefold replica bénéficie d'un son hallucinant offrant tout son relief aux parties de Brian Jackson. Ces deux-là allaient travailler ensemble par la suite à plusieurs reprises, ils n'ont jamais rien fait de mauvais, mais n'ont plus jamais atteint ce niveau.

Rééditions

Ce coffret devrait plaire aux goths



Little Richard

"RIGHT NOW!"

Omnivore (Import Gibert Joseph)

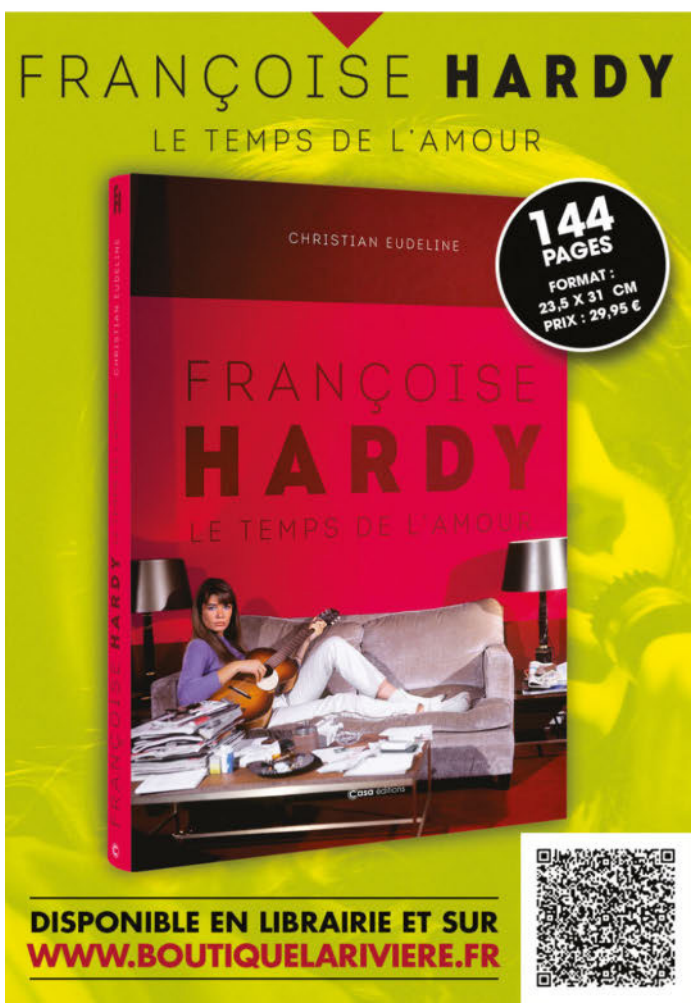
Dans les années soixante-dix, la plupart des pionniers blancs du rock'n'roll fifties ont viré country, avec des résultats divers et variés. Little Richard, lui, s'est tourné vers la soul dès le milieu des années soixante. Ce petit album (huit morceaux dont trois durant plus de six minutes), sorti en 1974 sur un label budget, ne bénéficiant d'aucune promotion et vendu à moins de deux dollars, montre que l'homme n'avait rien perdu de son talent. Criant moins qu'à ses débuts, il montre mieux l'expressivité de son chant et livre de belles versions de "(Sittin' On) The Dock Of The Bay" ou "Chain Of Fools". Naturellement, rien ne vaut ici les trois premiers albums sortis chez Reprise au début des années soixante-dix, et encore moins les séances mythiques réalisées pour Okeh vers 1967, qui font le bonheur des amateurs de northern soul, mais tout de même, l'ensemble force le respect.

The Vibrators

"THE SINGLES 1976-2017"

Captain Oi! (Import Gibert Joseph)

Forcément, avec un groupe baptisé les Vibromasseurs et un premier single titré "Nous Vibrons", il ne faut pas s'attendre à la finesse absolue. Les Vibrators — l'un des premiers groupes punks anglais — ont accompagné Chris Spedding qui venait de produire les démos des Sex Pistols sur sa *novelty song* "Pogo Dancing" (le "Let's Do The Twist" de 1977). Ils avaient un bon guitariste en la personne de John Ellis, et un chanteur, Knox, âgé de 31 ans. A l'époque du punk londonien, ce n'était pas le rêve. Ces gens savaient jouer mais étaient moins doués pour écrire des chansons. Pour les archivistes du punk britannique, le premier album suffira amplement, ce triple CD qui va jusqu'à 2017 ne concernant que les maniaques.



Sonny Vincent

"PRIMITIVE 1969-76"

Ripple Music (Import Gibert Joseph)

C'était un homme qu'adoraient les deux journalistes de Rock&Folk Cyril Deluermoz et Vincent Hanon. Sonny Vincent est une énigme : à New York, il a enregistré, avec différents groupes (Fury, Distance, Testors, Liquid Diamonds) entre 1969 et 1976, des furies qui semblent directement sorties du Detroit des grandes années de la haute énergie. Il n'y a pas de "Sister Ann" ou de "Search And Destroy" ici mais ça dépote sérieusement, les guitares sont en surchauffe et le chant est aussi furibond qu'un Iggy en pleine crise. Voici pour les amateurs.

Melanie

"STONEGROUND WORDS"

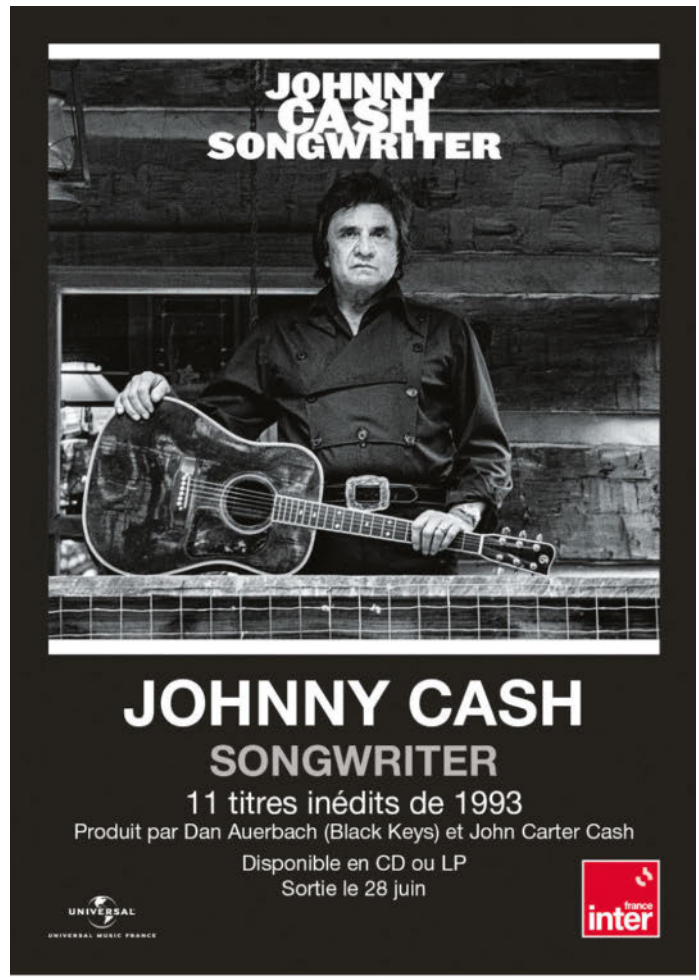
Neighbourhood Records (Import Gibert Joseph)

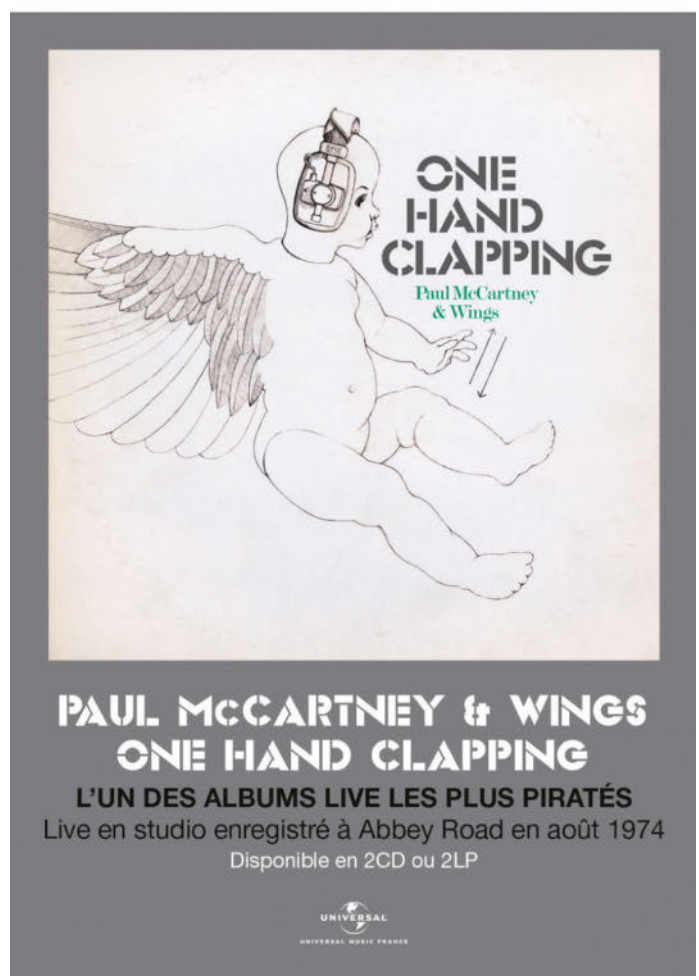
Elle a eu son quart d'heure de gloire aux Etats-Unis au début des années soixante-dix. Mélanie faisait une pop folk assez mélodique et joliment orchestrée. En 1973, elle a enregistré l'équivalent d'un double album. Sa maison de disques en a décidé autrement et a sorti un simple. Aujourd'hui, les autres titres sont inclus dans cette édition double CD, ainsi que d'autres prévus pour l'album suivant. C'est sympathique mais Melanie n'était ni Carole King ni Laura Nyro

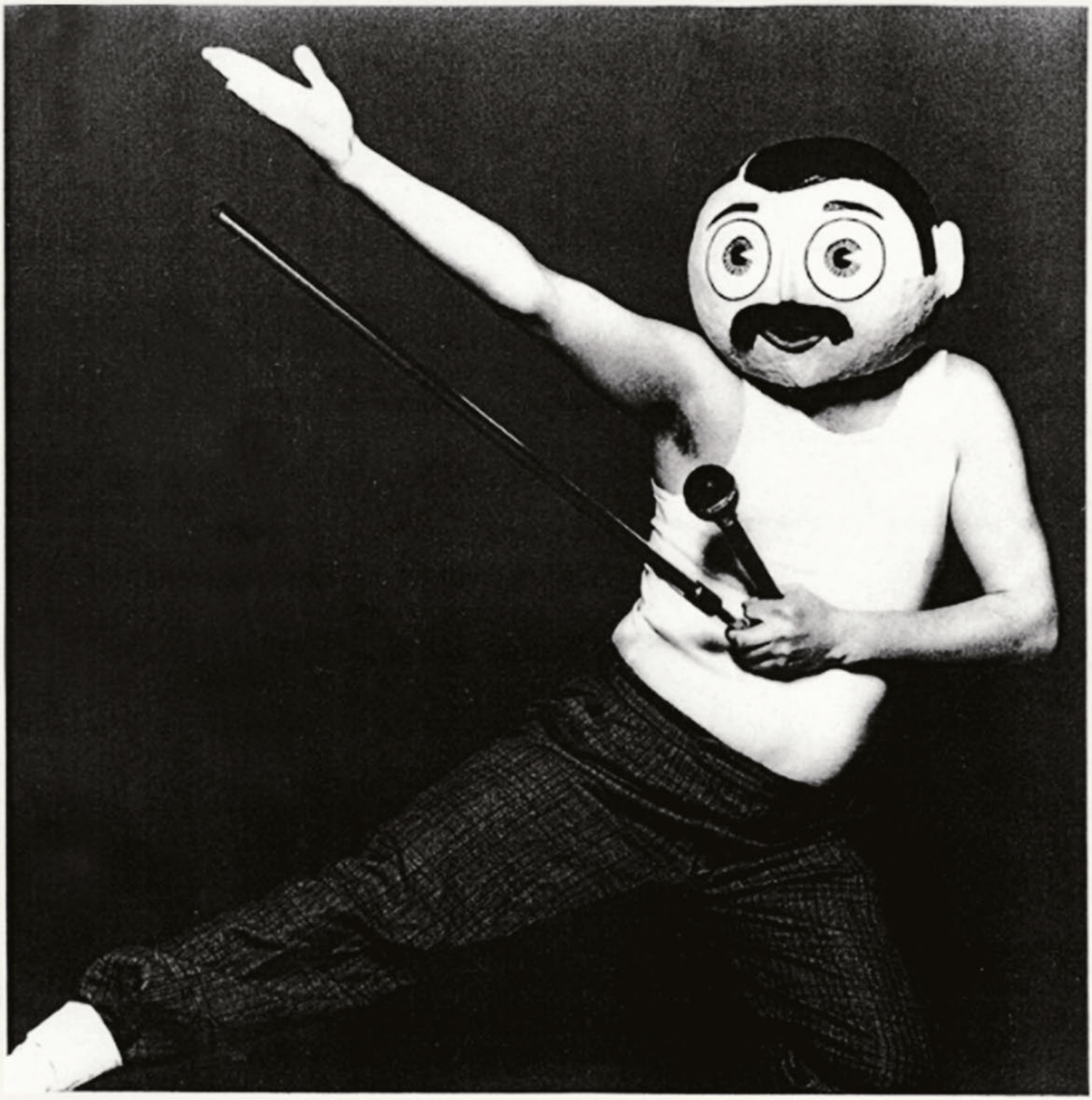
"NO SONGS TOMORROW: DARKWAVE, ETHEREAL ROCK AND COLDWAWE 1981-1990"

Cherry Red (Import Gibert Joseph)

Et hop, un nouveau terme vient de sortir : la "darkwave". Ce coffret de trois CD devrait plaire aux goths s'il y en a qui lisent ce journal, mais pas seulement. Cela débute avec "The Funeral Party", le morceau le plus mélodramatique de "Faith" des Cure, puis part un peu dans tous les sens. Kas Product, les Cocteau Twins, Soft Cell, Fra Lippo Lippi, Die Form (de vrais cinglés), Danse Society, les Cranes, Minimal Compact, Clan Of Xymox, Xmal Deutschland, Tones On Tail (ex-Bauhaus) ou les crétins d'Alien Sex Fiend, familiers du club goth la Batcave qui a connu un petit succès juste avant le milieu des années quatre-vingt. De quoi passer une soirée festive entre amis farceurs. ❑







FRANK SIDEBOTTOM

IN TAPE

Réhab'

PAR BENOIT SABATIER

Ignorés ou injuriés à leur sortie, certains albums méritent une bonne réhabilitation. Méconnus au bataillon ? Place à la défense.

Un Daft Punk avant l'heure, le casque de robot troqué contre une gigantesque face de marionnette

Chris Sievey

"BIG RECORD"

Cordelia Records

QUI C'EST CELUI-LÀ ? INCONNU AU BATAILLON ? Oui… mais non : ils ne courent pas les rues, les musiciens bénéficiant d'une telle célébration, la vie de Chris Sievey ayant été décortiquée dans deux livres ("Out Of His Head" de Mick Middles et "Frank" de Jon Ronson), un documentaire ("Being Frank, The Chris Sievey Story"), une multitude de shows télé plus, carrément, un biopic avec Michael Fassbender. Comment l'acteur des "X-Men", de Tarantino, Ridley Scott et Cronenberg, au visage si célèbre, apparaît-il dans "Frank" ? Non identifiable : une énorme tête en papier mâché lui recouvre la caboche. Car c'était aussi ça, Sievey : un Daft Punk avant l'heure, le casque de robot troqué contre une gigantesque face de marionnette artisanale, une frimousse de conservateur enfantine et flippante. C'est avec une bouille d'ado lambda que Christopher, 15 ans en 1971, se rend avec son frère, en auto-stop, de Manchester à Londres. Ils campent au siège d'Apple Records, refusant de déguerpir tant qu'ils n'ont pas signé un contrat. Ringo, dans les parages, se planque, leur envoie le directeur artistique, qui finit par leur ouvrir le studio pour qu'ils gravent une chanson. A eux la gloire ! Rentrés à Manchester : silence radio. Chris enregistre cassette sur cassette, les envoie à Apple, ainsi qu'à d'autres labels, et c'est l'heure d'un premier bilan : 104 lettres de refus — qu'il compile en livre. Hors de question d'abdiquer. Il a 19 ans, crée sa propre structure pour autoproduire ses chansons. Le DIY, *"Fais-le toi-même"*, c'est économique, politique, esthétique. Quand Chris sort en 1978 "All Sleeps Secrets", Fleetwood Mac, Billy Joel et Boston se relaient en haut des charts. Des nouveaux riches surproduits à côté desquels Sievey passe pour une larve de nabot, une chiure de clodo. Il gagne sa croûte à l'usine, enregistrant la nuit dans les six mètres carrés de sa cuisine, alors oui, ses cassettes, à mi-chemin entre R Stevie Moore et Television Personalities, sonnent lo-fi, mais par-delà une production fruste, elles contiennent un paquet de super chansons en mode bricolo du dimanche : power pop sans puissance sonore, new wave sans effet de mode, juste des mélodies addictives, des refrains nostalgiques, des couplets passionnés…

Qui m'aime me suive, plusieurs musiciens en herbe viennent frapper à sa porte pour rallier son groupe, The Freshies. Johnny Marr est trop jeune (14 ans), contrairement à Martin Jackson (futur Magazine) et Billy Duffy (avant The Cult). Entre 1978 et 1981, Sievey et ses Freshies sortent cinq albums, des cassettes qu'il confectionne lui-même, pochette, dessins, notes, numérotées et envoyées aux acheteurs par ses propres soins. Treize 45 tours sont également gravés, parmi lesquels "Baiser", produit par Martin Hannett, et "I'm In Love With The Girl On The Manchester Virgin Megastore Check-Out Desk" — miracle : c'est un mini-hit (Richard Branson, vingt-cinq ans plus tard, retrouvera la fille dont il est question pour une campagne visant à relancer un Megastore). Pour le reste, c'est zéro répercussions. Le dernier single sort chez Stiff, ça ne change rien si ce n'est que Chris a ainsi l'honneur de s'incruster sur le même catalogue que Jona Lewie, songwriter-frère.

Maintenant père de famille, toujours prolétaire, Sievey ne baisse pas les bras, regorge toujours d'idées. Parmi lesquelles s'inventer un double, une marionnette géante à tête de papier mâché — Frank Sidebottom. Ce personnage malaisant reprend de façon comique et inquiétante des tubes de Madonna, The Beatles, Sex Pistols, Queen, The Smiths, et voilà Sievey connaître la gloire, devenant une idole nationale, une star du stand-up familial, des émissions pour enfants, une *Television Personality*. Quand il meurt d'un cancer en 2010, à Manchester, une statue est érigée de Frank, avec sa grosse trogne en bronze.

Alors qu'il venait de créer le personnage de Sidebottom, Sievey sortait en 1986 un dernier album sous son propre nom : le fabuleux "Big Record", signé sur le label d'autres petits génies lo-fi, The Deep Freeze Mice. Chris n'a gardé qu'un Freshies, le batteur, autrement il fait tout, sachant que l'instrumentation se réduit principalement à un clavier bon marché. Ce qui nous donne du Jonathan Richman sous Casio, Martin Newell recréant le mélancolique "Counterfeit" de Martin Gore pour les six splendides chansons de la face A. Face B, un seul morceau de plus de 23 minutes, "More Red Indian Music", où Sievey bombe le torse en mode Pete Wylie. Fascinant, hypnotique. "Big Record" : *tiny sales*. Chris va se venger avec Frank. Etait-ce vraiment lui sous la tête de papier mâchée ? Une autre théorie circule : c'est Paul McCartney, remplacé sur le passage piéton d'Abbey Road par un sosie aux pieds nus, qui a pris le nom Sidebottom pour faire rigoler les marmots. Il faudrait déboulonner la statue pour vérifier. ★

Première parution : 1986

Photo archives Rock&Folk-DR

Vinyles

PAR ERIC DELSART

Le meilleur album de 1965 sorti cette année

Rééditions, nouveautés et 45 tours : le point sur les meilleurs microsillons du moment.

Rééditions

Swell
“41”
Talitres

Groupe formé en 1989 à San Francisco autour du chanteur-guitariste David Freel, Swell publiait en 1994 son troisième album “41”, qui synthétisait à merveille ce qui faisait la beauté de ses deux premiers : des chansons dépouillées, tendues, portées par des arpèges acoustiques insistants (“Is That Important?”) et une guitare slide envoûtante (“Song Seven”), chantées par Freel avec un calme sous lequel on devine une tempête intérieure. Disque clair obscur à la beauté intemporelle, ode mélancolique aux grands espaces, “41” frappe par sa modernité et, trente ans après sa sortie, mériterait d’être plus qu’une bonne adresse connue des amateurs de pop indé américaine car c’est le véritable chef-d’œuvre du groupe. Freel, décédé en 2022, reste aujourd’hui un génie trop méconnu.

Wampas
“Tutti Frutti”
“Dracu Bop”
Smap

Piliers de la scène alternative française des années quatre-vingt (et au-delà), les Wampas ont débuté en 1986 avec “Tutti Frutti”, un mini-album à la couleur psychobilly qui contient la fameuse “Une Bombe Sur Washington” où le groupe se gausse des Washington Dead Cats (qui, de leur côté, fêteront leurs quarante ans sur scène en fin d’année à la Cigale). L’EP “Dracu Bop”, autre témoignage discographique de la formation originale du groupe, est lui aussi réédité mais au format 30 cm, avec en face A l’EP entier augmenté d’une version alternative de “Shalala”, et en face B plusieurs extraits live (à la Fête de l’Huma et en répétition) datant de 1983, pour un duo de disques qui synthétise parfaitement la première période du groupe.

Pixies
“At The BBC”
4AD

Pour la première fois, l’intégralité des sessions des Pixies à la BBC est réunie sur vinyle. On entend ainsi le groupe de Black Francis live cinq fois chez le légendaire John Peel, une fois chez Mark Goodier, entre 1988 et 1991, dans leur meilleure configuration (Black Francis, Kim Deal, Joey Santiago et David Lovering). Les sessions sont réunies par ordre chronologique, le groupe joue ses classiques (“Monkey Gone To Heaven”, “Wave Of Mutilation”) ainsi que quelques reprises étonnantes (“Wild Honey Pie” des Beatles, “Hang On To Your Ego”, version alternative de “I Know There’s An Answer” des Beach Boys), le tout sur un magnifique triple vinyle. Indispensable pour les fans.

Nouveautés

Uranium Club
“Infants Under The Bulb”
Static Shock

On n’avait plus trop de nouvelles d’Uranium Club depuis le confinement, au point de se demander si le groupe était encore en activité. “Infants Under The Bulb” arrive après une longue absence et annonce certains changements. Le quatuor

Photo Bruno Berbessou

de Minneapolis s'est un peu assagi. Les nuques longues ont laissé place à des coupes courtes qui trahissent des calvities avancées. Moins énervés, ces héritiers de Devo n'en sont pour autant pas moins pertinents. Leurs chansons anguleuses aux textes narquois mêlent audacieusement post-punk et jazz ("Viewers Like You") et font mouche avec leur approche pop minimaliste et lo-fi ("Tokyo Paris L.A. Milan").

Long Hours
"Fly House"
Beast

Derrière le nom de Long Hours se cache une one-man-band d'un genre étrange. Armé de sa guitare et d'une boîte à rythmes, l'Australien Julian Medor propose sur scène un show qui tient de la performance situationniste autant que du concert, se contorsionnant dans des déluges de larsens, croonant sur des hymnes synth-punk, devant un public souvent aussi médusé qu'enthousiaste. Sur disque, Long Hours lorgne plutôt du côté d'Alan Vega avec ses rythmes synthétiques lo-fi et ses guitares distordues. "Fly House", enregistré en Bretagne, évoque parfois The Fall ("Push") et se montre d'un jusqu'au-boutisme louable.

The Baron Four
"Outlying"
Soundflat/ Beluga

Fers de lance de la scène du Medway depuis une dizaine d'années, les Baron Four sont toujours très attendus à chaque nouvelle sortie. Certes, on sait qu'on aura droit à du revivalisme garage sixties, mais peu le font aussi bien que Mike Whittaker (ex-leader de Thee Vicars, leader des tout aussi excellents Jack Cades) et Matthew "Mole" Lambert (passé aussi chez The Embrooks et The Higher State). Empli de pépites beat ("Is This Real", "I See You", "Shut Your Mind"), arrangé avec goût et classe (ces harmonies !), "Outlying" est le meilleur album de 1965 sorti cette année.

Party Pest
"Uninvited"
Beast

Quatuor féminin originaire de Melbourne, Party Pest propose sur son premier album une musique inclassable, au croisement de la new wave (pour les synthés baveux), du funk façon ESG (pour les basses groovy) et du punk (pour l'attitude générale). Un peu comme si les B-52s se lançaient dans un cover-band des Slits (ou le contraire), Party Pest étonne, provoque, et séduit à chaque tournant imprévisible et chaotique que prend sa musique ("Every Single Day"). Avis d'intérêt général : le groupe sera de passage en France cet été.

USA Nails
"Feel Worse"
One Little Independant

Poid lourd de la scène noise britannique depuis le milieu des années 2010, USA Nails publie son quatrième album dans une veine toujours plus lourde et énervée. Comme son nom l'indique, "Feel Worse" n'est pas un album joyeux. C'est un disque de colère — dirigée ici envers le gouvernement britannique, l'ultra-consumérisme, l'indifférence des gens face à la souffrance des autres — qui frappe fort et impressionne par sa frénésie. Les dix titres sont envoyés en 26 minutes, avec des passages marquants tels que "The Sun In The Sands" ou "On Computer Screen".

45 tours

Les Kitschenette's
"Algorythm'n'Blues"
Soundflat

Pour son quatrième EP, le groupe yéyé-beat de Saint-Malo délaisse le format 25 cm pour un 45 tours plus classique mais démontre une fois de plus qu'il n'a pas son pareil pour adapter en français des classiques garage et rock anglo-saxons (souvenons-nous de "Jusqu'En 66", relecture de "Route 66"). Le psychédélique "Paper Sun" de Traffic devient ici "Plus Personne" et "Love Potion N°9" des Searchers "Breuvage Del Amor". Ajoutez à cela l'excellente ouverture "Le Poison", toute en fuzz et Farfisa, et un instrumental funky ("Rodéo"), et la formule est parfaite.

Fleur
"Tu Es Un Etre Parfait"
Soundflat

Il existe au Pays-Bas une scène garage florissante dans laquelle on croise souvent les mêmes personnes d'un groupe à l'autre. Claviériste auprès du génial Frankie, Fleur a pour particularité de chanter en français des chansons qui évoquent Jacqueline Taïeb ou Delphine. Accompagnée ici des excellents The Kryng, elle propose, entre deux albums, une formidable ode à la fuzz qui reste en tête ("Tu Es Un Etre Parfait") et une face B kinksienne ("Laisse-Moi Faire!").

Amyl And The Sniffers
"U Should Not Be Doing That"
Rough Trade

Amy Taylor, robe blanche et grand sourire radieux, urine tandis qu'à l'arrière-plan les Sniffers semblent indifférents à la scène. La pochette de ce single fait beaucoup discuter mais ne doit pas occulter le plus important : "U Should Not Be Doing That" possède le groove post-punk le plus infectieux de 2024, et la face B "Facts" est un tube en puissance. Amyl & The Sniffers envoient ici un teasing formidable pour un album qu'on espère prochain. ❑

Discographisme_81

PAR PATRICK BOUDET

On ne juge pas un livre à sa couverture. Et un album ? Chaque mois, notre spécialiste retrace l'histoire visuelle d'un disque, célèbre ou non.

"Lionheart"

Kate Bush

Première parution : 1978

Grâce au punk, la femme s'empare enfin du devant de la scène. *Leadeuse* de groupes de mecs, compositrice, chanteuse, elle joue d'instruments réservés jusqu'alors aux hommes comme la guitare électrique, la basse, la batterie… Elle se soustrait également aux injonctions érotiques habituelles et fait de son apparence scénique ce que bon lui semble, voire se délecte d'une forme de décadence. Grâce au punk, la femme s'impose dans un monde d'hommes façonné pour eux en biffant joyeusement les attitudes conventionnelles de la féminité.
C'est dans ce contexte que la jeune Kate Bush pointe son nez trois mois après la sortie de "Never Mind The Bollocks" des Sex Pistols. Son premier album paraît en février 1978, précédé d'un single, "Wuthering Heights", qui devient rapidement n°1. Avec son clip un tantinet kitsch (des pas de danse classique dans une longue robe blanche au milieu de fumigènes vaporeux), la chanteuse incarne un personnage en décalage total avec l'environnement ambiant des provocantes Siouxsie, Ari Up (The Slits), Poly Styrene (X-Ray Spex), Nina Hagen... Aérienne et légère, Kate Bush navigue dans un univers de doux mystère romantique et d'orchestration pop proche de la musique progressive, bien loin des postures clivantes et des sonorités saturées ou électroniques.
Pour ce premier LP, "The Kick Inside", Gered Mankowitz (photographe de "December's Children" et "Between The Buttons" des Rolling Stones, de Slade, de King Crimson…) saisit Kate en justaucorps rose derrière lequel ses seins pointent légèrement. L'affiche qui en est tirée orne les bus londoniens pour la promo du single. Immédiatement, l'entourage de la chanteuse réagit violemment quant à la sexualisation de sa protégée. Aussitôt, la maison de disques repense la pochette de l'album pour l'ensemble des territoires. Pour les USA, Kate, accroupie, porte un jeans, de hautes chaussettes rouges et une chemise ample ; pour le Canada, c'est un portrait maniéré où elle se tient la tête avec au fond une forêt au crépuscule ; seul le Japon exploitera la photo initiale de Mankowitz recadrée au-dessus de la poitrine. Concernant le marché européen, la pochette est plutôt sophistiquée et s'inspire de la chanson "Kite". Mise en scène par Kate et photographiée par Jay Myrdal, on y voit la chanteuse accrochée à un cerf-volant d'inspiration japonaise s'élevant devant un iris géant et jaune pâle. Une référence à une scène du "Pinocchio" de Walt Disney quand Jiminy Cricket flotte devant l'œil de la baleine en utilisant son parapluie comme un parachute.
Pour le second album, "Lionheart", le concept est pensé bien en amont par Kate en collaboration avec son frère Jay et imposé à la maison de disques. La scène se déroule dans un grenier qui ressemble davantage à une modeste chambre d'enfant vidée de ses meubles. Un papier peint de style victorien couvre les murs ; au sol, un sombre et poussiéreux parquet usé par le temps. Une haute fenêtre éclaire Kate déguisée d'une tenue de lion. A genoux sur une large caisse en bois (coffre à jouets ou boîte à malices), Kate a pris la pose de celle qui s'apprête à bondir, délaissant sur le sol l'imposante tête de lion qui complétait son costume.
La scène se présente comme une parodie amusante de la chanson "Oh England My Lionheart" qui inspire son titre à l'album. Les références au monde de l'enfance sont nombreuses dans l'album : Peter Pan est cité plusieurs fois, et l'un des morceaux s'achève sur la reprise des paroles de la chanson de "Pinocchio" ("*When you wish upon a star*"). D'ailleurs, on a le sentiment que le personnage joué par Kate attend devant sa fenêtre, telle Wendy, que Peter passe la chercher.
Mais derrière cette image ludique d'une enfant qui trouve un déguisement dans une chambre-grenier (lieu du refoulement et de l'imaginaire) se lit une ambition beaucoup plus sérieuse et un programme difficile à mettre en place. Comment se détacher de ses influences musicales masculines, en l'occurrence Pink Floyd et Genesis, pour exister en tant que puissance féminine ?
On observe que la forme de la pièce, un triangle isocèle, n'est pas sans rappeler celui de "Dark Side Of The Moon" ; c'est très certainement un clin d'œil à David Gilmour qui a pris sous son aile *la très jeune* Kate (15 ans) pour la faire travailler dans son home-studio. Pour Genesis, dont elle empruntera la théâtralité du Peter Gabriel version "Foxtrot", Kate participera à deux de ses tubes ("Games Without Frontiers" et surtout "Don't Give Up"), une autre manière de payer sa dette.
Quant à son ambition, Kate Bush a décidé d'assumer sa sexualité ("*Plus je pense au sexe, mieux ça va*", affirme-t-elle dans la chanson introductive à l'album "Symphony In Blue") et surtout de mettre sa féminité au premier plan. Jouer les mâles dans la jungle, ce n'est pas pour elle. Ainsi elle abandonne ses oripeaux pour affirmer que son cœur de femelle est aussi puissant que celui d'un lion. Sa coupe de cheveux façon crinière ne dit pas autre chose. Face aux puissants modèles masculins qui ont structuré le rock depuis sa naissance, Kate refuse de jouer les garçons manqués façon Suzi Quatro, Joan Jett… et dans une certaine mesure Patti Smith et Chrissie Hynde. Sa parade pour se libérer des désirs normatifs masculins est de proposer une féminité kaléidoscopique à travers ses pochettes, ses spectacles, ses clips et bien sûr ses paroles. Ainsi, la pochette de "Lionheart" poursuit cette volonté inaugurée avec "The Kick Inside" de catapulter les stéréotypes féminins par autant d'identités provisoires. ❑

COLLECTION rock&folk

EN KIOSQUE LE 10 JUILLET 2024

Highway 666 revisited

PAR JONATHAN WITT

Groupes hard rock, groupes cultes

Outsiders magnifiques

STRIDER

PROCHES DES FACES, les Britanniques de Strider figurent parmi ces outsiders magnifiques ayant côtoyé les plus grands, mais que le temps aura peu à peu effacé. Remarquables musiciens, ils ont pourtant laissé derrière eux deux disques d'un excellent hard rock avant d'entamer des carrières aussi diverses que prolifiques, le guitariste Gary Grainger œuvrant même pour le compte de Rod Stewart, période américaine, à la fin des seventies.

Nous voici en plein centre de Londres, début 1971. Gary Grainger, las de son job alimentaire et fan depuis l'enfance de Buddy Holly et Hank Marvin, passe ses pauses-déjeuner à traîner dans une échoppe d'instruments. Il y est mis en relation avec deux chevelus en train de monter leur groupe : Ian Kewley et Jack Noton. Le premier n'est pas tout à fait un débutant puisqu'il a longtemps bourlingué avec un sextuor blue-eyed soul de Manchester, Big City Soul Band. Devenu Samson (sans lien avec la célèbre formation heavy metal), il a migré vers la capitale pour finir signé par Don Arden sur une filiale d'Immediate. Il y a publié en 1969 "Are You Samson", un album concept dévoilant une pop très orchestrée où tous les titres s'imbriquent les uns aux autres, avec cuivres, harmonies vocales presque Beach Boys et orgue Hammond omniprésent. La banqueroute du label empêchera toute promotion et les vivres seront coupés malgré une tournée avec Humble Pie et David Bowie. Kewley vivote comme musicien de séances, puis sélectionne Gary afin d'intégrer ce qui s'appelle encore Rowan Oak — la maison de William Faulkner dans le Mississippi — avec Jimmy Hawkins (batterie) et Dave Bowker (basse), bien remplacé sur audition par le lunatique Lee Hunter. Gary, friand du "Seigneur Des Anneaux", y pioche un nouveau blase : Strider, le surnom d'Aragorn. Régulier du Marquee, le quartette est repéré puis chaperonné par Martin Saville, manager de Babe Ruth. Il usine une démo qui séduit Virgin, mais nos gonzes optent finalement pour GM Records, monté par Billy Gaff, ancien du staff des Faces et vieille connaissance de Kewley. Nous sommes en février 1973. L'avance octroyée est très confortable et GM Records impose le producteur Jimmy Horowitz pour diriger les séances d'un premier album. L'affaire est bouclée en quatre semaines dans les studios Marquee, juste au-dessus de la célèbre salle. "Exposed" sort en 1973 et commence par la très représentative "Flying" : un hard rock teinté de boogie mené par le timbre rauque de Kewley, capable de hurlements suraigus, par ailleurs très prolixe au piano, et les interventions acérées de Grainger à la guitare. La production est rêche, les claviers mis en avant. "Ain't Got No Love", teintée de blues avec cet harmonica enfumé, est un sommet. "Woman Blue" est une ballade peu conventionnelle, Grainger écrasant sa pédale wah-wah avant de dégainer sa cabine Leslie pour un solo très claptonien. Il passe à la slide pour la débonnaire "Straddle". La galette s'achève sur une monstrueuse (et méconnaissable) reprise de "Get Ready" des Temptations : neuf lourdes minutes serties d'une éblouissante performance de Kewley, soutenu par les chœurs soul de Jenny Haan (Babe Ruth), Lesley Duncan et Vicki Brown. Un single, la mélodieuse "Esther's Place", est réenregistré avec le nouveau batteur Tony Brock (ex-Spontaneous Combustion), Hawkins ayant déjà été saqué. Strider décroche les premières parties de Gary Moore, Geordie, puis une apparition au festival de Reading aux côtés des Faces, d'Alex Harvey ou Magma — une reprise aussi tonitruante que bringuebalante de "Roadrunner" (Bo Diddley) figurera sur l'album "Reading '73". La fin d'année est marquée par une longue tournée avec Rory Gallagher. Kewley peinant à assumer les claviers et le rôle de frontman, un chanteur est donc engagé : Rob Elliott, qui a officié dans le très expérimental Second Hand. Pour capter le second effort qui se profile, Gary Grainger jette son dévolu sur Damon Lyon-Shaw, ingénieur du son de "Tommy" des Who, qu'il révère. "Misunderstood" paraît en 1974, et le changement est palpable dès "Open Your Eyes" : la production se fait clinique et met en valeur la voix ample de Rob Elliott, mais les compositions sont moins marquantes. La chanson-titre, démonstration de blues électrique presque zeppelinienne, et la puissante ballade "Crossed Line" sont superbes, tout comme "Already Monday". La suite ? Une tournée en ouverture de Status Quo, puis d'autres dates avec les Faces... Mais Billy Gaff, qui a pris les rênes comme manager, doit cornaquer Rod Stewart dans sa conquête des Etats-Unis. Il propose au groupe de le suivre, ce qui crée des dissensions qui aboutissent à la dislocation. Grainger rejoint le groupe de Rod Stewart dès 1976. Ian Kewley forme Limey avec Bowker (et Robin Le Mesurier !) pour deux disques entre country-rock et soft rock, agréables mais dispensables, avant de rejoindre Paul Young au sein de Q-Tips, en 1980. Hunter refait surface avec l'excellent National Flag, dans un style proche de Wishbone Ash, et Tony Brock passe à la power pop avec The Babys. ❑

PAR H.M.

Punk rock et dérision

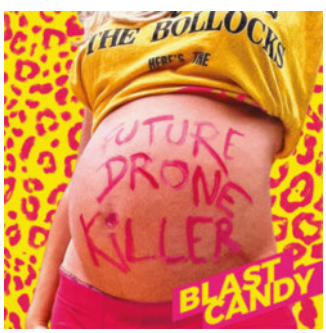
On évoque souvent *les enfants du rock* mais il serait souvent plus juste de préciser *les enfants du punk* tant, cinquante ans après, le mouvement n'en finit pas de faire des émules. Ainsi, parmi les huit sélectionnés du mois (sur les quarante-cinq disques parvenus à la rédaction), la grande majorité revendique de près ou de loin cet héritage.

Venu de la banlieue parisienne et composé de deux filles et d'un garçon, le trio **Acid Gras** s'adonne sans complexes depuis 2020 au punk rock et à la dérision déjantée : les dix morceaux de son premier album en témoignent avec une détermination sans failles. L'ambiance générale est foutraque et le son à l'emporte-pièce mais des mélodies viennent nuancer des refrains conçus comme des slogans ("Ton Chien Est Moche"), les chœurs féminins pétillants égaient le ramonage rythmique aux accents white trash ("Acid Gras") et le tout est emporté par un parti pris fun qui fait toute la différence *("La Revanche Du CD 1", Slow Death/ Conicle Records, facebook.com/acidgras).*

Après trente ans jalonnés de multiples concerts, **Tagada Jones** fait le point en réenregistrant quinze morceaux choisis dans une discographie conséquente de dix albums studio. Chant enragé, refrains incendiaires, rythmiques martiales ou survoltées : les quatre Bretons représentent le punk historique, issu des cendres du mouvement alternatif. Flirtant parfois avec l'indus, le hardcore ou le metal, leurs diatribes speedées ne sont jamais aussi efficaces que lorsqu'elles font intervenir mélodies et arrangements ("Combien De Temps Encore") ou adoptent l'extrémisme ravageur qui emporte "Le Dernier Baril" *("TRNT Best Of 1993/ 2023", Enragé Production, facebook.com/tagadajonesofficiel, distribution At(h)ome).*

Au sein du trio **Flying Blanket Mystery**, fondé à Rouen en 2020, c'est la partie rythmique qui assure le chant, soit la batteuse et le bassiste, et l'intervention d'une voix féminine mutine participe d'une ouverture pop qui rappelle parfois les réussites entraînantes des B'52s ("Swing Parties"). Ce premier EP sept titres relève d'un punk festif qui apprécie les incartades bubble gum et les chœurs crépitants ("Popcorn", "Venice Bitch") mais sait aussi varier les ambiances et les rythmes, clôturant ainsi des morceaux plus calmes ("Bad Parts", "Horizontal") par une flambée free punk ou une galopade hardcore *("Flying Blanket Mystery", facebook.com/flyingblanketmystery).*

Venu également de Rouen où il officie depuis 2021, **Intrusive Thoughts** se réclame du punk garage, sous l'influence croisée de Nirvana et Joy Division, mais son premier album, après un martèlement punk initial ("Bedbugs"), relève d'un kaléidoscope d'influences où interviennent pop et rock psyché, et la voix féminine mélodieuse contribue à cette plongée dans des eaux plus sereines ("Mep3oct"). Evoluant entre douceur et chaos ("The Pill"), il cultive les changements d'atmosphère, à l'instar de l'opposition forte entre le laminoir sonore de "Nootnoot" et la lente mélopée de "Sour" en guise de final *("Dysphorie", Before Collapse Records, facebook.com/intrusivethoughtsband).*



Paru en 2020, le premier album de **Blast Candy** était un électrochoc riot girl. Quatre ans après, le propos de la chanteuse reste résolument féministe avec "Briser Le Silence" ("*J'écris pour les femmes qui ne parlent pas*"), et se veut toujours engagé, notamment dans sa dénonciation des violences policières ("Violence D'Etat"). En revanche, ce second essai calme le ton du côté musical en délaissant souvent les rythmes frénétiques ("Black Mermaid", "Bad Girl") ; mais chassez le naturel et il revient au galop à l'occasion de "Victimologie", une longue diatribe implacable (*"Future Drone Killer", Crash Toyz, facebook.com/blastcandygang, distribution L'Autre Distribution/ Idol).*

Après avoir débuté à Toulouse, puis voyagé du Pérou à Bruxelles, **Mélys** a enregistré un premier EP un peu jazzy en 2022 pour définir ce qu'elle qualifie de *"pop florale"*. Ce second essai cinq titres séduit instantanément grâce à sa pureté vocale, son envergure mélodique et sa beauté cristalline. Mais si la tonalité générale est placée sous le signe d'un folk dépouillé qui privilégie la formule guitare-voix, elle s'ouvre sur d'autres horizons beaucoup plus orchestrés et colorés d'influences latino ("Piel"), de pop aérienne ("For Once") et d'indie-rock climatique ("Josephine"), contribuant ainsi à concocter un savoureux cocktail *("For Once", Mélys Musique, facebook.com/Melysmusique).*

Venu du pays de Retz, le duo **Charpie** a vu le jour en 2020, lors de la rencontre fructueuse de deux adeptes du mélange de disciplines artistiques : une vidéaste-chanteuse-autrice et un musicien par ailleurs sculpteur de métal. Il en résulte ce premier album qui crache le feu : un electro punk brut, incisif et dansant où les boucles obsessionnelles sont en adéquation avec des voix mixtes et des textes rentre-dedans qui célèbrent la révolte anti-système, la "Poisse" ou "Tout L'Alcool", avec une détermination sans failles et un activisme jamais en repos, proclamant ainsi "*Oublie oublie la poésie*" ou "*La violence est sournoise*" *("Sauvages Et Soudés", Précaire Prod, facebook.com/p/charpie).*

Depuis son apparition sur le mythique label Lithium, **Bertrand Betsch** poursuit une œuvre conséquente dont témoigne ce vingtième album. Avec sa voix et ses mélodies émouvantes ("Amor Fati"), il distille un charme lancinant et s'affirme comme un maître de la complainte existentielle ("Nous N'Avons Fait Que Fuir"), se distinguant par la haute valeur poétique de son écriture qui peut se permettre de revisiter Apollinaire avec élégance : "*Passent les jours et les semaines/ Jamais les amours ne reviennent/ Vienne la nuit et sonne l'heure/ Les jours s'en vont rien ne demeure*" *("Kit De Survie En Milieu Hostile", Microcultures, facebook.com/bertrandbetschfanpage, distribution L'Autre Distribution).* ❑

PAR PHILIPPE THIEYRE

Critiques élogieuses et ventes médiocres

Même si elle ne rencontre pas le même succès populaire que dans la deuxième partie des années soixante-dix, la POWER POP produit encore de superbes disques jusqu'au milieu des années quatre-vingt. Par la suite, des groupes comme les Posies, les Devlins ou Weezer entretiendront la flamme, mais plus sporadiquement. Les Bangles, Blondie et les Go-Go's sont plutôt, pour l'essentiel, pop rock.
TROISIÈME PARTIE

En 1972, Andy Paley est le chanteur et le principal compositeur des Sidewinders dont l'album "The Sidewinders", produit par Lenny Kaye, contient plusieurs titres power pop comme "O Miss Mary" et "Superhit". En automne 1976, il participe à la tournée du Patti Smith Group dont il reste une trace sur un 45 tours français, "Time Is On My Side" enregistré au Bus Palladium de Paris le 21 octobre et paru en face B de "Ask The Angels". Peu après, le multi-instrumentiste Andy et son frère, le guitariste Jonathan, enregistrent quatre 45-tours sous le nom de Paley Brothers, dont "Come On Let's Go" avec les Ramones, et un album "The Paley Brothers" (1978), mélange de pop rock, de power pop, de country et de rock'n'roll. Sur la compilation "The Complete Recordings" (2013) figurent aussi "Baby, Let's Stick Together", une chanson produite par Phil Spector pour un deuxième album qui ne se concrétisera pas, et des morceaux inédits avec Dwight Twilley, Jonathan Richman et Alex Chilton. Le duo sort un dernier single en 1981 sous l'appellation de Young Jacques avec des membres des Cars, "Jacques Cousteau", une chanson adaptée par Plastic Bertrand.
En 1979, Jonathan rejoint les **Nervous Eaters**. A l'origine de cette formation, Steve Cataldo avait été, en 1968, le chanteur, guitariste et compositeur de Front Page Review avant de prendre, en 1969, le nom de Saint Steven dont l'album éponyme est un classique du psychédélisme de Boston. En 1973, il met sur pied un trio, Rhythm Assholes, qui accompagne Willie Loco Alexander. En mars 1976, les Nervous Eaters donnent leur premier concert au Rat, équivalent bostonien du CBGB, dont ils deviennent une des têtes d'affiche punk avec les Real Kids, DMZ, Willie Loco. Avant l'arrivée de Jonathan Paley à la guitare rythmique et aux chœurs, ils enregistrent deux 45 tours sur Rat Records, les premières versions de "Loretta" et de "Get Stuffed". Entouré de Paley, du batteur Jeff Wilkinson et du bassiste Robb Skeen, avec les participations d'Andy Paley et de Nicky Hopkins aux claviers et du guitariste Steve Cropper sur la ballade soul "No Time", Steve Cataldo a composé les douze chansons de "Nervous Eaters" (1980). Confronté à l'insuccès, le groupe se sépare. En 1986 avec Paley à la basse et Alan Hebditch à la guitare rythmique, les Nervous Eaters enregistrent pour New Rose "Hot Steel And Acid", un mini-album de huit titres à vitesse supersonique dont "Nazi Concentration Camp Blues", "Born To Die", "Shit For Brains", y compris une adaptation de "The Times They Are A-Changin' " de Bob Dylan. Par la suite, Cataldo fera plusieurs fois renaître le groupe, la dernière en 2022, "Monsters + Angels", coproduit par Steve Van Zandt. De son côté, après un EP avec The Beatles Costello, "Washing The Defectives" (1978), Andy Paley est surtout connu pour son travail d'accompagnateur et de producteur pour les Real Kids, Jonathan Richman, Brian Wilson, NRBQ, Jerry Lee Lewis, Candye Kane, Arthur Russell...
En 1972, Chris Stamey est le bassiste de Rittenhouse Square, "Rittenhouse Square", aux côtés de Mitch Easter, chant et lead guitare, et Peter Holsapple, guitare. Easter et Stamey, cette fois-ci guitare et chant, se retrouvent dans les Sneakers dont le batteur est Will Rigby, un EP "Sneakers" (avril 1976) et un album, "In The Red" (1978), sur Car Records, le label créé par Stamey. Entre les deux, celui-ci a sorti un premier single, "The Summer Sun"/ "Where The Fun Is" (1977) sur Ork avec Alex Chilton. En 1978, il édite sur Car un 45 tours de Peter Holsapple, "Big Black Truck", un autre de Chris Bell, "I Am The Cosmos" et sous l'intitulé Chris Stamey And **The dB's**, "(I Thought) You Wanted To Know", un titre écrit par Richard Lloyd, le guitariste de Television, "If And When" avec Gene Holder, basse, et Will Rigby, batterie, piano. Holsapple rejoint le trio pour "Black And White"/ "Soul Kiss" (1980) sur l'éphémère Shake Records créé

Peter Case, The Plimsouls

par leur producteur, le journaliste et collectionneur Alan Betrock. Après “Stands For Decibels”, paru le 15 janvier 1981 et “Repercussion” en octobre, aux critiques élogieuses et aux ventes médiocres, Chris Stamey quitte les dB’s. Peter Holsapple devient alors l’unique compositeur et Gene Holder le lead guitariste, “Like This” (1984). Après “The Sound Of Music” (1987), les dB’s se séparent. “Paris Avenue” (1995) rassemble des démos pour un cinquième album jamais terminé. Ils se réuniront à plusieurs reprises. En 2012, sur “Falling Off The Sky”, la formation originelle interprète de nouvelles compositions en compagnie de Mitch Easter. Chris Stamey débute sa carrière solo par deux superbes albums, “It’s A Wonderful Life” (1982) et “It’s Alright” (1987). Il enregistre également trois albums avec Holsapple entre 1991 et 2021.
Originaire de Detroit, **Marshall Crenshaw** est un fan de Buddy Holly qu’il incarne dans le film “La Bamba”. Également influencé par les Beatles et le British Beat, en 1978, il interprète le rôle de John Lennon pour la comédie musicale “Beatlemania”. Auparavant, en 1974, avec ASTIGAFA, groupe qu’il avait formé au lycée, il sort un premier 45 tours, puis un deuxième avec les Sides en 1979, “I Hate Disco Music”.
En 1981, sous son nom, avec son frère Robert à la batterie et Chris Donato à la basse, paraît “Something’s Gonna Happen” produit par Alan Betrock sur Shake Records avant la signature avec Warner et l’album éponyme en 1982. Se classant dans le Top 50, le disque bénéficie de critiques élogieuses. L’accueil est aussi favorable pour “Field Day” (1983) avec, sur la pochette, Crenshaw en clone de Buddy Holly, et “Downtown” (1985) coproduit par T-Bone Burnett. Depuis, il a sorti sept autres albums moins vendeurs, mais toujours intéressants. Après les Nerves et les éphémères Breakaways avec Paul Collins en 1978, Peter Case, chant et guitare, recrute le batteur Lou Ramirez et le bassiste Dave Pahoa. D’abord sous le nom de Tone Dogs, puis de **Plimsouls**, le trio se fait rapidement connaître sur les scènes de Los Angeles et grave un EP, “Zero Hour” (1980). Venu d’Austin, Texas, et des Skunks, Eddie Munoz, lead guitare, arrive à la fin des sessions sans y participer. En revanche, il est présent sur “The Plimsouls” (1981), un grand disque power pop alliant énergie et brio tout au long de onze plages principalement écrites par Peter Case. Une section de cuivres intervient sur “Lost Time” et “Mini-Skirt Minnie”, une chanson de Wilson Pickett. Autre reprise, “Women” un succès des Easybeats joué sur un tempo plus rapide. Précédé par “A Million Miles Away”, leur seul hit, “Everywhere At Once” (1983) est une nouvelle réussite. Les Plimsouls se séparent fin 1984 mais réapparaissent régulièrement, enregistrant un troisième album studio en 1997, “Kool Trash”, avec Clem Burke de Blondie à la batterie. Peter Case a poursuivi son parcours en solo avec seize albums à son actif. Eddie Munoz a intégré plusieurs formations dont Walking Wounded et Split Squad avec Keith Streng des Fleshtones et Clem Burke.
A Hoboken, New Jersey, le guitariste, chanteur et compositeur Richard Barone forme les **Bongos** avec le percussionniste Frank Giannini et le bassiste Rob Norris, auparavant membre du Velvet Underground de la tournée 1972 avec Doug Yule et des Zantees. De 1980 à 1982, leurs 45 tours, à commencer par “Telephoto Lens”/ “In The Congo” avec “Manbo Sun” de Marc Bolan en face B, paraissent sur Fetish Records, le label de Throbbing Gristle et Clock DVA. Leur musique est alors un mélange de punk, d’art rock et de pop expérimentale, “Time And The River” (1982), qui va évoluer vers la power pop, voir la compilation “Drums Along The Hudson” (1982). Avec l’apport du guitariste James Mastro, lui succèdent “Numbers With Wings” (1983), “Beat Hotel” (1985) et l’album du duo Barone et Mastro avec Mitch Easter, “Nuts And Bolts” (1983). Epuisé par plus de trois cents concerts, les Bongos décident de mettre fin à l’aventure en 1987 après les sessions de “Phantom Train” exhumées en 2013. Toutefois, ils reprendront du service à plusieurs reprises. Membre du Rant Band de Ian Hunter, James Mastro a sorti “Dawn Of A New Error” en 2024. Richard Barone cumule les casquettes, musicien, compositeur, arrangeur, producteur, organisateur de concerts et d’événements, écrivain, enseignant. Une mention spéciale à “Cool Blue Halo” (1987), un enregistrement en public où, avec une violoncelliste, une percussionniste et un guitariste acoustique, Barone offre, notamment, de très belles versions de “Tangled In Your Web”, de “Silent Symphony/ Flew A Falcon” et de “The Man Who Sold The World” de David Bowie. ❑

Top 5

Nervous Eaters
“Nervous Eaters”
(1980)
Grand album à la rythmique de fer et aux guitares acérées, “Nervous Eaters” s’ouvre sur l’emblématique “Loretta”, plus trash et plus sauvage que “My Sharona”. Dans le même esprit, s’inscrivent le punk rock de “Get Stuffed” et la power pop de “Girl Next Door”, “Last Chance”, “Out On A Date (She Said No)” et “Hooked”. “No Sleep Tonite” est influencé par le doo-wop, “Walkout” par les Beatles. Chaque face se conclut par un bijou pop rock, “All Except You” et “She’s Got The Kind Of Love”.

The dB’s
“Stands For Decibels”
(1981)
Sur “Stands For Decibels”, Stamey et Holsapple se partagent les compositions, à l’exception de “Dynamite” signé collectivement. Les morceaux sont courts et incisifs, la plupart du temps sur des tempos rapides, “Black And White”, “The Fight”, “Bad Reputation”, et des rythmes syncopés “Cycles Per Second”, “I’m In Love”. Les influences des Beatles époque “Sgt. Peppers Lonely Hearts Club Band” et des Beach Boys sont perceptibles dans les harmonies vocales et les effets sonores, “Dynamite”, “She’s Not Worried”, Espionage”, “Big Brown Eyes”.

Marshall Crenshaw
“Marshall Crenshaw”
(1982)
Ce premier album, joué en trio, contient douze pépites power pop percutantes aux mélodies accrocheuses, dépassant rarement les trois minutes. Plusieurs chansons sont devenues des standards du genre à l’exemple de “There She Goes Again”, “Someday, Someway” inspiré par Gene Vincent, son titre le plus marquant qui entre dans le Top 40, “Girls…”, “The Usual Thing”, “Mary Anne”, “Cynical Girl” avec, en face B du 45 tours, “Rave On” de Buddy Holly. La seule reprise, “Soldier Of Love (Lay Down Your Arms)” d’Arthur Alexander, est adaptée de la version des Beatles.

The Plimsouls
“Everywhere At Once”
(1983)
Dans la lignée de l’album précédent avec des tempos plus variés, “Oldest Story In The World”, “Everywhere At Once” est de nouveau un grand moment de power pop au chant rageur et aux guitares tranchantes. Munoz collabore à trois compositions dont “Shaky City”. “Lie, Beg, Borrow And Steal” est un titre garage rock de Mouse And The Traps et “My Life Ain’t Easy” est emprunté aux Equals, tous deux datant de 1967. “A Million Miles Away” et “Inch By Inch”, composé par Case, Andrew Williams des Williams Brothers et Charlotte Caffey des Go-Go’s, sont grandioses.

The Bongos
“Beat Hotel”
(1985)
Coproduit par Richard Barone qui a également écrit, seul ou avec James Mastro, neuf des dix titres, “Beat Hotel” se distingue par son mélange de sonorités acoustiques et électriques et son utilisation prédominante de percussions, “The Beat Hotel”, renforcées par la présence d’un deuxième percussionniste, Fernando Diaz. Une power pop moins agressive, plus nuancée, “A Story (Written In The Sky)”, mais tout aussi expressive, “Apache Dancing”, “Space Jungle”, “Splinters”, “She Starts Shaking”.

Photo George Rose/ Getty Images

Et justice pour tous

PAR FABRICE EPSTEIN

Crimes, affaires de mœurs, de plagiat ou de gros sous... Les rockers aussi ont droit à leur chronique judiciaire.

Affaire numéro 53
Roy Orbison contre The 2 Live Crew

Prettypatétitiens

Ici et maintenant, il sera ainsi question d'une longue croisade judiciaire qui, chemin faisant, combine droit et musique, ancien et moderne, contestation et conservatisme. Néanmoins, ce ne sont pas les pochettes des disques des 2 Live qui sont sur gril. Elles feraient frémir notre monde moderne mais le monde d'hier les tolérait avec justesse. Finalement, c'est le contenu, le cœur de la musique du Crew qui poserait problème à l'Amérique, ce jusqu'à susciter l'intérêt de la plus haute marche de la justice américaine, la Cour suprême. Oui, oui, le rap s'est frayé un chemin dans les interstices de la Supreme Court. Et c'est un peu grâce au rock. Racontons.

As Clean As They Wanna Be!
As Nasty As They Wanna Be!
sont les deux mamelles de l'Amérique, ou plutôt d'une certaine Amérique, celle d'un rap doux et provocateur, gorgé de sexualité et de malice. Celle de The 2 Live Crew donc, groupe de rap des origines. En 1989, le combo Luke Skyywalker (Luther Campbell), Fresh Kid Ice, Mr Mixx et Brother Marquis composent une chanson et l'intitulent *Pretty Woman*. Il s'agit d'une parodie basée sur la ballade rock composée par Roy Orbison, "Oh, Pretty Woman" en 1964. Acuff-Rose Music, l'éditeur de la chanson d'Orbison, refuse d'accorder une licence aux rappeurs. Peu importe, Luke, Fresh, Mixx et Marquis se lancent sans autorisation.

Un an plus tard, après la vente de près d'un quart de million d'exemplaires de l'enregistrement, Acuff-Rose poursuit The 2 Live Crew et sa maison de disques, Luke Skyywalker Records, pour violation du droit d'auteur. 2 Live Crew obtient un jugement avant tout procès. Un Tribunal fédéral de district de Nashville, dans le Tennessee, rend une décision en faveur des rappeurs, il estime qu'il est "*extrêmement improbable que la chanson de 2 Live Crew puisse affecter négativement le marché du titre original*". Plus précisément, la décision souligne que la parodie de 2 Live Crew "*dégénère rapidement*" par rapport à l'original et qu'elle n'utilise pas plus que nécessaire l'original pour créer la parodie.

Mais la Cour d'appel ne l'entend pas ainsi. Elle relève que la nature commerciale

Photo Michael Ochs Archives/ Getty Images

de la parodie est la preuve irréfragable de la déloyauté des rappeurs vis-à-vis de la chanson originale. De plus, pour elle, The 2 Live Crew s'est servi du cœur de la chanson originale pour mettre sur pied *sa* chanson. Il s'agit d'une greffe de cœur et, par conséquent de tous les autres organes du corps de la chanson d'Orbison. Pour la Cour d'appel, le préjudice subi par Orbison et son éditeur est réel.

Il appartient donc à la Cour suprême de dire si les membres de The 2 Live Crew ont fait un usage raisonnable (*Fair Use*) de l'œuvre protégée. Et elle considère que c'est bien le cas.

Pour commencer, les juges suprêmes se retranchent derrière un certain Lord Ellenborough, vieux juriste anglais : "*Bien que je me considère tenu d'assurer à chacun la jouissance de son droit d'auteur, il ne faut pas mettre des menottes à la science*". Voilà, il ne faut pas mettre de menottes à la science, et encore moins à la musique !

Les juges relèvent l'existence d'une tension entre deux principes, vieille antienne de toutes les cours suprêmes : "*Il faut tenir compte de la nature et des objectifs des sélections effectuées, de la quantité et de la valeur des matériaux utilisés, et de la mesure dans laquelle l'utilisation peut porter préjudice à la vente, diminuer les bénéfices ou supplanter les objectifs de l'*œuvre originale." Qu'est-ce à dire ? Il convient de reprendre le texte et de s'assurer que l'utilisation qu'en fait The 2 Live Crew est conforme à la lettre comme à l'esprit. Article 107 de la loi sur le droit d'auteur de 1976 : "*L'utilisation équitable d'une œuvre protégée par le droit d'auteur, y compris l'utilisation par reproduction dans des copies ou des enregistrements phonographiques ou par tout autre moyen spécifié par cette section, à des fins telles que la critique, le commentaire, le reportage, l'enseignement (y compris les copies multiples pour l'utilisation en classe), l'érudition ou la recherche, ne constitue pas une violation du droit d'auteur. Pour déterminer si l'utilisation faite d'une œuvre dans un cas particulier est un usage loyal, les facteurs à prendre en considération sont notamment les suivants : (I) Le but et la nature de l'utilisation, y compris la question de savoir si cette utilisation est de nature commerciale ou si elle est faite à des fins éducatives non lucratives ; (II) La nature de l'œuvre protégée par le droit d'auteur ; (III) La quantité et le caractère substantiel de la partie utilisée par rapport à l'ensemble de l'œuvre protégée par le droit d'auteur ; (IV) Et l'effet de l'utilisation sur le marché potentiel ou la valeur de l'œuvre protégée par le droit d'auteur.*

La nature commerciale n'est qu'un élément de l'examen du premier facteur susvisé. En ne retenant que celui-là, la Cour d'appel s'est fourvoyée.

Le deuxième facteur n'a que peu d'intérêt ici.

En ce qui concerne le troisième, un juge assesseur conservateur, David Souter, considère que la Cour d'appel a commis une erreur en estimant que The 2 Live Crew avait copié de manière excessive l'œuvre originale d'Orbison. Il estime que "*la quantité et la substantialité*" de la partie utilisée par The 2 Live Crew étaient raisonnables par rapport à l'objectif du groupe qui, clairement, était de créer une parodie de "Oh, Pretty Woman". La majorité a estimé que "*même si l'on peut dire que la copie par The 2 Live Crew de la première ligne de paroles de l'original et du riff de basse d'ouverture caractéristique va au 'cœur' de l'original, ce cœur est ce qui évoque le plus facilement la chanson pour la parodie, et c'est le cœur que la parodie vise.*"

Et puis, la Cour suprême examine la nouvelle œuvre dans son ensemble, estimant que The 2 Live Crew s'était par la suite nettement éloigné des paroles d'Orbison, produisant une musique… distinctive.

Enfin, elle se penche sur le dernier facteur et estime que la Cour d'appel a commis une erreur en concluant à l'existence d'une présomption ou d'une inférence de préjudice commercial. Selon la Cour, les parodies en général se substituent rarement à l'œuvre originale, car les deux œuvres remplissent des fonctions différentes sur le marché. Pour la simple et bonne raison, il n'existe de marché potentiel pour le rap "dérivé". En somme, la Cour a estimé qu'il était peu probable qu'un artiste trouve dans la parodie un marché dérivé lucratif, notant que les artistes "*demandent des critiques, mais ne veulent que des louanges*".

La Cour suprême annule la décision d'appel. Les parties retournent devant une nouvelle Cour d'appel et trouvent un accord ! Mais les paroles des deux chansons sont passées à la postérité. Le juge Souter les a ajoutées dans le corps de sa décision. Les deux *Pretty Women* trônent côte à côte dans les étagères des bibliothèques de toutes les universités américaines ; c'est le mariage de la carpe et du lapin. Le rock est mort ? Vive le rap ! Ou plutôt le raprock ! ❑

Le film du mois

PAR CHRISTOPHE LEMAIRE

Règlement de comptes sur le bitume

The Bikeriders

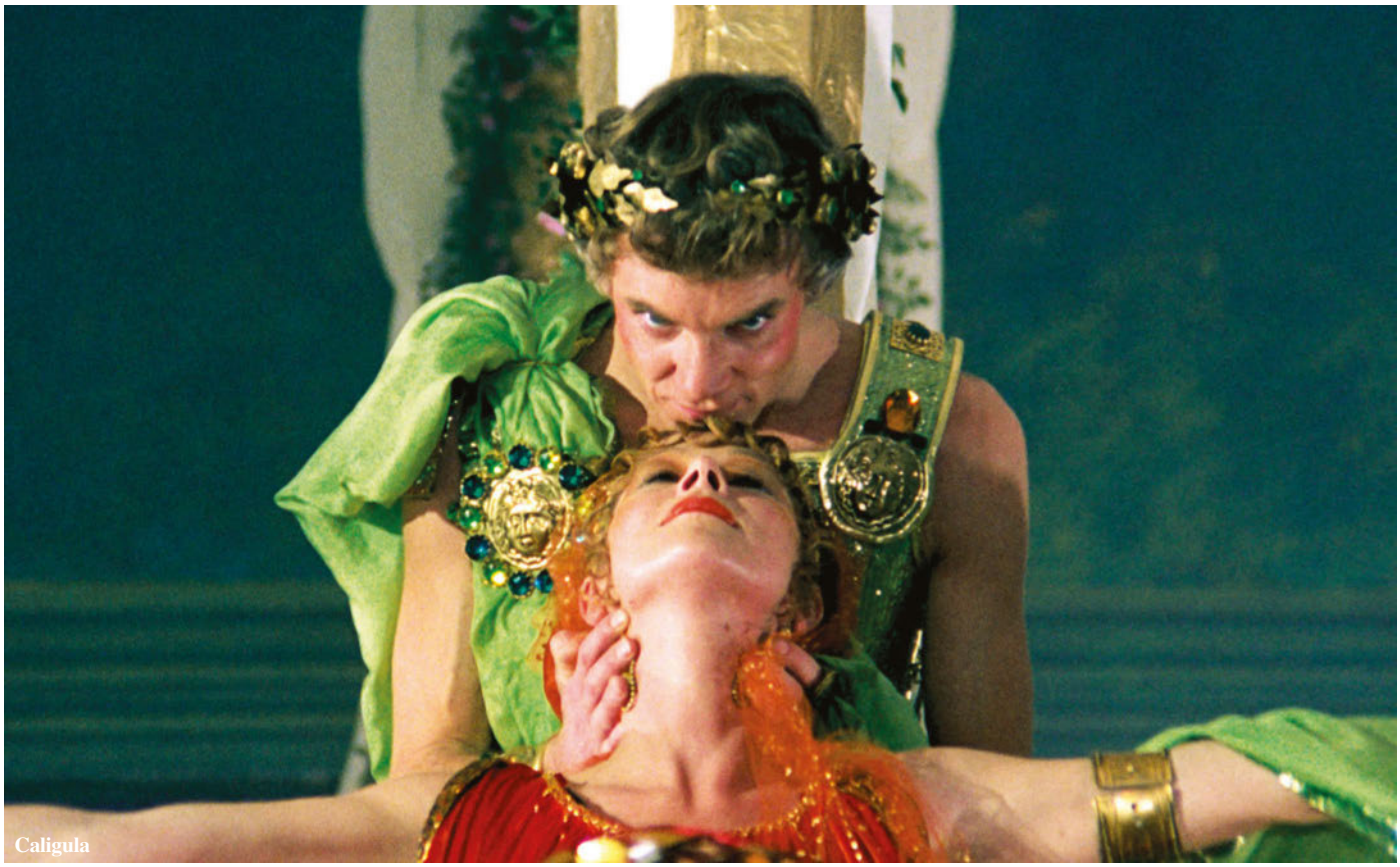
De Jeff Nichols

Les films de motards – les durs, les vrais, les tatoués – ont amené un peu de rage et de tonnerre dans les salles (surtout d'exploitation) des années soixante et soixante-dix.

Logique, puisque c'est durant ces deux décennies (et même celle d'avant) que les rebelles de la route faisaient vrombir leurs moteurs dans une Amérique de plus en plus rebelle. D'où la naissance d'un genre populaire : la bikesploitation. Avec deux grands classiques à la clé. D'abord, "The Wild One" (1953) alias "L'Equipée Sauvage" de Laslo Benedek, qui popularisa définitivement Marlon Brando sur sa Triumph Thunderbird 6T. Ensuite, "Easy Rider" de Dennis Hopper (1969) où Peter Fonda, Jack Nicholson et lui-même narguent le pays de l'Oncle Sam en traçant le bitume sur leurs choppers et se grillant les neurones à coups de substances illicites. "Easy Rider" a non seulement marqué le genre, mais aussi le cinéma en changeant la face d'Hollywood. Suite au succès de ce film indépendant, les grands studios commencèrent à craindre pour leurs deniers en découvrant cette nouvelle façon de concevoir les films, aussi bien financièrement qu'artistiquement. Le Nouvel Hollywood venait de naître... Malin comme un singe, un autre producteur indépendant se lança à la même époque dans la bikesploitation avec des séries B minimalistes où seuls comptaient la provocation et la baston gratuite. Le légendaire et immortel (mais mort quand même à 98 ans le 9 mai dernier) Roger Corman mit ainsi quelques poignées de dollars dans "Les Anges Sauvages" ("The Wild Angels", 1966), " Les Anges De L'Enfer" ("Devil's Angels", 1967) et le très nanardesque "Les Diablesses De La Moto" ("Bury Me An Angel", 1971), premier film de motards hirsutes réalisé par une femme, d'où son aspect (très vaguement) féministe. Toujours est-il que les films 100 % motards, tout en Hell's Angels attitude, ont fini par disparaître tout en s'infiltrant doucement dans le paysage cinématographique américain. Car, au fond, "Terminator 2" et "Mad Max", pour prendre deux grands classiques de l'anticipation et de la science-fiction, ne sont-ils avant tout des films de motards ? Et puis voilà qu'en cette peu douce année 2024 débarque Jeff Nichols, drôle de réalisateur qu'un critique avait synthétisé comme étant *"une savante hybridation entre Terrence Malick et Steven Spielberg"*. Vu que l'homme a toujours usité les codes du film de genre mais dans une ambiance posée et très auteur — voir "Take Shelter" (2011) qui annonce une fin du monde sans jamais la montrer et "Midnight Special" (2016), plongée dans une Amérique campagnarde et ésotérique. Une question se pose alors : au fond, Jeff Nichols aime-t-il vraiment le cinéma populaire ? On avait presque toutes les raisons de penser qu'avec son "Bikeriders", il donnerait une fois de plus une vision trop épurée des films de motards. Forcément plus douce, moins sauvage et plus cérébrale que les productions Corman. En fait, non. Ou du moins presque non. Car tous les codes du genre sont là : une petite ville paumée de l'Amérique profonde, un bar miteux devenu le QG de motards surnommés The Vandals, une jeune femme BCBG qui tombe amoureuse du plus beau et frimeur d'entre eux tout en James Dean attitude, du sex-appeal et de la fraternité, de la jalousie et du pétage de plombs et enfin du règlement de comptes sur le bitume. Tout y est et la nostalgie du genre fonctionne à plein. Sauf que Jeff Nichols ne fait pas non plus dans la série B de luxe basique. Ses Vandals passent de bad boys soft à voyous hardcore, jusqu'à ce que certains d'entre eux s'interrogent sur leur propre violence. Le tout emporté par des acteurs investis, que ce soit Austin Butler (qui a incarné un plutôt chouette Presley dans le "Elvis" de Baz Luhrmann), Jodie Comer (magnifique Marguerite de Carrouges dans l'excellente épopée de Ridley Scott, "Le Dernier Duel") et — on peut dire qu'il a le physique de l'emploi — le teigneux Tom Hardy, dernier Mad Max mâle en date. "The Bikeriders" est donc un hommage sincère aux films de motards d'antan. Allez… magnitude 8 sur l'échelle de Rusty James *(actuellement en salles)* ! ❑

PAR CHRISTOPHE LEMAIRE

Cul, culte et gore


Caligula

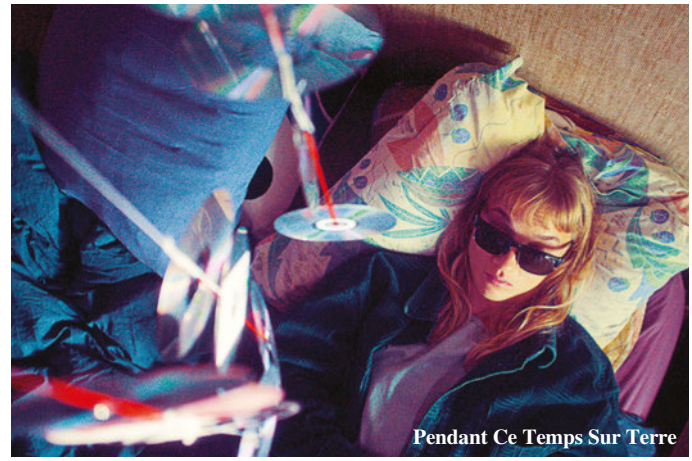
Caligula – The Ultimate Cut

"Caligula", le péplum cul, culte et gore de Tinto Brass, a connu trois ans de production foutraque et bordélique avant de sortir, en 1979, tout auréolé de scandales. Depuis, de nombreuses versions raccourcies par la censure ou rallongées pour les fans ont circulé en VHS, en DVD et sur le câble. Avant que ne débarque en salles, quarante-huit ans après sa conception, cet *ultimate cut* de 3 heures remonté à partir des 90 heures des rushs initiaux. Une remise en forme où le scénario suit enfin au plus près le script original de Gore Vidal (célèbre romancier et scénariste de "Ben-Hur"), pour un résultat logiquement plus fluide avec douze scènes rallongées et sept autres totalement absentes des autres versions. Ce qui permet de mettre mieux en avant les performances d'acteurs de renoms comme Malcolm McDowell (en Caligula timbré), John Gielgud, Peter O'Toole et Helen Mirren *(actuellement en salles).*

Le Comte De Monte-Cristo

Désireuse de réadapter les grands romans français d'antan, la firme Pathé relance le cinéma populaire à l'ancienne à coups de grosses productions à plusieurs millions d'euros. Après le diptyque des "Trois Mousquetaires", plus ou moins réussi selon ses séquences, on pouvait penser que cette nouvelle adaptation du bouquin mastoc de Dumas allait être du même acabit. Du cinéma de papa un peu modernisé tout en restant un brin tiède. Eh bien non ! Le "Monte-Cristo" de Matthieu Delaporte et Alexandre de La Patellière (déjà scénaristes des "Trois Mousquetaires") est de bout en bout fascinant. Avec une fluidité imparable et sur trois heures, le film suit avec un respect poli la trame du roman (l'emprisonnement d'Edmond Dantès, son évasion du château d'If, le trésor caché, son retour en comte de Monte-Cristo, sa vengeance contre les notables, ses retrouvailles ambiguës avec son grand amour perdu…).
Si les duels et scènes d'action sont moins nombreuses que dans "Les Trois Mousquetaires", on reste accro à l'intrigue certes ultra-connue mais si bien défendue par ses acteurs (dont Pierre Niney en Edmond Dantès) que le plaisir reste pur. Quant aux décors, costumes et effets spéciaux (la splendide reconstitution de Marseille du XIX^{ème} siècle), ils sont dans les starting-blocks pour obtenir des récompenses aux César de l'année prochaine *(en salles le 26 juin).*

Le Comte De Monte-Cristo


Pendant Ce Temps Sur Terre

Pendant Ce Temps Sur Terre

Avec cinquante fois moins de budget que les Américains, le cinéma français de science-fiction se conçoit généralement à la débrouille, en insistant plus sur l'aspect rêveur que sur les effets spéciaux destructeurs. Ce qu'a fait Jérémy Clapin pour son deuxième long-métrage (le précédent étant le film d'animation "J'ai Perdu Mon Corps"). Après la disparition mystérieuse d'un spationaute en pleine stratosphère, sa sœur est contactée depuis l'espace par une entité mystérieuse qui lui parle à travers son âme en lui promettant de ramener son frangin sur la terre ferme. Le film est totalement centré sur la jeune femme (superbement interprétée par Megan Northam, découverte dans la série de Cedric Klapish, "Salade Grecque)" qui, errant dans les bois, semble être sous le contrôle mental de cette créature qu'on ne verra jamais. Et dont on ne connaît pas non plus les réelles intentions. Le film, tourné avec le tiers du budget café d'"Avatar" (et encore), utilise le genre pour aborder divers sujets nettement plus liés à l'humain qu'aux étoiles comme l'amour, le deuil et surtout l'espoir. Le film réussit à distiller de rares moments de poésie émotionnelle *(en salles le 3 juillet).*

Longlegs

Le cinéma d'épouvante a tellement usé des codes du genre qu'il devient difficile aujourd'hui de mettre le trouillomètre à moins mille en dessous de zéro. D'où l'invention il y a quelques années d'un nouveau style de terreur appelé *elevated horror.* Des films qui distillent, dans la façon de tourner ou de raconter une histoire, une ambiance où le spectateur ressent une sensation de mal absolu qu'il ne peut réellement définir. Genre "The Witch" ou "Hérédité" qui ont réussi à instiller cette forme de mal-être insidieux dans l'esprit du spectateur. Idem pour l'essai étrange de Oz Perkins (le fils d'Anthony Perkins, déjà réalisateur d'un très étrange "I Am The Pretty Thing That Lives In The House", disponible sur Netflix). Dans "Longlegs", une agente du FBI piste un étrange tueur en série qui agit plus à la façon d'un croque-mitaine perturbé que comme un clone de Charles Manson. Un thriller d'investigation parasité par une ambiance maléfique et un occultisme planant que l'on pourrait rapprocher aussi du "Seven" de David Fincher. Quant à Nicolas Cage dans le rôle de l'assassin malsain, il nous refait pour la énième fois son show délirant. Sauf que cette fois, au lieu de rire de son cabotinage, on se prend à avoir réellement peur *(en salles le 10 juillet).* ❑

Longlegs

PAR CHRISTOPHE LEMAIRE

Dark Matter

Des milliards de milliards de nous-mêmes

En 2024, notre compréhension de la réalité (immensité de l'espace sans fin, la vie après la mort...) tient toujours de l'absurdité existentielle. On ne sait donc pas encore si l'impossible serait possible. Car l'univers serait malléable. Et les longues distances, en milliards d'années-lumière, bien plus proches qu'on ne le croit. Du moins si on emprunte des raccourcis bien planqués dans quelques trous noirs rebelles. Bref, les multivers seraient à portée de nos âmes. Des théories de plus en plus de scientifiques se penchent sur la probabilité de *mondes multiples* avec un nombre infini de vies vécues par une même personne, sans même que le temps ne s'en mêle. Des univers parallèles sans fin où des milliards de milliards de nous-mêmes vivraient des réalités différentes selon nos actions, nos goûts et nos destinées. Ainsi, dans un espace-temps invisible et impalpable existeraient peut-être un pape François pornocrate, un Poutine pacifiste, un Depardieu sobre, un Elon Musk clochard, un Kim Jong-un président de la Corée du Sud... voire des Beatles en mode Stones (l'inverse marche aussi). Evidemment, cela fait un paquet d'années que le multivers a squatté les salles de cinéma, principalement via les marvelleries qui en ont fait leur fonds de commerce jusqu'à la lie. Idem pour les séries comme (pour prendre les plus cultes) "Doctor Who", "Lost", "Code Quantum" et surtout "Twilight Zone" qui, dès la fin des années cinquante, posaient les bases scénaristiques de tout le cinéma fantastique et de science-fiction à venir. Et aujourd'hui le tout frais et addictif "Dark Matter", initié par le romancier d'horreur et de science-fiction Blake Crouch. Dans cette série, un physicien se fait kidnapper et est propulsé dans une autre dimension. Plus exactement dans un Chicago alternatif où sa femme n'est plus sa femme et où son fils n'est plus son fils. Un voyage qu'il effectue en entrant dans un énorme cube en métal, sorte de machine à explorer ses milliers de vies alternatives. Accompagné d'une collègue de travail devenue sa femme dans cette nouvelle vie où il se trouve, le physicien tente de retrouver sa vraie famille gérée par un de ses nombreux autres... lui ! Dit comme ça, c'est évidemment moins compréhensible qu'un épisode de "Babar", mais assez limpide quand on suit les neuf épisodes de "Dark Matter" sans même oser cligner des yeux par peur de perdre le tempo temporel. Qui donc, n'existe probablement pas non plus. Sans oublier une grande idée absurde au programme quand le physicien se retrouve régulièrement dans un couloir sans fin bardé de milliards de portes menant chacune vers ses différentes vies. Le seul moyen pour lui de retrouver la sienne, la vraie, l'authentique (encore que...) est d'ouvrir chacune pour savoir où son vrai destin le mène. Inutile de dire que si "Dark Matter" fonctionne à fond, et vu le nombre de portes à ouvrir, la série aura probablement droit à six milliards de saisons *(disponible sur Apple TV+) !* ❑

Le Député *(Artus Film)*

Méconnu en France mais culte en Espagne, Eloy de la Iglesia fut le principal représentant du cinéma quinqui, un genre centré sur les délinquants juvéniles, qui a perduré au pays du taureau et de Luis Mariano durant les années soixante-dix. Auteur-réalisateur de quelques classiques quinqui (tous dispos chez Artus Films), comme le diptyque "El Pico", et surtout "Cannibal Man" (parcours d'un homme devenu tueur en série malgré lui), Iglesia signe "Le Député" en 1978. Soit trois ans après la mort du général Franco, ce qui lui permet d'y aller plus frontalement dans sa critique acerbe de la société espagnole. Ici, la police d'extrême droite qui tente de compromettre un homme politique homosexuel en lui mettant entre les pattes un jeune gay qui finit par tomber amoureux de lui. Lui-même communiste et homosexuel, Eloy de la Iglesia s'attaque au paternalisme ambiant et au catholicisme rampant, mais avec plus d'aisance et de liberté que dans ses premiers films, annonçant d'une certaine façon l'arrivée du ciné-Movida qui sera représenté par un certain Pedro Almodóvar.

Images

PAR JERÔME SOLIGNY

Streaming/ DVD/ Blu-ray

Un fan des Beatles qui ne possède pas une cassette inregardable ou un DVD foireux du documentaire n'en est pas un

"Let It Be"

Disney+

ET DONC, ON SE SERAIT FAIT AVOIR. En beauté. Au temps pour nous car, à la fois, on aurait dû se douter. On aurait pu y penser. Avec la "pomme" des Beatles comme avec celle de Mac, tout n'est plus désormais que big business, tractations et regards en coin. Accords parfois douteux passés sous le manteau mais qui ne se refusent pas. Ou que les intéressés en situation défavorable n'ont pas les moyens de discuter.

Faut dire que les forces en présence depuis que le groupe a changé son fusil d'épaule — autrefois, un bouchon pendait au bout de son canon, désormais il tire vingt coups par seconde — ne font pas dans la dentelle. Universal, Disney (qui, malgré une double requête n'a pas envoyé le lien pour qu'on puisse visionner le film tranquillement), ça donne le ton. On est loin de l'époque de la projection de "Yellow Submarine" (restauré) en présence de Paul McCartney, à qui Geoff Baker présentait les invités et que Neil Aspinall, l'âme d'Apple Corps du temps où cette compagnie en avait une, amenait un par un à leur fauteuil en demandant si le voyage jusqu'à Londres s'était bien passé.

La délicatesse, les manières, voire la politesse élémentaire ne sont plus du monde. On fait avec jusqu'au jour où on ne fera plus. Ces Meanies ne verront pas la différence, ils ne savent pas où est Pepperland ni qui on est. Ainsi, on apprenait il y a quelques semaines que "Let It Be", le film original de Michael Lindsay-Hogg, allait ressortir (en streaming puis, très certainement, en physique) en version restaurée (4K) après des décennies de non-commercialisation officielle. Evidemment, on pouvait légitimement penser que "The Beatles: Get Back", la saga en trois volets réalisée par Peter Jackson à partir des nombreuses heures d'images tournées par Lindsay-Hogg — et qu'il n'avait pas utilisées — était la version définitive de ce documentaire sur les Beatles au travail début 1969. Mais en fait non. Jackson, qui parle peu, a récemment déclaré que les épisodes marathon qu'il a réalisés et que Disney+ a diffusés fin 2021 étaient en vérité *"un documentaire sur le documentaire"*. Pardon ? Oui, une sorte de making of, six fois plus long (et *a priori* plus riche) du film original. Michael Lindsay-Hogg, dans le communiqué de presse de ce nouveau "Let It Be", abonde dans le sens du discours officiel et a déclaré, c'est hilarant, que si "The Beatles: Get Back" était un super roman, son film à lui est une super nouvelle. Il fallait oser.

Alors, quelle forêt cache cet arbre ? Inutile de surfer sur le Web pour vérifier (?) ce qui va suivre, mais puisqu'on connaît plutôt bien le dossier, on se permet d'éclairer un poil. Il y a fort à parier que Lindsay-Hogg a laissé Apple Corps et Jackson faire joujou avec ce qu'il avait tourné après qu'on lui a promis que son film à lui bénéficie, plus tard, d'une ressortie digne de ce nom. Disponible officiellement sur les supports du début des années quatre-vingt (VHS, Betamax...), "Let It Be" n'avait pas été exploité longtemps et, depuis, les pirateurs s'en sont donné à cœur joie. Un fan des Beatles qui ne possède pas une cassette inregardable ou un DVD foireux du documentaire n'en est pas un. Evidemment puisque le film, à l'origine, avait été produit par les Beatles/ Apple Corps, on pouvait imaginer qu'ils avaient fait signer à Lindsay-Hogg un contrat très en leur faveur. Du genre : *"Tout ce que vous filmez est à nous"*. Mais justement, à la fin des années soixante, les histoires financières du groupe n'étaient pas rigoureusement verrouillées ou, plus exactement, pas aussi bien qu'elles auraient dû l'être. Le contrat entre le réalisateur et Aspinall comportait peut-être des failles de la taille de celles qui ont permis à Allen Klein de s'immiscer dans les affaires discographiques et éditoriales des Beatles. Car si "Let It Be" dans sa version d'origine reste tout à fait regardable, sa nouvelle commercialisation, après le travail de Jackson, tient tout de même de la tautologie.

Bien sûr, on peut toujours avoir la naïveté de croire qu'Apple Corps réédite "Let It Be" pour la beauté du geste et par respect pour Michael Lindsay-Hogg qui, on ne peut pas lui retirer ça et par la force des choses, est à l'origine de l'aventure "The Beatles: Get Back". Malgré tout, "Let It Be", dont la diffusion a commencé sur Disney+, apparaît aujourd'hui comme une version très condensée de "The Beatles: Get Back" ; ce qu'il n'est pas exactement puisque lorsqu'il a montré des passages communs aux deux œuvres, Jackson assure avoir utilisé ce que d'autres caméras que celles retenues par Lindsay-Hogg avait filmé. Bref, "Let It Be" ravira peut-être ceux que cette pénultième tentative de Paul McCartney de remettre les Beatles dans le sens de la marche (relire la chronique du numéro 661 sur "The Beatles: Get Back") intéresse, mais pas au point d'avoir visionné des heures du groupe en studio, conclues par un concert sur le toit de leur compagnie, interrompu par la police. ❑

rock&folk

COMME VOUS NE L'AVEZ JAMAIS ENTENDU

STORY, INTERVIEWS, NOUVEAUTÉS, RÉÉDITIONS...
CHAQUE MOIS NOS JOURNALISTES DÉCRYPTENT LE NOUVEAU NUMÉRO
ET DÉBATTENT DE L'ACTUALITÉ MUSICALE

ECOUTEZ L'ÉMISSION SUR...

DEEZER amazonmusic

ET SUR L'APPLICATION ROCK&FOLK RADIO

Au lance-flammes

Depuis “La Patrouille Des Libellules” avec Marc Hardy aux crayons, le scénariste Yann a largement prouvé aux amateurs de bulles qu’il n’avait pas son pareil pour passer au lance-flammes de l’ironie toutes les incohérences de l’Histoire du monde. Avec **“Tuez La Grande Zohra !”** (Paquet) en compagnie du dessinateur Jérôme Phalippou, il revient sur la série d’attentats montée par l’OAS pour tuer le général de Gaulle au moment de la guerre d’Algérie. Dans un style franco-belge que n’aurait pas renié “Le Journal De Spirou” de l’époque, le duo reconstitue les années soixante à travers une galerie de personnages aux opinions certes divergentes, mais aux méthodes violentes tout ce qu’il y a de plus similaires. Il est même question de victimes des deux bords qui n’hésitent pas à s’associer pour se venger des décennies plus tard. Dans ce diptyque qui n’oublie pas la pop music, Yann dresse le constat désabusé de la violence politique de personnes (voire d’Etats) très loin de vouloir la paix sociale.

Charmante cité moyenâgeuse, Clisson est, entre-temps, devenu le royaume des décibels depuis l’implantation d’un célèbre festival. Si la cohabitation se passe plutôt bien, il semblerait à la lecture de **“Hellfest Metal Space”** (Hellmoute), troisième et ultime volume de la trilogie, qu’une éventuelle délocalisation du festival soit envisagée par le monde du neuvième art. Alors que la horde profite des derniers moments de répit avant la nouvelle édition, une lettre envoyée par leurs amis aliens Zörg et Glüb (voir épisode précédent) leur annonce qu’ils viennent de découvrir une nouvelle planète susceptible d’accueillir un bon gros festival de metal. Il n’en faut pas plus pour embarquer nos héros dans une nouvelle conquête de l’espace absolument improbable. Préfacé par le groupe Mass Hysteria, l’engin est livré avec différents QR codes qui permettent aussi bien l’accès à des playlists qu’à des reportages sur le festival.

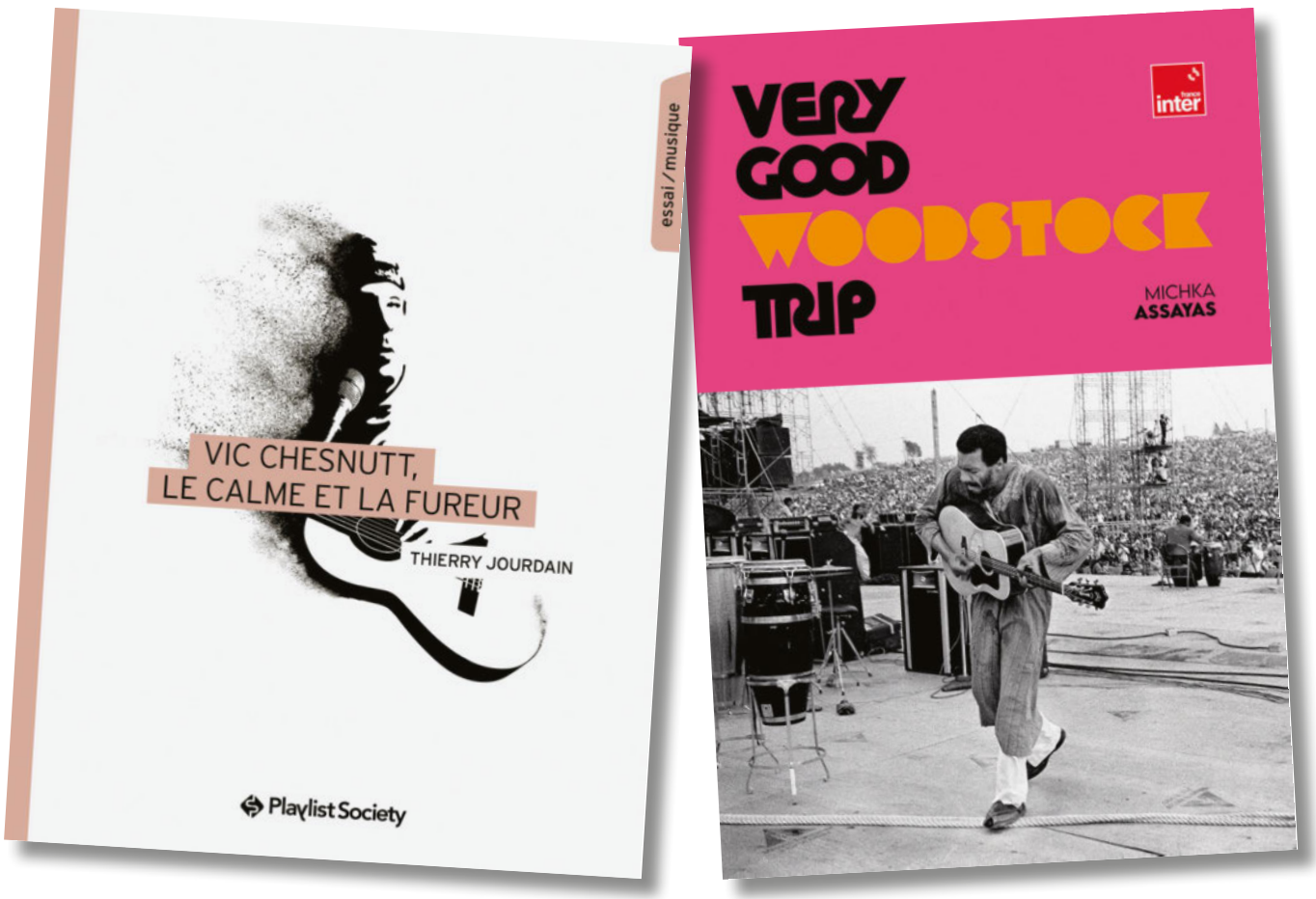
Des rêves d’enfant au saut dans le vide pour les réaliser, il y a un pas que tout le monde n’est pas prêt à franchir. Cependant, après, une fois démarré une autre vie trop tranquille, combien de personne s’en veulent d’avoir manqué le coche ? **“Fidji”** (Delcourt/ Mirage), du scénariste Jean-Luc Cano et du dessinateur Pierre-Denis Goux, démarre sur une plage de Biarritz où deux amis d’enfance, Sam et Vincent, tirent des plans sur la comète. Pour Sam, sa destinée ne peut passer que par les mythiques îles Fidji. Quelques années plus tard, Vincent se prépare à investir mollement dans un petit appartement avec sa copine Lucie. Accroché à un boulot tranquille qui lui assure un bon revenu, il s’est enfoncé dans une vie routinière qui semble lui convenir quand débarque le revenant Sam, après un an d’absence dans les îles. Prétextant un mystérieux rendez-vous de famille, il entraîne son copain dans un road-trip tranquille en direction de Biarritz. Entre tranche de vie nostalgique et narration où une petite pointe de fantastique s’invite entre flash-backs et réalité, ce récit solide proche des gens vaut le coup d’œil.

Entre une vie tout ce qu’il y a de plus banal et l’horreur absolue comme dans un film de Chuck Russell, il n’y a qu’un pas qu’Aurélien Maury ne s’est pas gêné de franchir dans **“Oh, Lenny”** (Tanibis), une BD à la ligne claire trompeuse à bien des égards. Au début, tout se passe dans l’univers tranquille d’une petite ville américaine. Un couple ultra-tendance semble vivre son amour dans un respect commun des ambitions de l’un et l’autre. June s’investit dans son travail chez un vétérinaire tandis que Brad, son copain, allergique aux poils de chat, se focalise sur son prochain entretien d’embauche. Alors que June se contente de ce qu’elle a, Brad bouscule toutes les règles en acceptant un poste dans une autre ville qui oblige la jeune femme à tout abandonner. Déprimée, elle essaye de se changer les idées en allant se promener. C’est là qu’elle entend l’appel à l’aide d’une étrange entité. A la manière d’un oignon qu’on épluche, l’auteur fait évoluer son récit dans une direction originale qui ne donne pas envie de rester seule à la maison pendant que Monsieur travaille. ❑

Le gros plan du Géant

Réalisée par Taillefer (scénario) et Grégoire Bonne (dessin), cette adaptation du roman “Le Vieux Qui Ne Voulait Pas Fêter Son Anniversaire” (Philéas) écrit par le Suédois Jonas Jonasson en 2009 sera la BD de l’été à emporter sur les plages. Allan Karsson n’a pas l’intention de fêter ses cent ans dans l’asile dans lequel il a été placé. Après s’être évadé, il vole une valise pleine d’argent appartenant à un gangster qui n’a pas d’autre choix que de partir à sa poursuite. A partir de là, l’histoire est une succession de rencontres avec des personnages improbables (dont une éléphante) et l’occasion de nombreux retours dans le passé pour raconter la vie de Allan, l’artificier. Touffu, invraisemblable, drôle, gonflé et d’une morale injustifiable. Parfait pour toutes les personnes qui n’ont pas envie de s’arrêter de rigoler.

En gros, c'était pire



Vic Chesnutt,
Le Calme Et La Fureur
THIERRY JOURDAIN
Playlist Society

On est tous des romantiques forcenés ici, avouons-le, sous nos tatouages, nos petits cœurs de — Rolling — Stones ont toujours fondu, les exemples ne manquent pas, pour les guerriers losers, les enfants perdus et les écorchés flamboyants et, oh boy, s'il y en a un qui cumulait ces trois malédictions, c'est bien le musicien alt-folk Vic Chesnutt dont les pourtant multiples talents ne suffirent, hélas, pas à le sauver de ses luttes. Figure terriblement tragique, enfant adopté, adolescent troublé et paralysé à 18 ans après un accident de voiture que, saoul, il avait lui-même provoqué, sa vie n'a donc jamais été simple, même si, il le disait, son handicap l'avait obligé à des choix artistiques radicaux et par-là même, forgé son style et trouvé sa voie — et sa voix, littéralement. "Le Calme Et La Fureur", titre de l'excellente biographie qui lui est consacrée par l'auteur Thierry Jourdain, nous dit déjà qu'il sera question de littérature, du Sud faulknerien où il a aussi été élevé et donc de tourments moraux, religieux et des excès qui lui ont coûté la vie. Un *musician's musician* par excellence, le dépouillé et introspectif Chesnutt a toujours été adoré par ses pairs qui, comme Michael Stipe ou Jonathan Richman, l'ont promu, produit et soutenu ou ont collaboré avec lui comme les Fugazi, Thee Silver Mt Zion, Godspeed You! Black Emperor, sa pote Kristin Hersh — qui a écrit un beau livre sur lui après sa mort — dingo donc si on se souvient qu'il n'a jamais joué fondamentalement de rock, mais l'âpreté de sa voix et de sa musique, la qualité de ses textes, sa puissance émotionnelle et sa fondamentale originalité lui ont fait exploser toutes les frontières conventionnelles des genres. Jourdain et sa jolie et sobre plume réussissent avec ce livre le délicat cocktail qui plaira autant aux fans convaincus qu'à ceux qui, grâce à lui, vont découvrir la riche vie culturelle d'Athens — pas en Grèce —, le caractère ultra-torturé de ce génial *"funny pilgrim on a crazy crusade"* et son œuvre singulière et toujours aussi moderne et poignante.

Very Good Woodstock Trip
MICHKA ASSAYAS
GM Editions

Alors les petits malins, vous croyiez vraiment tout connaître de Woodstock rapport au fait que vous avez vu le film, lu trois articles et regardé 837 fois des extraits des solos de Jimi Hendrix, hein ? Le dernier livre de Michka Assayas, "Very Good Woodstock Trip", va donc révolutionner votre regard sur ce festival de légende, sa boue, son bordel, sa bonne ambiance et sa farandole de monstres sacrés, en devenir pour la plupart, sur ses scènes. En gros, c'était pire : l'improvisation était à son maximum, les organisateurs débordés avant même le début du binz, les groupes aussi défoncés que le public, défonces qui devaient être bonnes vu que ledit public a supporté avec une incroyable bonhomie la pagaille et les conditions carrément épouvantables. Mais la musique ! Assayas excelle ici dans ce récit carré et pourtant exhaustif de ces journées aussi folles qu'enchantées où vous apprendrez des tas de choses, de l'enfance de Bill Graham à la naissance du phénomène des briquets allumés en concert — grrr —, les artistes, les oubliés, les malins qui n'ont pas voulu apparaître sur le film, ceux qui ont explosé après le festival et les spectateurs embourbés, assoiffés mais contents.
Un must. ❑

Absolutely live

PAR MATTHIEU VATIN

Post-punk et funk cradingue

The Libertines

12 MAI, TRABENDO (PARIS)

"All Quiet On The Eastern Esplanade", un quatrième album qui caracole au sommet du classement au Royaume-Uni, un début de tournée qui semble se dérouler sous les meilleurs auspices et des Libertines qui offrent deux énormes gâteries aux fans français avec cette double date dans la petite salle du parc de la Villette. Les imputrescibles "Up The Bracket", "The Delaney" et "Vertigo" lancent divinement les joyeusetés avec Peter et Carl, concernés et complices au possible qui se flairent, échangent micros et regards tandis que même le flegmatique John Hassall paraît gagné par l'euphorie ambiante. Parfois rejoint sur scène par un cinquième membre aux faux airs de Paul Simonon, le groupe intègre les récents "Run, Run, Run", "Night Of The Hunter" et "Shiver" avec une anarchie élégante avant de conclure ces sincères retrouvailles par le nostalgique "Dont' Look Back Into The Sun" qui laisse le fan en larmes, redevenu ado le temps d'une soirée.

MATTHIEU VATIN

The Black Keys

13 MAI, ZÉNITH (PARIS)

Deux Zénith pour Pat et Dan, d'Akron, Ohio, même pas tout à fait pleins, la chose a de quoi mettre du baume au cœur des rockers. Les compères sont en première ligne, quelques mètres devant leurs supplétifs (clavier, percussions, guitare, basse, cuivres parfois) et alignent les hits dans une set list bien pensée. La grosse caisse couvre des parties de guitare et Pat offre de fait un spectacle fascinant, pas franchement là pour sourire tandis qu'il déploie ses membres pour mettre en branle ces grooves grattés jusqu'à l'os et tellement efficaces. Quatre morceaux du dernier album, une cover plaisante à défaut d'être originale ("I Heard It Through The Gravepine") et un "Lonely Boy" final pour mettre le feu à la fosse. Une remarque : la set list fut la même que le soir précédent, que tous les autres soirs de la tournée en fait. Une question : Pat et Dan, d'Akron, Ohio, vous avez un peu plus que 21 morceaux à votre répertoire, non ?

BERTRAND BOUARD

Warmduscher

13 MAI, MAROQUINERIE (PARIS)

La liqueur verte iséroise met les petits shots dans les grands avec sa traditionnelle soirée rue Boyer et offre un plateau baraqué pour ce début de semaine : avec tout d'abord en catcheurs mexicains, les Nantais des **Atlantides** qui déconcertent avec leur garage goguenard, puis Warmduscher et son mélange de post-punk et funk cradingue aussi démentiel que fédérateur. Clams Baker Jr, slammeur hors pair pratique la dérision burlesque dans sa combinaison de pompiste pendant que le groupe éclaire par son groove foutraque. La distordue "The Salamander" est évidemment plébiscitée tout comme le hit déglingo "Midnight Dipper" ou la discoïde "Flower" sur laquelle, le frontman américain prend un bain de foule. Une heure et quart immensément fun pour dix-huit morceaux dont deux inédits, aux titres prophétiques et intrigants sont révélés : "Fashion Week" et "Staying Alive".

MATTHIEU VATIN

Frankie And The Witch Fingers

21 MAI, MAROQUINERIE (PARIS)

Sept albums hautement fréquentables en une dizaine d'années, des salles de concert remplies et retournées le reste du temps : les Californiens sont clairement en train de franchir un cap depuis qu'ils ont stabilisé leur line-up avec Nikki Smith à la basse et Nick Aguilar à la batterie. Jamais dans la facilité, le quatuor entame le set par l'imparable "Empire", sommet de guitares heavy sur rythmiques syncopées, puis fait évoluer son garage en un krautrock vrombissant pour "Syster System" avant de basculer en transe psychédélique sur la convulsive "Electricide" et son riff obsédant joué à un tempo proche de la tachychardie. Par moment tortueux, le combo emmené par l'étincelant Dylan Sizemore ne relâche pas son étreinte pendant cette courte heure d'excès, de saturation et de démence avant de revenir sur l'étonnant rappel "Bonehead".

MATTHIEU VATIN

Eric Clapton

26 MAI, ACCOR ARENA (PARIS)

Slowhand n'avait pas joué en France dans un concert public depuis quatorze ans, autant dire que ce premier show à l'Accor Arena était attendu. D'emblée, l'homme frappe par son élégance, sa maîtrise. Chez lui, aucun baratin, aucune esbroufe, authenticité totale : n'est-ce pas l'essence du blues que toute sa vie Eric Clapton a cherché à servir et magnifier ? Presque la moitié de la set list se compose de reprises de classiques comme "Key To The Highway", "I'm Your Hoochie Coochie Man", "Cross Road Blues". Pour les fans, il interprète bien sûr quelques passages obligés, "Badge", "Tears In Heaven", "Cocaine", mais explore aussi des titres plus confidentiels tels "Back Home" ou "Holy Mother". S'il arbore une Stratocaster aux couleurs de la Palestine, le guitar hero n'en rajoute pas dans le discours. Sur scène la sobriété domine et l'homme sait se préserver. Accompagné de son groupe d'élite, il conclura la soirée par un "Before You Accuse Me" en rappel, qui mettra tout le monde d'accord.

CHARLES FICAT

Beth Gibbons

27 MAI, SALLE PLEYEL (PARIS)

Pour défendre son premier véritable album solo, Beth Gibbons a choisi Pleyel la bourgeoise. Dès le premier titre, le frisson. Contrairement à nous, la voix de la dame de Bristol n'a pas vieilli. Derrière elle, sept musiciens (dont deux violons et deux percussionnistes) servent un trip-hop organique et sans machine, écrin sublime à sa voix de feutrine. Sans écran et dans une pénombre bleutée, planquée derrière la même frange qu'en 1991, la chanteuse a peu d'efforts à fournir devant un public dévot (dont Catherine Deneuve venue elle aussi prendre sa dose de spleen). Elle visitera dix titres de son solide nouvel album, deux autres issus de sa collaboration avec Rustin Man (dont un "Tom The Model" enchanteur). Un seul et unique morceau de Portishead sera consenti en rappel ("Roads"). De quoi repartir charmé. Mais un peu lésé tout de même.

ROMAIN BURREL

Fat White Family

27 MAI, CIGALE (PARIS)

Pendant dix minutes, un sample d'"Imagine" finissait de taper sur les nerfs des plus impatients. Puis, dadaïsme oblige, la famille entre sur le "Angel" de Robbie Williams : Alex White, saxophone ténor, haut résille et slip kangourou ; Lias Saoudi, trench et justaucorps de danse ; Adam J. Harmer... Pas de Saul, pas de Nathan : pas de danger mais du spectacle. Comme au Festival Levitation, Lias fait le travail de chauffe du public à coups d'obscénités et de plongeons dans la foule millimétrés dans le set. Pendant ce temps, le groupe, carré, joue ce répertoire qui contient un bon nombre de tubes ("Tinfoil Deathstar", "Bullet Of Dignity", "I'am Mark E. Smith"). Les barrières esthétiques volent en éclats le temps de "Today You Become Man" et son instrumentation à la Weather Report (!) et d'un skiffle solo et acoustique de Lias, qui montre qu'avec ou sans sa famille, une nouvelle carrière s'ouvre à lui.

THOMAS E. FLORIN

Belle And Sebastian

28 MAI, SALLE PLEYEL (PARIS)

Il faudra désormais s'y habituer, la Salle Pleyel accueille aujourd'hui beaucoup de nos groupes préférés. Un écrin magnifique où boire plus de deux pintes peut valoir un coup de téléphone de son banquier, mais dont l'acoustique sied parfaitement à un groupe sophistiqué tel que Belle And Sebastian. A neuf sur scène, le groupe de Stuart Murdoch a ainsi pu faire valoir la finesse des arrangements délicats des chefs-d'œuvre de pop douce que sont "Funny Little Frog" ou "The State I Am In". Cette dernière a lancé un concert où le groupe a exploré les trois décennies de sa discographie — de "Get Me Away From Here, I'm Dying" à "Another Sunny Day" en passant par une version country de "Piazza, New York Catcher" — avec un enthousiasme communicatif, en témoigne l'invasion scénique festive sur "The Boy With the Arab Strap".

ERIC DELSART

Photo Marion Ruszniewski

The Black Crowes

24 MAI, OLYMPIA (PARIS)

Cette soirée placée sous le signe du classic rock démarre en trombes avec **Jim Jones** et ses All Stars, (trop) poliment accueillis alors qu'ils usinent un son rock'n'roll parfaitement exemplaire, rugueux, piano bastringue et cuivres à l'appui. Le cru 2024 des Corbeaux comprend l'habile six-cordiste argentin Nico Bereciartua, deux choristes et un claviériste (souvent supplanté par la guitare de Rich Robinson dans le mixage). L'octuor, mené par un remuant Chris Robinson en veste blanche à pois noirs, dévale goulûment un répertoire doré qui mêle classiques acclamés ("Twice As Hard", "Jealous Again", "Hard To Handle"), jouissives improvisations ("Thorn In My Pride" sur onze minutes !), quelques titres du récent "Happiness Bastards" — qui ne déparent pas avec l'ensemble — et même quelques raretés (la reprise de "Carol", "Sting Me"). Le rappel est assez inattendu : Chris, hilare, offre un mini-spectacle de french cancan à son frère, dont c'est l'anniversaire. Surpris et visiblement mal à l'aise, il reprendra finalement ses esprits pour une frénétique "White Light/ White Heat" en clôture.

JONATHAN WITT

Bikini Kill

3 JUIN, ELYSÉE MONTMARTRE (PARIS)

Elles ont tenu bon ! Après deux reports dus au Covid, Bikini Kill est enfin devant nous. Certes le Tigre est passé l'an dernier pour retrouver Kathleen Hanna en meneuse de revue post-punk mais ce lundi, on était impatient de venir voir les étendards du mouvement Riot Grrrl enchaîner les hymnes d'une minute trente comme autant de craquages d'allumettes. La candide "New Radio" démarre les hostilités. Kathleen domine ensuite les débats pour déclamer aux filles (très représentées dans le public) et aux garçons ses punchlines lucides sur les enjeux du sexe, de l'appropriation de son corps et du regard que les autres portent sur nous. Tobi Vail a aussi droit à ces deux spots comme *lead singer*. Avant "Reject All American", Kathleen se souvient du dernier passage de Bikini Kill à Paris en 1996 pour constater que le sentiment est plus que jamais d'actualité. La fosse, conquise tout le long, ne se surprend à devenir bouillante que quand "Rebel Girl" surgit en rappel. On s'attendait à une rétrospective punk et positivement engagée, c'était encore mieux, une leçon de vie.

BENJAMIN DURAND

Gwendoline

11 JUIN, MAROQUINERIE (PARIS)

Vingt heures : l'excitation est palpable dans une Maroquinerie qui affiche complet depuis des mois. La première partie, **Trotski Nautique**, laisse le temps de se ravitailler avant l'arrivée de Pierre Barrett et Mickaël Olivette, dont le second album "C'Est A Moi Ça" tient toujours la corde pour le titre de sortie française de l'année. Les tubes, nouveaux ("Héros National") ou anciens (toujours imparables "Chevalier Ricard" et "Audi RTT") défilent, quelques *"Macron, enculé !"* fusent pendant "Start-up Nationale" — la dissolution est encore toute fraîche — avant qu'une bière en piqué ouvre le front et soustrait la moitié des souvenirs, pas suffisamment toutefois pour retirer l'impression d'avoir vu à l'œuvre l'un des deux ou trois meilleurs groupes français aujourd'hui en activité.

VIANNEY G.

Le plus gros pogo du week-end

Levitation

24 ET 25 MAI, CHABADA (ANGERS)

Avec sa programmation alléchante axée sur le rock le plus exigeant, le Levitation d'Angers est toujours le meilleur lancement de la saison des festivals.

Cette année, la météo clémente a été la meilleure alliée de l'événement (le parking du Chabada étant particulièrement hostile en cas de forte chaleur ou de pluie), ce qui a permis aux festivaliers d'apprécier le génie de **Sweeping Promises**, première claque du festival. Avec son post-punk énergique, le trio a offert un des meilleurs moments de ce vendredi qui nous aura un peu laissés sur notre faim avec **The KVB** remplaçant **Beak** sans enthousiasme, et un set des **Sleaford Mods** d'une platitude étonnante, sans énergie, ce qui émousse violemment le propos du duo. Heureusement, samedi fut d'un tout autre niveau avec la pop psychédélique douce du Nantais **Hayden Besswood** qui a lancé idéalement l'après-midi, avant la déflagration baggy/ shoegaze des Texans **Daiistar**, sans doute le concert le plus enthousiasmant du week-end. Voir ces jeunes gens venus d'Austin fantasmer autant la grisaille britannique des années quatre-vingt est proprement fascinant, et leur foi pour les refrains scandés semble inébranlable. Un peu plus tard, **Hooveriii** a démontré une fois de plus quelle belle machine rock'n'roll le groupe est devenu aujourd'hui. Le contraire de **Ghostwoman** qui en duo a malheureusement perdu le groove ensoleillé qui faisait la beauté de ses deux premiers albums. C'est kraut, très bien fait, mais un peu raide. On espère un jour voir Evan Uschenko rejouer ses premiers morceaux. Après les bruyantes **Deap Vally**, les Parisiens **Rendez-Vous** ont créé le plus gros pogo du week-end avec leur set puissant et énergique qui a affirmé leur immense popularité. Après l'interlude **Lysistrata**, qui a réjoui tous les gosses des nineties et les fans de feu Steve Albini, le concert de **Fat White Family** était attendu comme le grand moment du week-end. On s'interrogeait : à quelle version du groupe allait-on avoir droit après le souvenir calamiteux à la Route du Rock il y a deux ans ? Réponse : un triomphe au-delà des espérances pour une dernière au Chabada réussie, en espérant que cette belle tradition angevine perdure.

ERIC DELSART

Fat White Family

Photo Mickaël Liblin-DR

ABONNEZ-VOUS

FLASHEZ-MOI POUR VOUS ABONNER

1 AN - 12 N° VERSION PAPIER
+ VERSION DIGITALE OFFERTE
67 €
AU LIEU DE 82,80€

BULLETIN D'ABONNEMENT

À renvoyer accompagné de votre règlement à : Rock and Folk – Service Abonnement - 45, av. du Général Leclerc 60643 Chantilly cedex - Tél : 03 44 62 43 79

simple rapide, abonnez-vous en ligne sur : **boutiquelariviere.fr/ROFP683**

Je choisis mon offre d'abonnement :

☐ 1 an 12 n° version papier
+ version digitale OFFERTE
67€ au lieu de ~~82,80€~~ **

Je choisis de régler par :

☐ Chèque bancaire à l'ordre de **Rock&Folk**

Pour un paiement par Carte Bancaire,
rendez-vous sur votre espace client sur
boutiquelariviere.fr/ROFP683
Pour les premières connexions, merci de créer votre compte client.

Mes coordonnées:

ROFP683

Nom* : ..... Prénom* : .....

Adresse* : .....

CP* : ☐☐☐☐☐ Ville* : .....

Tel : ☐☐ ☐☐ ☐☐ ☐☐ ☐☐

INDISPENSABLE POUR LA LECTURE DE VOTRE VERSION NUMÉRIQUE

E-mail* (en majuscules) :

☐ Je souhaite bénéficier des offres promotionnelles de Rock&Folk.
☐ Je souhaite bénéficier des offres promotionnelles proposées par les partenaires de Rock&Folk.

Ces informations sont destinées à la société Editions Larivière. elles sont collectées et utilisées à des fins de traitement de votre abonnement. Le cas échéant, votre adresse mail sera utilisée pour suivre votre abonnement et vous envoyer les communications dont vous bénéficiez en tant qu'abonné. En application de la réglementation applicable, vous disposez des droits d'accès, de rectification, d'effacement, d'opposition, à la portabilité des données et à la limitation des traitements. Pour excercer vos droits, veuillez contacter les Editions Larivière par courrier à Editions Larivière service abonnements 9 allée Jean Prouvé 92587 Clichy cedex, en justifiant de votre identité. Pour toute information complémentaire, consulter notre Politique de Confidentialité sur boutiquelariviere.com. *Champs obligatoires. ** Offre valable en France métropolitaine jusqu'au 31/12/2024. Tarif France 2024

PEU DE GENS LE SAVENT

MON MOIS A MOI

PAR BERTRAND BURGALAT

Françoise Hardy avait une sensibilité aux critiques et aux inexactitudes aussi développée que son talent. Elle serait consternée par le flot de fadaises qui accueillent sa mort alors qu'on ne peut pas dire qu'elle ne nous avait pas prévenus. Au son de "Tous Les Garçons Et Les Filles", sa chanson qu'elle détestait le plus (elle avait dû la cosigner en raison d'un absurde règlement Sacem abandonné peu après, sans jamais pouvoir être rétablie dans ses droits), tout y passe : ensevelis sous l'avalanche de banalités ("l'icône des yé-yé", etc), ses talents de compositrice et de parolière sont rarement évoqués. Sur BFM, Christophe Barbier, après un cours d'histoire sur les susdits satanés yé-yé (yé-yé un jour, yé-yé toujours) ne répugne pas à se servir de sa disparition pour promouvoir la loi sur la fin de vie (qu'il donne l'exemple, avec son écharpe rouge c'est jouable) et pleurnicher sur la dissolution de l'Assemblée nationale. Comment a-t-on pu faire autant de choses sublimes (je parle d'Hardy) et générer autant de médiocrité ?

Littérature et société : "Les Choses M'Echappent" des Mercuriales (Helzapoppin Records), du très bon rock en français qui parle au présent, entre Philippe Muray et Roxy Music. Single du mois : Double Françoise et Popincourt, "Tes Samedis" (Maxence Jutel). Album du mois : Plaisir, "C'est Que Du PLAISIR" (Plaisir).

Mick Harvey au Petit Bain. J'ai fait sa connaissance quand les Bad Seeds étaient une sorte de Fania All-Stars du rock underground, avec des bouts d'Einstürzende Neubauten, Magazine, These Immortal Souls ; ça a toujours été une joie de travailler avec lui, sur ses disques ou avec Anita Lane. Son nouvel album, "Five Ways To Say Goodbye" (Mute) vient de sortir, il y reprend "Setting You Free" de David McCombs des Triffids, impeccable.

La plupart des labels artisanaux ont longtemps peiné pour fabriquer leurs vinyles, confrontés à des délais de plus en plus invraisemblables et des tarifs prohibitifs. Cette situation a suscité beaucoup de vocations et d'initiatives louables, certaines d'entre elles sont en train de boire la tasse, étranglées par l'augmentation du prix des matières premières, du papier, de l'électricité, du transport ou le Brexit (il n'y a quasiment pas de galvanoplastie en France, ni d'imprimeur pour les pochettes). Le 4 avril, M Com' Musique à Rennes annonçait avec émotion sa fermeture, le 30 mai c'est La Manufacture de Vinyles, à Annecy, qui est liquidée. Avec leur presse semi-automatique, ces passionnés faisaient un travail époustouflant. La directrice, Corinne Marion-Gallois, de New Gold Dream Records, avait tout investi dans ce projet pour lequel elle s'est battue sans relâche. "*L'ensemble des acteurs sont en difficulté : petits, moyens et gros, mon imprimeur en Allemagne souffre aussi, mon graveur est en train de vendre sa machine et va arrêter ce métier, quelle tristesse.*" Tout le monde s'en tamponne, les institutions censées régenter la musique détournent le regard lorsqu'on les alerte sur le sujet. Quand ce sera fini et que l'ensemble des petites structures aura mis la clé sous la porte, elles créeront une mission d'évaluation.

La réalité du retour du vinyle (qui continue de revenir malgré ces vicissitudes), c'est qu'elle profite beaucoup aux rééditions de vieux succès, que certains disquaires font un travail formidable de découverte (Balades Sonores, Ground Zero à Paris, Total Heaven à Bordeaux, Les Nocturnes à Cannes sont les premiers qui me viennent à l'esprit mais la liste est longue), et d'autres pas du tout, et ce ne sont pas toujours, chez les grandes enseignes, ceux qu'on croit qui sont les plus sympas ou les moins coopératifs. Ainsi depuis dix ans, en ce qui nous concerne, je dois dire que la politesse et l'ouverture d'esprit sont du côté de la Fnac plus que chez certains de ses concurrents. Message reçu chez Tricatel : "*Bonjour, je vends sur Discogs des disques que j'achète à vos distributeurs. Distributeurs qui achètent à des distributeurs qui distribuent des labels (Juno…) et à des labels (vous en l'occurrence). Jusque-là, c'est correct. Maintenant, que des labels vendent leur catalogue en direct sur Discogs, est-ce déontologique ?*" Euh, sérieux ? Le mec achète à nos revendeurs et vend ensuite plus cher, tout en trouvant anormal qu'on vende en direct moins cher que lui ? Comme si un revendeur à la sauvette de tickets de métro s'en prenait à la RATP ?

L'an dernier j'avais vécu au Lyse Netter à Moss, en Norvège, un des plus beaux moments de ma vie. Revenu avec une délégation conséquente (les Dragons, Catastrophe, Rémi Klein, Sean O'Hagan et sa fille Livvy à la voix sublime, Jean Pierre Muller…), j'avais peur que la magie n'opère pas une seconde fois. Averses, grêle, ce n'était plus du tout l'été et pourtant c'était, à nouveau, extraordinaire, ce regroupement d'artistes de tous horizons et générations, sans managers, sans entourage, venus du monde entier à l'appel d'Emil Nikolaisen, musicien qui donne tout. Il y a Lawrence (Felt, Denim, Go-Kart Mozart), Steve Shelley (Sonic Youth) et même Hunt Sales arrivé exprès d'Austin, Hunt Sales ! Celui qui a commencé à 16 ans en 1972 avec le "Runt" de Rundgren, avant d'enchaîner avec Iggy (la batterie de "Lust For Life", c'est lui), Bowie… Avant d'accompagner à la basse Ryan Van Kriedt du BJM devant Joe Boyd, je me prends les pieds dans un câble et me ramasse sur une contrebasse, fêlant sa tête et la rendant inutilisable. Son propriétaire, qui nous prêtait déjà sa Precision et joue aussi ce jour-là, a de quoi en être malade. Il me dit que ça va aller, qu'elle est assurée et appelle pour s'en procurer une autre, la gentillesse à son plus haut niveau. L'an dernier, Daisy Rickman nous avait ensorcelés avec sa voix grave, elle a maintenant un groupe. Avec leurs gilets et leurs tuniques, on les croirait sortis de "Sacré Graal" ou "Jabberwocky", pourtant personne n'est déguisé, d'ailleurs il n'y a pas de loges pour se changer : ici, comme chez McDo, chacun vient comme il est. Pour Sandi Denton et Ian Svenonius (The Make-Up, Chain And The Gang), c'est en trench et manteau de cachemire. Ils partiront ensuite en train, dans cette tenue, jouer près du pôle Nord, avant de se produire à Paris le 24 juin à la Mécanique Ondulatoire. Ils montent avec nous faire leur "Whatever People Say That I Am (That's What I'm Not)" ; avec les Dragons, les cordes et les chœurs, le songwriting au cordeau de Svenonius donne toute sa mesure. Ecoutez le nouveau single, "The Rebel Outlaw" (Radical Elite), de leur duo Escape-ism, le rock c'est ça, et pas les Kills. Quand Joyce Moreno monte sur scène et joue "Natureza", son album perdu de 1977 enfin ressuscité, impossible de ne pas avoir les yeux qui scintillent, comme à chaque fois que j'entends une musique qui me bouleverse.

Mercredi 12 juin. La veille, nous étions à CBE, ce studio intact où la présence de Françoise Hardy ne s'efface pas. 10 h 10, j'écoute "Rêve", le dernier titre sur "La Question". Il se déploie, comme une Caravelle qui virerait au-dessus de Paris puis de la Corse. La mélodie s'envole, sorte de "In The Court Of The Crimson King" pour dimanches après-midi de l'ORTF, avec la basse de Francis Moze, les arrangements de Raymond Donnez et la merveilleuse Tuca. A 2 minutes 16, sa voix, émergée de la plaque en métal d'une EMT 140 :
"Tu m'émerveilles comme un rêve
Qui s'est enfin réalisé
Et tu me fais mal comme un rêve
Dont il va falloir m'éveiller."
Oui.

Photo Bruno Berbessou

Son-Vidéo.com

La référence hi-fi & home-cinéma

ELIPSON HERITAGE
XLS 7 | 790 €
L'indémodable charme vintage

"Elles opèrent avec le même charme intemporel que les précédents modèles de la gamme Heritage tout en présentant un format plus compact facilitant leur intégration et un tarif plus abordable. La conception acoustique, quant à elle bien moderne, assure une écoute joviale, chaleureuse et bien équilibrée."

Testé par Valentin, spécialiste hi-fi, pour le Blog Son-Vidéo.com

Flashez le code pour en savoir plus

LES MAGASINS SON-VIDÉO.COM
Pour découvrir et tester le meilleur de la hi-fi et du home-cinéma

WWW.SON-VIDEO.COM

DU LUNDI AU SAMEDI, 9H30-13H / 14H-18H30
0 826 960 290 Service 0,18 € / min + prix appel

2024 PALMARÈS FRANCE Capital **MEILLEUR SITE DE COMMERCE EN LIGNE**
" Spécialistes image et son "
avec statista

Nouvelle Golf eHybrid

On rêve tous d'autonomie.

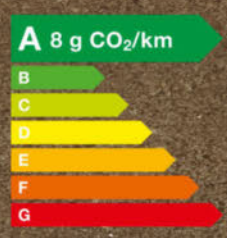
Jusqu'à 142 km d'autonomie en mode 100 % électrique.*

Golf. C'est pour la vie.

Modèle présenté : Nouvelle Golf GTE, certains équipements sont en option. Plus d'informations sur volkswagen.fr
* Jusqu'à 142 km d'autonomie en mode 100 % électrique combiné WLTP pour une Nouvelle Golf Style eHybrid, 204 ch. L'autonomie, réelle en mode tout électrique dépend de nombreux paramètres dont l'équipement, le style de conduite et la vitesse. Plus d'informations auprès de votre Partenaire.

Cycles mixtes de la gamme Nouvelle Golf eHybrid (l/100 km) WLTP : 0,3 - 0,4. Rejets de CO_2 (g/km) WLTP : 7 - 8. Valeurs au 15/02/2024, susceptibles d'évolution. Plus d'informations auprès de votre Partenaire.
Depuis le 1er septembre 2018, les véhicules légers neufs sont réceptionnés en Europe sur la base de la procédure d'essai harmonisée pour les véhicules légers (WLTP), procédure d'essai permettant de mesurer la consommation de carburant et les émissions de CO_2, plus réaliste que la procédure NEDC précédemment utilisée.

Volkswagen Group France - SAS au capital de 198 502 510 € - 11, av. de Boursonne, Villers-Cotterêts, RCS Soissons 832 277 370.



Pensez à covoiturer #SeDéplacerMoinsPolluer